

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01768584 3



ADÈLE
DE SÉNANGE,
OU
LETTRES
DE
LORD SYDENHAM.
EN DEUX VOLUMES.

VOL. I.

If thou rememberest not the flightest Folly
That ever Love did make thee run into,
Thou hast not loved.

SHAKESPEARE.

À HAMBOURG,
CHEZ B. G. HOFFMANN.
1797.



PQ
2429
207



A D È L E
D E S É N A N G E.

AVANT - PROPOS.

Cet ouvrage n'a point pour objet de peindre des caractères qui sortent des routes communes ; mon ambition ne s'est pas élevée jusqu'à prétendre étonner par des situations nouvelles ; j'ai voulu seulement montrer , dans la vie, ce qu'on n'y regarde pas , et décrire ces mouvemens ordinaires du coeur qui composent l'histoire de chaque jour. Si je réussis à faire arrêter un instant mes lecteurs sur eux-

mêmes, et si dans leurs réflexions, ils disent : *dans cet ouvrage il n'y a rien de nouveau*, ils ne sauraient me flatter davantage.

Les Romans sont devenus une des parties les plus intéressantes de la littérature moderne. Il n'est plus permis de les dédaigner, depuis qu'il en est plusieurs qui sont comptés parmi les chef-d'oeuvres de l'esprit humain : il est vrai que la foule de ces compositions frivoles et faciles tombe dans l'oubli ; la plupart ne vivent qu'un jour. Mais, tout en craignant le même sort, je n'aurai pas l'injustice de déprécier le genre pour me préparer de l'indulgence : avec un peu de réflexion, tout le

le monde doit sentir qu'il tient de plus près au coeur humain que beaucoup de productions aux quelles on assigne une toute autre importance. Les bons romans sont à la portée d'une multitude de lecteurs, et les grands poèmes en ont bien peu. Clarisse excite une admiration presque universelle, tandis qu'Homère, inaccessible à toutes les femmes et à beaucoup d'hommes, est réservé à l'enthousiasme des savans.

Je n'ai pas la pretention de connaître, avec exactitude, l'histoire du roman, mais voici dans ce genre de littérature, ce qui m'a paru être la marche de l'esprit humain.

A toutes les époques, nous voyons qu'un des premiers soins des hommes civilisés comme des peuples sauvages, a été de transmettre, par leurs différens moyens, les actes publics, les traits individuels, qui avaient influé sur leur âge, dans leur nation, ou dans leur tribu. De ces faits résultait une morale que les vieillards apprenaient à leurs enfans; et sur l'émulation qu'ils inspiraient, se formait le caractère de la race naissante. L'enthousiasme, la vanité, ou l'intérêt de l'historien, les auront portés à exalter les qualités et à aggrandir les actions du héros de leur pays. De conteur en conteur, les faits ont augmenté, se sont grossis.

Les

Les nationaux reçurent, avec avidité, une fiction qui flattait, à la fois, leur imagination et leur orgueil : bientôt le moraliste, ou plutôt le poète, cherchant à inspirer une émulation noble et pure, à exciter aux vertus, s'empara de cette disposition. Il saisit tous les moyens qui avaient du pouvoir sur des hommes dont la conception était encore bornée aux choses sensibles. Le nom des héros devint le symbole allégorique des qualités qu'on leur avait supposées ; et on s'efforça de suivre, avec exactitude, l'analogie de leur caractère pour leur attribuer toutes les actions dont des êtres comme eux auraient été capables. Tel a été probablement l'ori-

gine des premiers romans. Ils n'étaient autre chose que l'histoire exagérée, dans laquelle le commencement et les progrès de la fiction avaient été presque insensibles. En effet, il y a des ouvrages de l'antiquité dont la vraisemblance scrupuleuse fait douter encore s'il faut les considérer ou comme histoire, ou comme fiction morale. Mais des imaginations trop ardentes ne furent pas longtems sans s'écarter de toute espèce de vraisemblance, et enfantèrent à l'envi des Oroondates, des Amadis, etc. etc. Le monde fut peuplé de Pélerins militaires, d'Avanturiers inutiles et dangereux. Les superstitions mythologiques de chaque pays contribuaient à cette déprava-

va-

vation. En Asie les Fées, les Génies, et les Magiciens; en Europe les Enchanteurs, les Sorciers, et les Revenans, se mêlaient aux contes populaires, et enseignaient aux peuples une espèce de providence intermédiaire qui n'était propre, en détruisant la liberté de l'homme, qu'à décourager la vertu et à égarer sur les routes de la vraie religion. L'ignorance du peuple trouvait tout simple l'amas d'exagérations qu'on lui présentait.

Il faut remarquer que tous ces romans merveilleux, toutes ces grandes aventures, étaient analogues, à des tems de désordre et de licence; à des époques malheureuses dans
les-

lesquelles les gouvernemens encore chancelans, ne donnaient point aux hommes la sécurité des loix; et où les individus cherchaient à croire à une protection particulière, surnaturelle, et miraculeuse. Les peuples ignorans aiment la féerie, parce qu'elle est une manière d'expliquer les phénomènes de la nature: les peuples opprimés aiment la chevalerie errante, parce qu'elle présente des secours inattendus contre la barbarie des oppresseurs.

Pour détruire l'empire que le merveilleux s'était acquis, la simple raison ne suffisait pas. Il fallait quelque chose de plus fort, de plus aigu. Cervantes se créa une route nouvelle,

ie, et il eut des succès prodigieux. Le ridicule qu'il employa si habilement était une sorte d'arme enchantée plus puissante que celle des Magiciens. Elle frappait, amusait, détruisait les erreurs sans paraître essayer de les combattre, et produisait son effet avec d'autant plus de certitude, qu'elle n'annonçait pas son dessein; on n'était pas en garde contre ce genre d'attaque: et le préjugé était vaincu sans avoir songé à se mettre en défense.

Le mouvement que Cervantes avait imprimé aux esprits fit examiner, avec attention, le moyen qu'il avait employé; et on s'aperçut bientôt qu'il pouvait se modifier à l'infini,
et

et s'appliquer à tous les changemens survenus dans les mœurs. Le caractère connu des personnages historiques parut ne rien faire à l'utilité ni même à l'intérêt des romans. Des esprits éclairés crurent que leur but naturel était la connaissance du coeur humain, que leur vérité était plutôt une vérité de sentiment que de fait. On quitta l'histoire pour descendre dans la vie privée : et de là sortirent trois genres sous lesquels peuvent se placer, je crois, tous les romans postérieurs à cette époque : le roman philosophique, le roman satirique, et le roman sentimental *).

Le

*) Ces trois genres sont capables d'être modifiés et mêlés de différentes

Le roman philosophique est celui dans lequel l'auteur se proposant de donner une instruction déterminée, de présenter un modèle de politique ou de morale, place ses personnages dans une suite d'événemens qui tendent tous au même but: si la *Cyropédie* est un roman, c'est le plus beau de ce genre. Le génie,

ou

manières: mais je serais porté à croire qu'il n'y a guère de romans qui n'appartiennent à un seul ou à plusieurs de ces genres. Les bergeries descriptives, et les contes purement burlesques qui paraissent former une exception, ne me semblent qu'un abus de deux de ces genres, les premiers du sentimental, les seconds du satirique.

ou l'ame, de Fénelon ont aussi donné, à la France, un chef-d'oeuvre. On pourrait peut-être rapporter à cette classe plusieurs des voyages imaginaires. Pourvu que chaque action conduise à la doctrine que l'auteur se propose d'avancer ou de détruire, on n'est pas difficile sur la probabilité dans les événemens: et cela est nécessaire; car où est l'individu dont la vie renferme plus de deux ou trois exemples d'une règle générale quelconque? Pour être vraisemblable il faudrait souvent perdre de vue l'unité de son objet.

Le roman satirique renferme aussi de l'instruction, mais d'une manière analogue à la comédie; son champ
est

est varié, étendu; il s'empare du ridicule de tous les états; il roule sur les incidens de la vie commune. Gilblas s'élève graduellement d'une caverne de voleurs à la peinture d'une cour. Les seigneurs, les moines, les militaires, les valets, les comédiens, les joueurs, les aventuriers, tout est représenté, tout est mis en action dans ce drame immense. La littérature Anglaise est riche en ce genre.

On peut regarder, comme des romans mixtes de satire et de philosophie, ceux qui, au lieu de peindre seulement les mœurs et les caractères, attaquent les opinions et les systèmes du jour; ceux de Swift;

b

de

de Voltaire, etc. sont presque tous de cette espèce. Ces romans, quand ils ont rempli leur mission d'utilité, restent encore comme un amusement de l'esprit.

Les matériaux sur lesquels s'exerce le roman sentimental, sont d'une nature toute différente. Le tems amène sans cesse de nouveaux systèmes, de nouvelles opinions; les mœurs, les usages, les manières changent; mais les passions sont éternellement les mêmes: elles pénètrent par toute la vie, donnent leur coloris et leur caractère aux événemens qui la remplissent, et en modifient toutes les actions journalières.

lières. De grands peintres ont essayé d'en représenter les mouvemens impétueux et sublimes. Ils ont pris un terrain vaste, où ils ont réuni de grands accidens. Dans le vertueux projet de rehausser les hommes ordinaires, ils se sont placés au dessus d'eux; c'est ainsi que Clarisse, Grandison, ont élevé l'homme pour l'améliorer. L'amour a presque toujours été choisi comme l'agent principal de ces grandes compositions, parce qu'il est la plus brillante et la plus active de toutes les passions; parce que c'est la seule qui ne prenne qu'une époque dans la vie, et que tout ce qui finit porte toujours sa morale avec soi; parce que c'est plutôt une situation

qu'une habitude ; parce que la franchise, la vanité, la colère, l'orgueil, la générosité, les qualités comme les défauts de l'individu qu'il anime, influent sur ses mouvemens et en varient toutes les expressions. Mais la formation de ces grands tableaux exige des talens supérieurs ; ils représentent des efforts extraordinaires, des élans de l'âme, des situations rares plutôt que les sentimens simples et habituels qui composent le tissu d'une existence commune. J'aime à croire que l'on pourrait se rapprocher davantage de la nature, et que l'on ne manquerait pas à l'utilité, peut-être même à l'intérêt, en cherchant à tracer ces détails

tails fugitifs qui occupent l'espace entre les événemens de la vie. Des jours, des années dont le souvenir est effacé, ont été remplis d'émotions, de sentimens, de petits intérêts, de nuances fines et délicates : chaque moment a son occupation, et chaque occupation a son ressort moral : il est même bon de rapprocher, sans cesse, la vertu de ces circonstances obscures et inapperçues, parce que c'est la suite de ces devoirs journaliers qui forme essentiellement le fonds de la vie. Ce sont ces ressorts que j'ai tâché de démêler.

Cet essai a été commencé dans un tems qui semblait imposer à

une femme, à une mère, le besoin de s'éloigner de tout ce qui était réel, de ne guère réfléchir, et même d'écarter la prévoyance: et il a été achevé dans les intervalles d'un dépérissement lent et douloureux: mais tel qu'il est, je le présente à l'indulgence de mes amis.

... A faint shadow of uncertain light,
Such as a lamp whose life doth fade away,
Doth lend to her who walks in fear and
 sad affright.

Seule, dans une terre étrangère, avec un enfant qui a atteint l'âge où il n'est plus permis de retarder l'éducation, j'ai éprouvé une sorte de douceur à penser que ses
pre-

premières études seraient le fruit de mon travail.

MON CHER ENFANT ! si je succombe à la maladie qui me poursuit, qu'au moins mes amis excitent votre application, en vous rappelant qu'elle eut fait mon bonheur ; et ils peuvent vous l'attester, eux, qui savent avec quelle tendresse je vous ai aimé ; eux qui, lorsque la maladie m'accablait, ont si souvent détourné mes douleurs en me parlant de vous. Avec quelle ingénieuse bonté ils me faisaient raconter les petites joies de votre enfance, vos petits bons mots, les premiers mouvemens de votre bon cœur ! combien leur

leur repétais - je la même histoire; et avec quelle patience ils se prêtaient à m'écouter! Souvent, à la fin d'un de mes contes, je m'appercevais que je l'avais déjà dit bien des fois; alors ils se mocquaient doucement de moi, de ma crédule confiance, de ma tendre affection, et me parlaient encore de vous! . . . Je les remercie. . . . je leur ai dû le plus grand plaisir qu'une mère puisse avoir.

A. DE FLAHAULT.

· LET-

LETTRES

DE

LORD SYDENHAM.

LETTRE I.

Paris, ce 24 Mai 17 —

Je ne suis arrivé ici qu'avant-hier, mon cher Henri, et déjà notre Ambassadeur veut me mener passer quelques jours à la campagne, dans une maison où il prétend qu'on ne pense qu'à s'amuser. J'y suis moins disposé que jamais: cependant, n'ayant point d'objection à lui faire, je n'ai pu me refuser à le suivre; mais j'y ai d'autant plus de regret,

A

gret, qu'indépendamment de cette mélancolie qui me poursuit et me rend importuns les plaisirs de la société, j'ai rencontré ce matin une jeune personne qui m'occupe beaucoup ; elle m'a inspiré un intérêt que je n'avais jamais ressenti ; je voudrais la revoir, la connaître mais je vais livrer à votre esprit moqueur tous les détails de cette aventure.

Je m'étais promené à cheval dans la campagne, et je revenais doucement par les Champs Elisées, lorsque je vis sortir de Chailot une grosse Berline qui prenait le même chemin que moi. J'admirais presque également l'extrême antiquité de sa forme, et l'éclat, la fraîcheur de l'or et des paysages qui la couvraient ; de grands chevaux bien engraisés, bien lourds ; d'anciens valets, dont les habits d'une couleur sombre étaient chargés de larges galons : tout était antique, rien n'était vieux : et j'aimais assez qu'il y eût des gens qui conservassent avec soin des modes qui, peut-être avaient fait le brillant et le succès de leur jeunesse. Nous allions
 entrer

entrer dans la place, lorsqu'un charetier, conduisant des pierres hors de Paris, appliqua un grand coup de fouet à ses chevaux qui, voulant se hâter, accrochèrent la voiture et la renversèrent. Je courus offrir mes services aux femmes qui étaient dans ce carrosse, et dont une faisait de cris effroyables : elle saisit mon bras la première : l'ayant sortie de là avec peine, je vis une grande et grosse créature, espèce de femme-de-chambre renforcée, qui, dès qu'elle fut à terre, ne pensa qu'à crier après le charetier, protester que Madame de la Comtesse le ferait mettre en prison, ordonner aux gens de le battre, quoique jusques-là, ils se fussent contentés de jurer sans trop s'échauffer. Je laissai cette furie pour secourir les Dames à qui je jugeai qu'elle appartenait, et dont, injustes que nous sommes, elle me donnait assez mauvaise opinion. La première qui s'offrit à moi était âgée, délicate, tremblante, mais ne s'occupant que d'une jeune personne à laquelle j'allais donner mes soins, lorsque je la vis s'élancer de la voiture, se jeter dans les bras de son amie, l'embrasser,

lui demander si elle n'était pas blessée, s'en assurer encore en répétant la même question, et la pressant, l'embrassant plus tendrement à chaque réponse. Elle ne parut avoir seize ou dix-sept ans; je crois n'avoir jamais rien vu d'aussi beau. Lorsqu'elles furent un peu calmées, je leur proposai de gagner un café pour éviter la foule et se reposer: elles prirent mon bras; je fus étonné de voir que la jeune personne pleurait. Attribuant ses larmes à la peur j'allais me moquer de sa faiblesse, quand ses sanglots, les yeux rougis, fatigués, me prouvèrent qu'une peine profonde la suffoquait; j'en fus si attendri que je m'oubliai jusqu'à lui demander bien bas, et en tremblant: „Si jeune! „connaissez vous déjà le malheur? auriez-vous déjà besoin de consolation?“ ses larmes redoublèrent sans me répondre — J'aurais dû m'y attendre; mais quand on se sent un intérêt vif des intentions pures, pense-t-on aux convenances? — Nous gagnâmes la première maison, où nous demandâmes, une chambre pour nous retirer; l'extrême douleur de cette jeune personne me touchait et m'éton-

m'étonnait également ; je la fixais , pour tâcher d'en pénétrer le motif, lorsque la Dame plus âgée, sentant peut-être que les pleurs de la jeuneſſe demandent encore plus d'explications que ſes étourderies, cette Dame me dit : „Vous ſerez ſans doute ſurpris d'ap-
 „prendre que la douleur de ma petite amie
 „a pour objet ſa sortie du couvent ; mais elle
 „y fut miſe penſionnaire dès l'âge de deux
 „ans ; longtems avant je m'y étais retirée
 „près de l'Abéſſe, avec laquelle j'avois été
 „élevée dans la même maiſon. Nous fumes
 „ſéduites par les graces et la foibleſſe de
 „cette petite enfant ; l'Abéſſe ſ'en chargea
 „particulièrement, et depuis, ſon éducation
 „et ſes plaiſirs furent l'objet de tous nos
 „ſoins. Sa mère l'ayant laiſſée juſqu'à ce
 „jour ſans jamais la faire fortir de l'intérieur
 „du monaſtère, nous penſions qu'ayant deux
 „garçons elle déſirait peut-être qu'elle ſe fit
 „Religieuſe : mais, avant hier, elle a fait
 „dire qu'elle reprendrait ſa fille aujourd'hui.
 „Adèle ſe déſolait en penſant qu'il fallait quit-
 „ter ſes amies, et j'oſe dire ſa patrie ; car,
 „ſentimens, habitudes, devoirs, elle ne

„connaît rien au-delà de l'enceinte de cette
 „maison : mais lorsque la voiture de sa mère
 „est arrivée, que cette femme, que vous
 „avez vue, s'est présentée comme la person-
 „ne de confiance à qui nous devions remet-
 „tre notre chère enfant, nous avons craint
 „qu'il ne fallût employer la force pour la
 „faire sortir, et l'arracher des bras de l'Abés-
 „se. J'ai voulu adoucir sa douleur en la sui-
 „vant et la présentant moi-même à une mère
 „qui désire sûrement la rendre heureuse.“ A
 ces mots les pleurs de la petite redoublèrent,
 et sa vieille amie la supplia de se calmer.
 „Par pitié pour moi,“ lui disait-elle, „ne me
 „montrez pas une douleur si vive ; pensez à
 „celle que je ressens ! Au nom de
 „votre bonheur, ma chère Adèle, faites un
 „effort sur vous-même ; si cette femme reve-
 „nait, que ne dirait-elle pas à votre mère ?
 „déjà elle a osé-blamer vos regrets. . . .“
 La pauvre petite, sentant sûrement qu'elle
 ne pouvait pas lui obéir, se précipita aux pi-
 eds de son amie et cacha sa tête sur ses gé-
 noux ; nous n'entendîmes plus que ses san-
 glots. Presqu'aussi ému qu'elles mêmes, je
 m'en

m'en étais rapproché; j'avais repris leurs mains, je les plaignais, j'essayais de leur donner du courage, lorsque cette espèce de gouvernante, qui furement nous avait écoutés, rentra et dit, en me voyant si attendri et si près d'elles: „Comment donc, Monsieur! Mademoiselle doit être fort sensible à „votre intérêt; je doute cependant que Madame la Comtesse fut satisfaite de voir Mademoiselle faire si facilement de nouvelles „connaissances.“ — „C'est une facilité, repris je avec mépris, dont Madame sa mère „jouira bientôt; elle sera, je crois, fort utile „à toutes deux.“ — „Je n'entends pas ce „que Monsieur veut dire.“ — „Hé bien,“ „lui répondis je, „vous pourrez en demander l'explication à Madame la Comtesse.“ — „Je n'y manquerai pas,“ dit-elle en ricanant; et charmée de montrer son autorité, elle ajouta avec aigreur: „Mademoiselle, la „voiture est prête, je vous conseille d'essuyer vos yeux, afin que Madame votre mère „ne voie pas la peine avec laquelle vous „tournez vers elle.“ Nous nous levâmes sans lui répondre, et nous la suivîmes

dans un silence que personne n'avait envie de rompre. — Avant de monter en voiture, la petite me salua avec un air de reconnaissance et de sensibilité que rien ne peut exprimer. Sa vieille amie me remercia de mes soins, de l'intérêt que je leur avais témoigné : je lui demandai la permission d'aller savoir de leurs nouvelles ; elle me l'accorda en disant : „Je pensais „avec peine que peut-être nous ne nous reverrions plus.“ — Je restai dans une tristesse qui me domine encore. — Que pensez-vous, Henri, d'une mère qui peut négliger ainsi son enfant ? oublier le plus sacré de tous les devoirs ? le premier de tous les plaisirs ? — Ah pauvre Adèle, pauvre Adèle ! en lui voyant quitter sa retraite, pour entrer dans un monde qu'elle ne connaît pas, en voyant sa douleur, je sentais cette sorte de pitié que nous inspire le premier cri d'un enfant. — Je faisais des vœux pour son bonheur, en pensant, avec mélancolie, combien il était incertain qu'elle en connût jamais ; et regardant ses larmes comme de tristes
pres-

pressentimens. je me reproche de l'avoir laissée sans lui dire, au moins, que je ne l'oublierais pas, et qu'elle comptât sur moi, si jamais elle avait besoin d'un ami zélé, ou compatissant. — Mais, adieu, mon cher Henri: je pars, en pensant avec plaisir que j'ai beaucoup de chemin à faire, bien du tems à être seul, il est par trop ridicule de faire courir des gens, des chevaux pour arriver dans une maison dont je voudrais déjà être parti.

LETTRE II.

Au Château de Verneuil, ce 16. Mai.

Me voilà arrivé, mon cher Henri, l'esprit toujours occupé de cette sensible Adèle ; j'y ai beaucoup réfléchi. Certes, si j'eusse pu deviner qu'il existait parmi nous une jeune fille, soustraite au monde depuis sa naissance, alliant à l'éducation la plus soignée l'ignorance et la franchise d'une sauvage, avec quel empressement je l'eusse recherchée ! que de soins pour lui plaire ! quel bonheur d'en être aimé ! elle aurait été ma femme, ma maîtresse, mon amie ! je ne lui aurais demandé que d'être heureuse et de me le dire. Quel plaisir de l'instruire, de lui montrer le monde peu à peu et comme par tableaux ; de lui donner ses idées, ses goûts ; de la former pour soi ! Avec quelle satisfaction je l'eusse fait sortir de sa retraite pour l'amener chez moi, lui offrir à la fois toutes les jouissances, tous les plaisirs, tous les in-

intérêts : Dans sa simplicité, peut-être aurait-elle cru que mes défauts appartenaient à tous les hommes, tandis que son jeune cœur n'aurait attribué qu'à moi seul les biens dont elle jouissait Mais il est trop tard, beaucoup trop tard ; ces huit jours passés dans le monde, ces huit jours la rendront semblable à toutes les femmes ; n'y pensons plus, n'en parlons jamais.

Avec le goût que je vous connais pour les portraits et pour le bruit, vous seriez fort content ici. Quand j'y suis arrivé, Mad. de Verneuil et sa société avaient l'air de m'y attendre, de me désirer ; et quoique j'entendisse plusieurs personnes demander mon nom, toutes avaient un air de connaissance, et même d'amitié qui vous aurait charmé. Lord D . . . a parlé de mon immense fortune, dont je ne savais pas jouir ; de ma jeunesse, dont je n'usais pas ; de ma raison, qui ne m'a jamais fait faire que des folies ; enfin, il a fait de moi un portrait tout nouveau, et si ridicule qu'il paraissait amuser beaucoup Madame de Verneuil.

Cette

Cette jeune femme riait, questionnait, se moquait, comme si je n'eusse pas été dans la chambre : j'avais tant le besoin d'être distrait, que, pour la première fois, j'enviais cette disposition à s'amuser de tout ; et désirant qu'elle me communiquât sa gaieté, je ne m'occupai que d'elle. Véritablement, pendant une heure, je n'eus d'idées que celles qu'elle me donnait. Lui demandais-je un nom, elle me poignait la personne. Elle a une telle envie de rire et de s'amuser, qu'elle n'aime et ne remarque que les choses ridicules ; c'est un jeune chat qui égratigne ; mais qui joue toujours. Comme elle n'a jamais la prétention d'occuper tout un cercle, jamais le désir de fixer l'attention des autres, elle parle toujours bas à la personne qui est près d'elle, ce qui donne à sa méchanceté un air de confiance qui fait qu'on la lui pardonne. Elle m'a fait connaître cette société, comme si j'y eusse passé ma vie ; „Voyez,“ me disait-elle, „ces deux personnes qui disputent avec tant d'aigreur ; ce sont deux hommes des lettres ; leur présence constitue „beaux esprits les maîtres d'une maison : l'un „plein

„plein d'orgueil entendra volontiers du bien
 „des autres, parce que l'opinion qu'il a de
 „sa supériorité empêche qu'il ne soit blessé
 „par les éloges qu'on donne à ses rivaux :
 „l'autre pensant et disant du mal de tout le
 „monde, permet même qu'on se moque de
 „lui quelquefois : tous deux pleins d'esprit,
 „tous deux méchans, avec cette nuance,
 „que, pour faire une épigramme, l'un a besoin
 „d'un ressentiment, et qu'il ne faut à l'autre
 „qu'une idée. — Pour cet homme avec des
 „cheveux blancs et un visage encore jeune,
 „il a éprouvé des malheurs sans être mal-
 „heureux. Tour à tour riche et pauvre,
 „personne n'était plus magnifique et person-
 „ne ne se passe mieux de fortune ; les femmes
 „ont occupé une grande partie de sa vie ;
 „parfait. pour celle qui lui plaît, jusqu'au
 „jour où il l'oublie, pour une qui lui plaît,
 „davantage : alors, son oubli est entier son
 „tems, son coeur, son esprit sont remplis
 „lorsqu'il est amusé. A peine fait-il qu'il a
 „donné ses soins à d'autres objets ; et si ja-
 „mais on veut rappeler à d'anciennes liaisons,
 „on pourra les lui présenter comme de nou-
 „velles

„velles connaissances : il fera toujours
 „aimable parce qu'il est insouciant . . . Vous
 „semblez étonné," ajouta-t-elle, „c'est que
 „peut-être vous n'avez pas assez démêlé l'in-
 „souciance d'avec la personnalité. L'homme
 „insouciant ne s'attache ni aux choses, ni
 „aux personnes; mais il jouit de tout, prend
 „le mieux de ce qui est à sa portée, sans
 „envier un état plus élevé, ni se tourmenter
 „des positions plus fâcheuses : lui plaire,
 „c'est lui rendre tous les moyens de plaire;
 „et n'étant assez fort, ni pour l'amitié ni
 „pour la haine, vous ne sauriez lui être
 „qu'agréable ou indifférent. L'homme per-
 „sonnel, au contraire, tient vivement aux
 „choses et aux personnes; toutes lui sont
 „précieuses; car dans le soin qu'il prend de
 „lui, il prévoit la maladie, la vieillesse,
 „l'utile, l'agréable, le nécessaire; tout lui
 „est besoin pour le moment ou pour l'avenir :
 „n'aimant rien, il n'est aucuns sentimens,
 „aucuns sacrifices, aucuns soins, qu'il n'at-
 „tende et n'exige de ce qui a le malheur de
 „lui appartenir. — Mais vous ne me parlez
 „d'aucune femme? — C'est, me répondit-
 „elle

„elle en riant, que je n'y pense jamais ; cependant j'ai fait un Conte tout entier pour „elles ; je ne me suis occupé que des vieilles ; „je ne regarde point les jeunes , j'ai toujours „peur de les trouver trop bien ou trop „mal.“ — Je dois entendre demain ce petit ouvrage ; *) s'il en vaut la peine je vous l'enverrai. — Adieu, mon cher Henri, donnez - moi donc de vos nouvelles.

*) Ce Conte est placé à la fin de ces Lettres.

LETTRE III.

Paris, ce 24 Mai.

Je me plaisais assez chez Mad. de Verneuil, mon cher Henri; son esprit me paraissait toujours nouveau, suffisamment juste, un peu moqueur, par le besoin de s'amuser; mais sa gaieté si vraie que je la partageais sans le vouloir, quelquefois même en la désaprouvant. Enfin, près d'elle j'étais occupé, sans être amoureux; et je l'amusais, disait-elle, sans l'intéresser. Un sage de vingt-trois ans la faisait rire; ma raison lui paraissait plus ridicule que la folie des autres. Elle se serait moquée bien davantage, si elle avait su que cet Anglais si sévère restait occupé, malgré lui, d'une jeune personne qu'il n'avait vue qu'un instant! — Adèle m'avait fait une impression qui m'étonnait, et que vainement je voulais détruire. Son souvenir venait se mêler à toutes mes pensées, soit que je voulusse

lussé l'éloigner en me représentant combien l'amour serait dangereux pour une ame ardente comme la mienne, ou qu'entraîné, sans m'en appercevoir, j'osasse penser au bonheur des mariages formés par une mutuelle affection. Elle ne césait de m'occuper. — J'avais beau me dire qu'elle n'était plus à son couvent, que peut-être je ne la retrouverais jamais, qu'il fallait l'oublier;

En songeant qu'il faut qu'on l'oublie
On s'en souvient *).

et

*) *Voici le couplet de l'ancienne chanson que cite Lord Sydenham.*

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet !
Une si douce fantaisie
Toujours revient,
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie
On s'en souvient.

et la raison même me parlait d'elle. Mad. de Verneuil seule avait le pouvoir de me distraire ; je la cherchais avec soin, me plaçais à ses côtés comme un homme qui craint ou fuit un danger. — Je commençais à espérer que, si le hasard ne me faisait pas rencontrer Adèle, je finirais sûrement par n'y plus penser, lorsqu'hier, peut-être pour mon malheur, il s'éleva une dispute chez Madame de Verneuil, pour savoir lequel était le plus heureux, d'être aimé d'une très-jeune personne, ou de l'être par une femme qui eut déjà connu l'amour. Les vieillards préféraient l'innocence ; la jeunesse voulait des sacrifices, de grandes passions ; on dissertait lourdement, lorsque Madame de Verneuil fit ces vers :

Amans , amans , si vous voulez m'en croire,
A des cœurs innocens consacrez vos desirs :
Supplanter un amant, peut donner plus de gloire ;
Soumettre un cœur tout neuf, donne plus de
 plaisirs.

Personne ne les sentit plus que moi, mais
je ne les louai point; j'osai même contre-
dire

dire Madame de Verneuil, me moquer de l'amour, douter de l'innocence : je disputais pour le plaisir d'enrendre des raisons que j'avais repoussées mille fois. Ma tête était remplie d'Adèle, et je passai le reste du jour, la nuit entière à y penser. — Je me disais que la voir n'était pas m'engager... que peut-être je négligeais un bien que je ne retrouverais pas. Dans d'autres instans, redoutant l'amour, je me promettais de la fuir ; mais bientôt, me moquant de moi-même, je m'admirais de me créer ainsi des dangers et une perfection imaginaire. Je pensai qu'elle avait sûrement des défauts, que sa beauté perdrait par l'habitude de la voir, et que pour cesser de la craindre il ne fallait que la braver. La pitié même vint se mêler à toutes mes réflexions ; je me la figurai malheureuse ; car je ne doute point que sa mère, après l'avoir abandonnée si longtems, ne l'ait rapprochée d'elle pour la tourmenter. Une voix secrète me reprochait le tems que j'avais perdu. Dans cette agitation je me déterminai à partir, sachant bien que même

si je devenais amoureux, il serait impossible que je fusse assez insensé pour offrir mon coeur et ma main à celle que je ne connaîtrais pas Que de tems je vais passer à l'étudier, à l'éprouver ! mais si un jour je puis acquérir la certitude qu'elle possède toutes les qualités qu'il faut pour me rendre heureux, si je peux lui plaire, qui pourra s'opposer à mon honneur ? N'ai-je pas tout ce qu'il faut en France pour décider un mariage ? un grand nom, une fortune immense : sûrement sa mère n'en demandera pas davantage : elle verra un grand établissement pour sa fille, et ne s'informerait seulement pas si elle pourra être heureuse ; mais mon coeur le lui promet ; et si jamais elle m'appartient, puisse sa vie entière n'être troublée par aucun nuage !

Dès que je fus arrivé ici, j'allai au couvent d'Adèle ; on me dit qu'il était trop tard ; que, passé huit heures, personne ne pouvait être admis à la grille. Ce ne sera donc que demain que je saurai
à

à qui m'adresser pour avoir de ses nouvelles ; mais demain j'en aurai certainement , et je vous écrirai. Adieu mon cher Henri.

LETTRE IV.

Paris, ce 26. Mai.

Henri, vous devez être content : n'avez-vous pas quelque secret pressentiment qui vous annonce une aventure ridicule ? j'ai été hier au couvent de Chaillot pour m'informer de *mon* Adèle ; en entrant dans la cour je vis beaucoup de voitures, de valets, de peuple, qui attendaient : enfin l'appareil d'une cérémonie, quoiqu'il y eût sur tous les visages une sorte de tristesse qui ne me donnât point l'idée d'une fête. Je demandai l'Abbesse ; on me répondit qu'elle était à l'église ; qu'on y célébrait, dans ce moment, le mariage d'une jeune personne qui avait été élevée dans cette maison, mais que, dans quelques instans, je serais admis à la grille. A peine ce peu de mots avaient-ils été prononcés, que je vis tous les cochers courir à leurs chevaux, les valets entourer la porte de l'église, et le peuple

peuple se presser au bas degrés qui y conduisent : bientôt les portes s'ouvrirent ; et jugez de mon trouble en voyant paraître Adèle, parée avec éclat, mais bien moins jolie que le jour où je la rencontrai pour la première fois. Elle était couverte d'argent et de diamans ; cette magnificence contrastait si fort avec son extrême pâleur qui j'en fus attendri jusqu'aux larmes. Elle descendit l'escalier sans lever les yeux, donnant la main à un jeune homme que je crois être le marié, car il était paré aussi comme un jour de noces. Sa figure est belle ; son maintien modeste et doux ; il la regardait avec des yeux qui semblaient chercher à la rassurer ; mais je ne lui trouvais point cet air heureux que l'on a, lorsque, le cœur est assuré du cœur Adèle, oserait-il vous épouser sans amour ? — Immédiatement après eux venait un vieillard goutteux qui est sûrement le père du jeune homme : il se traînait appuyé sur deux hommes qui avaient peine à le soutenir ; et, s'il n'avait pas eu l'air très-souffrant, son extrême parure l'aurait rendu bien ridicule.

La mère d'Adèle le suivait; je l'aurais reconnue par-tout où je l'aurais rencontrée. Tous ses traits ressembloient à ceux de sa fille; mais ils ont une expression bien différente: Adèle a l'air noble et doux; sa mère paraît fière et sévère: dans quelque état qu'elles fussent nées, la beauté de leur taille, la régularité de leurs traits les auraient fait distinguer parmi toutes les femmes; mais Adèle a un charme irrésistible; son ame semble attirer toutes les autres; elle vous plaît sans avoir envie de vous plaire, et vous laisse persuadé que si elle eut parlé si elle fût restée, elle vous aurait attaché encore davantage. — Ils montèrent, tous les quatre, dans la même voiture; et sans m'amuser à regarder le reste de la nôce, je sortis à pied du couvent, prenant le même chemin que je leur avais vu prendre; je les regardai tant que je pus les voir, mais sans me hâter de les suivre; je marchais lentement, livré à mes réflexions: ma tristesse s'augmentait en me retrouvant dans le même chemin où la première fois j'avais rencontré Adèle; mais lorsque je fus arrivé à
l'en-

l'endroit où sa voiture s'était cassée, je fus effrayé de ce danger comme s'il était présent : je n'avais pas encore pensé qu'elle aurait pu être blessée, et cette idée me fit frémir ; il me fut impossible d'avancer davantage : j'allais, revenais, sous ces mêmes arbres, parcourant le même espace où nous avions été ensemble. Enfin, j'entrai dans le caffè où je l'avais conduite ; je demandai cette même chambre où ses larmes m'avaient si vivement attendri, et là j'interrogeai mon coeur ; j'y trouvai ce regret qu'on éprouve lorsqu'on perd un bonheur dont on s'était fait une vive idée : peut-être ne m'aurait-elle jamais aimé : sûrement, je ne l'aimais pas encore non plus ; mais elle avait réveillé en moi toutes ces espérances d'amour, de bonheur intérieur : biens suprêmes ! . . . Que de réflexions ne fis-je pas sur ces mariages d'intérêt, où une malheureuse enfant est livrée, par la vanité ou la cupidité de ses parens, à un homme dont elle ne connaît ni les qualités ni les défauts. Alors il n'y a point l'aveuglement de l'amour ; il n'y a point l'indulgence d'un âge avancé.

La vie est un jugement continuel; et quelles sont les unions qui peuvent résister à une sévérité de tous les momens? Les enfans même n'empêchent pas ces fortes de liens de se rompre. Mais, pourquoi toutes ces idées? Pourquoi m'occuper encore d'Adèle? Peut-être ne la reverrai-je jamais. . . . Cependant, je ne puis cesser d'y penser — Les larmes qu'elle répandait, en quittant son couvent, étaient trop amères pour être toutes de regrets : sûrement la crainte de ce mariage les faisait aussi couler.

LET-

LETTRE V.

Paris, ce 16 Juin.

Il y a déjà plus de quinze jours que je ne vous ai donné de mes nouvelles, mon cher Henri, mais pendant ce tems ma vie a été si insipide, si monotône, que j'aurais craint de vous communiquer mon ennui en vous écrivant: je garderais encore le même silence si, hier, je n'avais pas été, tout à coup, réveillé de cette léthargie par la vue d'Adèle, aujourd'hui M^{de}. la Marquise de Sénange.

J'avais traîné mon oisiveté au spectacle; le premier acte était déjà assez avancé, sans que je fusse quel opéra on représentait, et j'étais bien déterminé à ne les pas demander; car étant venu pour me distraire, je prétendais qu'on m'amusât, sans même être disposé à m'y prêter. J'étais assis au bal-

balcon, à moitié couché sur deux banquettes, baillant à me démettre la machoire, lorsqu'un Monsieur très-officieux et très-parlant me dit; „voilà une actrice qui chante avec bien de l'expression!“ — „Elle me paraît crier beaucoup, lui répondis-je, mais je n'entends pas un mot de ce qu'elle dit.“ — „Ah! c'est que Monsieur ne sait peut-être pas qu'on vend ici des livres, où sont les paroles de l'opéra; si Monsieur veut, je vais lui en faire avoir un?“ — „Non; je ne suis pas venu ici pour lire; on m'a dit que ce spectacle m'amuserait; c'est l'affaire de ces Messieurs qui chantent là-bas; je ne dois pas me mêler de cela.“ — Alors il me quitta pour aller déranger quelqu'un de plus sociable que moi. — Cependant, continuant à ne rien comprendre à la joie ni aux chagrins des acteurs, je tournai le dos au théâtre et me mis à examiner la salle, lorsqu'à quelque distance de moi, on ouvrit, avec bruit, une loge, dans laquelle je vis paraître Adèle parée avec excès. Je n'ai jamais vu autant de

de

de diamans, de fleurs, de plumes, de rouge, entassés sur la même personne: cependant, comme elle était encore belle! je sentais qu'elle pouvait être mieux, mais aucune femme n'était aussi bien. — Sa mère et ce beau jeune homme étaient avec elle; je jugeai, à leurs regards, aux questions qu'elle parut leur faire, que c'était la première fois qu'elle venait à ce spectacle; et je ne fais pourquoi je fus bien aise que le hasard m'y eût conduit aussi pour la première fois. Adèle eut l'air de s'amuser beaucoup. Pendant l'entre-acte, elle promena ses regards sur toute la salle; mais à peine ses yeux furent-ils fixés sur moi, que je la vis parler à sa mère avec vivacité, me désigner, reparler encore, et toutes deux me saluèrent, en me faisant signe de venir les joindre. J'y allai; Adèle me reçut avec un sourire et des yeux qui m'assurèrent qu'elle était bien aise de me revoir. Sa mère m'accabla de remerciemens et d'éloges pour les soins que j'avais donnés à sa fille. Ne sachant que répondre à tant d'ex-
agé-

agérations, je me retournai vers le jeune homme en lui faisant une espèce de compliment sur mon bonheur d'avoir été utile à sa femme. — Ma femme ! reprit-il d'un air étonné : je n'ai jamais été marié. — Comment, lui dis-je, en montrant Adèle, vous n'êtes pas le mari de cette belle personne ? — Non, répondit-il, c'est ma soeur. — Votre soeur ? mais vous lui donniez la main à l'église le jour de son mariage ? — Adèle se retournant alors, me demanda avec vivacité : „est-ce que vous y étiez ? Le jeune homme me dit qu'il avait donné le bras à sa soeur, parce que le marié, ayant été pris le matin d'une attaque de goutte, il avait besoin lui-même d'être soutenu. — Comment, m'écriai-je avec une surprise dont je ne fus pas maître ! est-ce que ce serait ce vieillard qui marchait après vous ? . . . Oui, répondit-il d'un air si embarrassé que bientôt après il nous quitta : un regard fêvère de sa mère m'apprit combien mon exclamation lui avait déplu ; et craignant furement que je ne fisse encore quelques ré-
fle-

flexions aussi déplacées, elle m'accabla de questions sur ma famille, sur mon pays: si j'aimais à voyager? sur les lieux que j'avais parcourus? sur ceux où je comptais aller? enfin elle m'excéda. — Mais combien j'étais plus tourmenté de voir cette Adèle, qui, il n'y a pas encore un mois, paraissait si innocente, si sensible, de la voir occupée du spectacle comme si elle y eût passé sa vie; riant, se moquant, applaudissant, contente de voir et d'être vue. Tout en elle me blessa: paraissait-elle attentive au spectacle, j'étais choqué qu'elle pût se distraire de sa nouvelle situation. Sa légèreté me révoltait plus encore. Comment, me disais-je, après s'être livrée à un homme qu'elle déteste, comment peut-elle goûter aucun plaisir? Je cherchais en vain quelques traces de larmes sur ce visage dont la gaieté m'indignait: si elle eût eu seulement l'apparence de la tristesse, du regret, j'étais à elle pour la vie: la pitié aurait achevé de décider un sentiment qu'une sorte de goût avait naître; mais sa gaieté m'a rendu

à

à moi-même ; quelle honte que ces mariages ! Il y a mille femmes qu'on ne voudrait pas revoir , qu'on n'estimerait plus , si elles se donnaient volontairement à l'homme qu'elles se résignent à épouser. — Toute la magnificence qui entourait Adèle me paraissait le prix de son consentement. — Je me rapprochai d'elle , et sans fixer un instant mes yeux sur les siens , j'examinai sa parure avec une attention si affectée , qu'elle en parut embarrassée ; mon visage exprimait le plus froid dédain , et je ne proférais que des éloges stupides. Voilà , disais-je , de bien belles plumes ! — Vos diamans sont d'une bien belle eau ! — Votre collier est d'un goût parfait ! — Elle ne répondait que par monosyllabes , cherchant toujours à tourner la conversation sur d'autres objets ; mais je la raménais avec soin à l'admiration que semblait me causer sa parure. — Je me récriai sur sa robe , ses rubans ! — mes yeux se portant , par hasard , sur ses mains , et craignant sûrement que je ne louasse encore de fort beaux brasselets qu'elle portait , elle
re-

remit ses gants avec tant d'humeur qu'un des fils se cassa et tout un rang de perles se perdit : sa mère se récria sur la mal-adresse de sa fille, sur la valeur de ces perles qui étaient uniques par leur grosseur et leur égalité. — Elles ont coûté bien cher ! dis-je en regardant Adèle, qui me répondit en prenant à son tour l'air du dédain, *elles sont sans prix . . .* Je la regardai avec étonnement ; elle baissa les yeux et ne me parla plus. — Que veut-elle dire avec ces mots, *sans prix ?* Sa mère faisait un tel bruit, se donnait tant de mouvement, que nous nous mimes aussi à chercher. La plus grande partie de ces perles était tombée dans la loge ; je les retrouvai toutes, et les remis à Adèle, qui me dit, avec assez d'aigreur, qu'elle regrettait fort la peine que j'avais prise pour elle. — Sa mère s'émerveilla sur le bonheur de m'avoir toujours de nouvelles obligations, et me pria d'aller leur demander à dîner un des jours suivans. Je refusai ; elle insista ; mais sa fille eut tellement l'air de le redouter que j'acceptai. —

C

Ce.

Cependant, ces mots, *sans prix*, me reviennent toujours. . . . Ah! si elle était victime de l'ambition, de l'intérêt! si elle était sacrifiée à la nécessité! que je la plaindrais! Mais sa gaieté! cette gaieté vient tout détruire. Que ne puis-je l'oublier!

LET.

LETTRE VI.

Paris, ce 20 Juin.

J'ai été dîner chez Adèle aujourd'hui, mon cher Henri, et comme vous aimez les portraits, les détails, je vais essayer de vous faire partager tout ce que j'ai ressenti: — je suis arrivé chez elle, un peu avant l'heure où l'on se met à table; jugez si j'ai été étonné de la trouver habillée avec la plus grande simplicité: une robe de linon plus blanche que la neige, un grand chapeau de paille sous lequel les plus beaux cheveux blonds retombaient en grosses boucles; point de rouge, point de poudre; enfin, si jolie et ma simple que j'aurais oublié son mariage, sa magnificence, sa gaieté, si son vieux mari ne me les avait rappelés plus vivement que jamais: cependant il me reçut avec assez de bonhomie, me fit mettre à table près de lui, m'apprit qu'il avait été en Angle-

C 2 terre,

terre, il y avait plus de cinquante ans, qu'il en avait alors vingt, et qu'il y avait été bienheureux. Pendant tout le diner, il me parla des Anglaïses qu'il avait connues : aucune d'elles ne vivait plus, et j'étais si peiné de répondre, à chaque personne qu'il me nommait, *elle est morte . . . elle n'existe plus — déjà ! . . . encore !* disait-il tristement : les compagnons de sa jeunesse qu'il avait vu mourir successivement, l'avaient moins frappé : ce n'avait jamais été que la maladie d'un seul, la perte d'un seul, qui l'avait affligé : mais là, il se rappelait un pays tout entier, un monde entier qu'il n'avait pas vu vieillir, quoiqu'il se souvint qu'ils fussent tous de son âge : j'étais si fâché des retours qu'il devait faire sur lui-même, que lorsqu'il me nomma une de mes tantes, que nous avons perdue à vingt ans, je sentis une sorte de douceur à lui apprendre qu'elle était morte aussi jeune ; et lui-même, probablement sans s'en rendre raison, s'arrêta à elle, ne me parla plus que d'elle, et s'étendit beaucoup sur le danger des maladies vives dans la jeunesse :

resse; j'entrai dans ses idées, je ne m'occupai que de lui, et réellement, j'étais si malheureux de l'avoir attristé, que j'aurais consenti volontiers à passer le reste du jour à l'écouter ou à le distraire. — Après diner, nous retournâmes dans le salon; Adèle se mit à un grand métier de tapisserie; son vieil époux s'endormit, et moi je me rapprochai d'elle; je la regardais travailler avec plaisir; j'étais bien-aise que le sommeil de son mari, la forçant à parler bas, nous donnât un air de confiance et d'intimité auquel je n'aurais pas osé prétendre. Le respect qu'elle paraissait avoir pour son repos, sa douceur, tout faisait renaître en moi, le premier intérêt qu'elle m'avait inspiré. — En regardant la simplicité de sa parure, j'osai lui dire que je la trouvais presque aussi belle que le jour où elle était sortie du couvent; elle me répondit, assez séchement, qu'elle ne faisait jamais sa toilette que le soir. Je vis clairement qu'elle aurait été bien fâchée que je crussie que c'était pour moi qu'elle avait renoncé à tout son éclat; mais craindre

autant, que je ne m'en flattasse, n'était-ce pas me prouver un peu qu'elle y avait pensé? Elle me fit beaucoup d'excuses de m'avoir reçu en tiers avec eux; . . . sa mère étant malade, elle n'avait pas osé inviter du monde sans elle Si elle avait su où je demeurais, elle m'aurait fait prier de prendre un autre jour . . . et, sans attendre ma réponse, elle se leva en me demandant permission d'aller rejoindre sa mère. Elle fit venir quelqu'un qui resta auprès de son mari, et marchant sur la pointe des pieds, elle sortit pour aller remplir d'autres devoirs — Je la conduisis jusqu'à l'appartement de sa mère: avant de me quitter elle me renouvela encore toutes ses excuses. — Dites-moi, Henri, pour quoi cet excès de politesse m'affligea? Pouvais-je attendre d'elle plus de bonté, plus de confiance? Lorsqu'à l'opéra elle me reconnut, m'appella, me reçut avec l'air si content de me revoir, n'ai-je pas cherché à lui déplaire, à l'offenser? — Sans la connaître, n'ai-je pas osé la juger, lui montrer que je la blamais; et de quoi?
d'avoir,

d'avoir, à seize ans, paru s'amuser d'un spectacle vraiment magique, et qu'elle voyait pour la première fois. Si je la croyais malheureuse, n'était-il pas affreux de lui faire un crime d'un moment de distraction? de chercher à lui rappeler ses peines, à en augmenter le sentiment. Ah! j'ai été bête et cruel; est-il donc écrit que je ferai toujours mécontent de moi ou des autres? . . .

LETTRE VII.

Paris, ce 26 Juin.

Je suis retourné chez Adèle; on m'a dit que sa mère étant très-mal, elle ne recevait personne. — Voilà donc encore un malheur qu'elle éprouvera, sans avoir près d'elle un ami qui la console, un coeur qui l'entende. Sans ma ridicule sévérité, peut-être ses yeux m'auraient-ils cherché: j'avais vu couler ses larmes, elles m'avaient attendri; n'était-ce pas assez pour qu'elle crût à mon intérêt? A son âge, l'âme s'ouvre si facilement à la confiance! la moindre marque de compassion paraît de l'amitié; la plus légère promesse semble un engagement sacré; le premier bonheur de la jeunesse est de tout embellir: je suis sûr que, dans ses peines, la pensée d'Adèle s'est toujours reportée vers moi. Lorsque je l'ai revue, ses yeux brillaient de joie; son coeur venait au-devant du mien; pourquoi l'ai-je re-

repoussé! — Je crois bien qu'il n'entrerait, dans ses sentimens, que souvenir de ses Religieuses, de son couvent, du premier moment où elle en est sortie; elle me voyait encore le témoin, le consolateur de son premier chagrin; enfin elle me recevait comme un ami, et j'ai glacé, jusqu'au fond de son coeur, ces douces émotions qu'elle ressentait avec tant d'innocence et de plaisir! — Cette idée me fait mal. — Si je pouvais la voir, lui dire combien elle m'avait occupé, lui apprendre les projets que j'avais formés, tout le bonheur qu'ils m'avaient fait entrevoir, je crois que la paix renaîtrait dans mon ame, que le calme me reviendrait à mesure que je lui parlerais; il ne m'est plus permis de paraître indifférent; le sentiment vif qu'elle m'avait inspiré peut seul m'excuser et faire naître son indulgence. — Lorsqu'elle m'aura pardonné, qu'elle ne me croira plus un barbare, un brutal, je serai tranquille, alors je verrai si je dois continuer mes voyages, ou céder au désir que j'ai d'aller vous retrouver.

LETTRE VIII.

Paris, ce 4 Juillet.

Adèle ne reçoit encore personne, mais sa mère est mieux; ainfi je suis moins tourmenté. — Comme je voudrais qu'elle fût heureuse! son bonheur m'est devenu absolument et *ridiculement* nécessaire; ses peines ont le droit de m'affliger; et je sens que sa joie et ses plaisirs ne sauraient suspendre mes ennuis — Mais enfin, sa mère est mieux; jouissons au moins de ce moment de tranquillité. — Cette nouvelle m'ayant mis d'assez bonne humeur, je me crus un peu plus sociable, et j'allai à une grande assemblée chez la Duchesse de * * *. Il y avait beaucoup de monde, et surtout beaucoup de femmes. Ne connaissant presque personne, je me mis dans un coin à examiner ce grand cercle. Vous croyez bien que je n'ai pas perdu cette occasion d'essayer

yer le système que vous me connaissez. Je m'amusai donc à chercher, d'après l'extérieur et la manière d'être de chacune de ces femmes, les défauts ou les qualités des gens qu'elles ont l'habitude de voir; ce qui, à une première vue, est, je vous assure, beaucoup plus aisé à deviner qu'il n'est facile de les juger elles-mêmes. Il y en avait une, d'environ trente ans, qui n'a pas dit un mot, qui était toujours dans l'attitude d'une personne qui écoute, approuvant seulement par des signes de tête. Voilà qui est clair, me suis-je dit, c'est une pauvre femme dont le mari est si bavard qu'il l'a rendu muette: je suis sûr que, depuis des années, il lui a été impossible de placer une parole dans leur conversation. Quoique je n'en doutasse pas, je voulus m'en assurer; et me rapprochant d'un homme vêtu de noir, ayant une figure assez sombre, et se tenant, comme moi, dans un coin, à observer tout le monde sans parler à personne — „Oserais-je vous demander,“ lui dis-je, „si cette Dame qui est là-bas en
„brun ?

„brun? — où? — celle qui est bien mise, à laquelle il ne manque pas une épingle! — *be bien!* — si cette Dame n'a pas un mari fort bavard?“ — *Je ne le connais pas, ils sont séparés depuis longtems.* — „Séparés! mais au moins,“ ajoutai-je, „son meilleur ami ne parle-t-il pas beaucoup? — *Affreusement; avec de l'esprit, il en est insupportable!* — „j'en suis charmé!“ — *Et pourquoi donc cela vous fait-il tant de plaisir?* — Alors je lui expliquai mon système qu'il faisaient avidement, et toujours jugeant sur les personnes que nous voyons, le caractère de celles qui étaient absentes, nous fîmes des découvertes qui auraient fort étonné toutes ces Dames. Je me suis très-amusé; mais apparemment que je n'en avais pas l'air, car nous entendîmes une jeune femme qui disait, en me regardant: *comme les Anglais sont iristes!* je devinai que cela pouvait bien signifier, *comme Lord Sydenham est ennuyeux!* et mon compagnon l'ayant pensé comme moi, je m'en allai, très-fatigé

tatisfait

tisfait de mes observations, et regret-
tant seulement que vous n'eussiez pas été
avec nous, eussiez vous dû vous moquer
de moi.

~~Adieu à tout le monde, et à vous en particulier.~~

LET.

LETTRE IX.

Paris, ce 12 Juillet.

J'ai passé hier à la porte d'Adèle; on m'a encore dit qu'elle ne recevait personne. J'allais partir, lorsque mon bon génie m'a inspiré de demander des nouvelles de M. de Sénange. On m'a répondu qu'il était chez lui, et tout de suite, les portes se sont ouvertes, ma voiture est entrée dans la cour; j'en suis descendu, encore tout étourdi de cette précipitation, et ne sachant pas trop si j'étais bien-aise ou fâché de faire cette visite. — Un valet-de-chambre me conduisit dans le jardin où il était. Je l'aperçus de loin qui se promenait appuyé sur le bras d'Adèle. En la voyant je m'arrêtai, indécis, et souhaitant de m'en aller; car, puisqu'elle m'avait fait défendre la porte, il m'était bien démontré qu'elle ne désirait pas

pas de me voir ; mais le valet-de-chambre avançant toujours, il fallut bien le suivre. — Lorsqu'il m'eut annoncé, le Marquis et sa femme se retournèrent pour venir au-devant de moi. Je les joignis avec un embarras que je ne saurais vous rendre : un sentiment secret me disait que j'étais désagréable à Adèle ; que peut-être son vieux mari ne me reconnaîtrait plus ; je me sentais rougir, je baissais les yeux, et je ne conçois pas encore, comment je ne me suis pas en allé, au lieu de leur parler. Je les saluai en leur barbouillant un compliment qu'ils n'entendirent sûrement pas, car je ne savais ce que je disais. — Monsieur de Sénange me reprocha d'avoir été si longtems sans les voir. — Je lui dis combien de fois j'étais venu, sans avoir été assez heureux pour les trouver. — Adèle, alors, crut devoir m'apprendre la maladie de sa mère, qui, pendant longtems, l'avait empêchée de recevoir du monde ; et son départ pour les eaux, qui la laissant aussi jeune, sans mentor, l'obligeait à garder encore la même retraite ; mais ajouta-t-elle,

elle, toutes les fois que vous viendrez voir Mr. de Sénange, je ferai très-aise si je me trouve chez lui. — Sa voix était si douce, que j'osai lever les yeux et la fixer : la sérénité de son visage, son sourire, me rendirent le calme et l'assurance. Je marchai auprès d'eux, mesurant mon pas sur la faiblesse de Mr. de Sénange. J'éprouvais une sorte de satisfaction à m'unir ainsi, à la bonne, à la complaisante Adèle. — Après quelques minutes de conversation, je me trouvais si à mon aise, Monsieur de Sénange était de si bonne humeur, que je me regardai presque comme de la famille, et sa canne étant tombée, au lieu de la lui rendre je pris doucement sa main, et la passai sous mon bras, en le priant de s'appuyer aussi sur moi : il me regarda en souriant, et nous marchâmes ainsi tous trois ensemble. Hélas ! il fut bien longtems pour traverser une très-petite distance, un chemin qu'Adèle aurait fait en trois sauts si elle eut été seule : je l'admirais de ne pas témoigner la moindre impatience, le plus léger mouvement de

de vivacité. Enfin, nous arrivâmes auprès d'une volière, devant laquelle il s'affied. Je restai avec lui; pour Adèle, elle fut voir ses oiseaux, leur parler, regarder s'ils avaient à manger; et continuellement, allant à eux, revenant à nous, ne se fixant jamais, elle s'amusa sans cesser de s'occuper de son mari, et même de moi. Nous restâmes là jusqu'au coucher du soleil; l'air était pur, le tems magnifique: Adèle gaie, contente; son mari me regardait avec affection. Dans un moment où elle était auprès de ses oiseaux, il me dit avec attendrissement: „je suis bien coupable de „n'avoir pas d'abord reconnu votre nom: „je ne me le pardonnerais pas, s'il n'avait „pas été indigement prononcé. Lorsque „j'ai été en Angleterre, j'ai contracté, avec „votre famille, les plus grandes obligations; j'ai aimé votre mère comme ma „fille; je veux vous chérir comme mon enfant: un jour, je vous conterai des détails

D

„tails

„tels qui vous feront bénir ceux à qui vous devez la vie.“ Adèle revint, et il changea aussitôt de conversation : je ne pus ni le remercier, ni l'interroger ; mais s'il n'a besoin que d'un coeur qui l'aime, il peut compter sur mon attachement. Car sans pouvoir définir cette sorte d'attrait, je me sentais content près d'eux. Adèle me demanda si je trouvais sa volière jolie ? je lui répondis qu'elle allait bien au reste du jardin. — Ce n'était pas en faire un grand éloge, car il est affreux : c'est l'ancien genre Français dans toute son aridité ; du buis, du sable et des arbres taillés. La maison est superbe ; mais on la voit toute entière, elle ressemble à un grand château renfermé entre quatre petites murailles, et ce jardin qui est immense pour Paris, paraissait horriblement petit pour la maison : cette volière toute dorée était du plus mauvais goût. Adèle me demanda si j'avais des terres,
de

des beaux jardins, et surtout des oiseaux ? Beaucoup d'oiseaux, lui dis-je : mais les miens feraient malheureux s'ils n'étaient pas en liberté. J'essayai de lui peindre ce parc si sauvage que j'ai dans les pays de Galles : cela nous conduisit à parler de la composition des jardins. Elle m'entendit, et demanda à son mari de tout changer dans le leur, et d'en planter un autre sur mes desseins. Il s'y refusa avec l'humeur d'un vieillard qui regrette d'anciennes habitudes ; mais dès que je lui eus rappelé les campagnes qu'il avait vues en Angleterre, il se radoucit : les souvenirs de sa jeunesse ne l'eurent pas plutôt frappé, qu'il me parla de situations, de lieux qu'il n'avait jamais oubliés, et bientôt il arriva jusqu'à désirer aussi, que toutes ces allées sablées fussent changées en gazons ; ils exigèrent donc que je vinsse aujourd'hui, dès le matin, avec des crayons, des desseins, un plan qui

put être exécuté très-promptement : ainsi me voilà créé *jardinier*, *architecte*, et, comme ces Messieurs, ne doutant nullement de mes talens ni de mes succès. — Adieu, mon cher Henri ; trouvez bon que je vous quitte pour aller joindre mes nouveaux maîtres.

LETTRE X.

Paris, ce 15 Juillet.

Je suis arrivé chez Monsieur de Sénange avec mon porte-feuille et mes crayons; il n'était que midi juste, et cependant le mari et la femme avaient l'air de m'attendre depuis longtems. *Voyons, voyons*, m'ont-ils crié du plus loin qu'ils m'ont aperçu. — J'ai eu bien de la peine à leur faire entendre que les ayant quittés la veille au jour tombant, et revenant d'aussi bonne heure le lendemain, il était impossible que j'eusse eu le tems de travailler: que ferons-nous donc, dit Adèle d'un air un peu boudeur? — Je lui proposai de desfiner. — Aussitôt elle sonna pour avoir une grande table, auprès de laquelle je m'établis. Monsieur de Sénange fit apporter les plans de sa maison, ceux du jardin; je mesurai le terrain, calculai les effets à ménager, les défauts à cacher;

les différens arbres qu'on emploierait, ceux qu'il fallait arracher, les sentiers, les gazons, les touffes de fleurs, la volière surtout, je n'oubliai rien; mais Adèle voulant une rivière, et n'ayant pas une goutte d'eau dans la maison, il s'éleva, entre eux, un différend dont j'aurais bien voulu que vous fussiez témoin. Adèle mit tout son esprit à prouver la facilité d'en établir une; son mari l'écoutait avec bonté, s'en moquait doucement, louait avec admiration l'adresse qu'elle employait à rendre vraisemblable, une chose impossible: elle riait, s'obstinait, mais ne montrait de volonté, que ce qu'il en faut pour être plus aimable en se soumettant. Enfin, ils finirent par décider que ma peine serait perdue, et qu'on ne changerait rien au jardin; mais que Monsieur de Sénange ayant une fort belle maison à Neuilly, au bord de la Seine, ils iraient s'y établir; et là, dit-il à Adèle, „il y a une île de quarante arpens; je vous la donne; vous „changerez, batirez, abattrez, tant qu'il „vous plaira; et moi, je garderai cette „mai-

„maison-ci telle qu'elle est; ces arbres, plus
„vieux que moi encore, et qu'intérieurement
„je vous sacrifiais, avec un peu de
„peine, l'été, me garantiront du soleil,
„l'hiver, me préserveront du froid; car, à
„mon âge, tout fait mal. Peut-être, aussi,
„la nature veut-elle que nos besoins et nos
„goûts nous rapprochent toujours des ob-
„jets avec lesquels nous avons vieilli: ces
„arbres, mes anciens amis vous les coupe-
„riez, ils me sont nécessaires Adèle,
„ajouta-t-il avec attendrissement, puissiez-
„vous, dans votre île, planter des arbres
„qui vous protègent aussi dans un âge bien
„avancé!“ Elle prit sa main, la pressa
contre son cœur, et il ne fut plus ques-
tion de rien changer. Elle déchira ses
plans, ses dessins, sans penser, seulement,
à m'en demander permission ou à m'en fai-
re des excuses: son cœur l'avertissait, j'espère,
qu'elle pouvait disposer de moi.

Le reste de la journée se passa en pro-
jets, en arrangemens pour ce petit voya-
ge: Adèle sautait de joie en pensant à son

île; il y aura, disait-elle, des jardins superbes, des grottes fraîches, des arbres épais: rien n'était commencé, et déjà elle voyait tout à son point de perfection! . . . Heureuse imagination, avenir brillant mais trompeur! je vous remercie pour elle, et lorsque le tems lui apportera des chagrins, au moins ne la laissez jamais sans beaucoup d'espérances! Je ne pouvais pas m'empêcher de sourire, en l'entendant parler de la campagne, comme si j'avais toujours dû la suivre. Tous les momens du jour étaient déjà destinés; *nous* déjeunerons à dix heures, me disait-elle; ensuite *nous* irons dans l'île; à trois heures *nous* dînerons, et toujours *nous*. Je n'osais ni l'approuver, ni l'interrompre, lorsque Monsieur de Sénange pensa à me proposer d'aller avec eux; la pauvre petite n'avait furement pas imaginé que cela put être autrement, car elle l'écouta avec un étonnement marqué, et attendit ma réponse dans une inquiétude visible. Je l'avoue, Henri, je restai quelques momens indécis, comme cherchant, dans ma tête, si je n'avais pas d'autres engage-
mens,

mens , mais effectivement pour jouir de l'intérêt qu'elle paraissait y attacher : et lorsque j'acceptai , tous ses châteaux et sa gaieté revinrent ; elle continua ainsi jusqu'au soir , que je les quittai promettant de venir aujourd'hui pour les accompagner à Neuilly ; mais j'attendrai que j'y sois arrivé pour croire à ce voyage ; il y a déjà trois jours de passés , et depuis ce tems , peut être , a-t-elle quitté , repris , et changé vingt fois sa détermination. Le *jardin Anglais* me donne un peu de méfiance ; cependant , j'avoue que j'aurais plus de peine à renoncer à ce projet.

LETTRE XI.

Neuilly, ce 16 Juillet.

C'est de Neuilly que je vous écris, mon cher Henry : nous y sommes arrivés hier, et j'ai déjà trouvé le moyen d'être mécontent d'Adèle et de lui déplaire. Lorsque j'arrivai chez Monsieur de Sénange, elle était si pressée d'aller voir son île, qu'à peine me donna-t-elle le tems de le saluer ; il fallut partir tout de suite. Allons, venez, lui dit-elle en prenant son bras pour l'emmener. Il se leva ; mais au lieu de se courir sa marche affaiblie, elle l'entraînait plutôt qu'elle ne le soutenait. Dans une grande maison, le moindre déplacement est une véritable affaire ; tous les domestiques attendaient, dans l'antichambre, le passage de leurs maîtres ; les uns pour demander des ordres, les autres pour rendre compte de ceux qu'ils avaient exécutés ; chacun d'eux avait quelque chose à dire ; et Adèle ré-

répondait à tons, *oui, oui, oui*, sans même les avoir entendus : son mari voulait-il leur parler, elle ne lui en laissait pas le tems, et le tirait toujours vers la voiture. Cette impatience me déplut ; je pris l'autre bras de Monsieur de Sénange, et lui servant de contrepoids, je m'arrêtais, avec égard, dès qu'il paraissait vouloir écouter ou répondre ; j'espérais que cette attention rappellerait le respect d'Adèle ; mais l'étourdie ne s'en apperçut même pas — elle répétait sans cesse, *dépêchons-nous donc, venez-donc, allons nous-en donc* : enfin, son mari la suivit, et nous montâmes en voiture. Ah ! un vieillard qui épouse une jeune personne, doit consentir à finir sa vie avec un enfant ou avec un maître, trop heureux encore quand elle n'est pas tous les deux. Cependant, Adèle fut plus aimable pendant le chemin ; il est vrai qu'elle ne cessa de parler des plaisirs dont elle allait jouir, mais au moins y joignait-elle un sentiment de reconnoissance, et elle lui disait : *je serai bien heureuse, comme on dit, je vous remercie*. Je commençais à lui pardonner,

donner, peut-être même à la trouver trop tendre, lorsque nous arrivâmes à Neuilly. Imaginez, Henri, le plus beau lieu du monde, qu'elle ne regarda même pas; une avenue magnifique, une maison qui ferait partout un château superbe; rien de tout cela ne la frappa; elle traversa les cours, les appartemens sans s'arrêter, et comme elle aurait fait un grand chemin: ce qui était à eux deux, ne lui paraissait plus suffisamment à elle; c'était à son île qu'elle allait; c'était là seulement qu'elle se croirait arrivée; mais comme il était trois heures, son mari voulut dîner avant d'entreprendre cette promenade; Adèle fut très-contrariée, et le montra beaucoup trop; car elle alla même jusqu'à dire, que, n'ayant pas faim, elle ne se mettrait pas à table, et qu'ainsi elle pourrait se promener toute seule, et tout de suite. — Monsieur de Sénange prit un peu d'humeur: et vous Milord, me dit-il, voudrez-vous bien me tenir compagnie? — Oui assurément, lui répondis-je, et j'espère que Madame de Sénange nous attendra, pour que nous soyons té-

témoins de sa joie, à la vue d'une première propriété — Ah! reprit son mari, j'en aurais joui plus qu'elle! — Adèle sentit sa faute, baissa les yeux, et s'alla mettre à une fenêtre, où elle resta jusqu'au moment où l'on vint avertir qu'on avait servi. J'offris mon bras à Monsieur de Sénange, sa goutte l'obligeant toujours à en prendre un. — Elle nous suivit en silence: et notre diner se passa assez tristement: elle ne me regarda ni ne me parla. En sortant de table, Monsieur de Sénange nous dit que, se sentant fatigué, il allait dormir, et qu'il nous priait d'aller, sans lui, à cette fameuse île: „Adèle,“ ajouta-t-il avec bonté, „nous „avons eu un peu d'humeur; mais vous „êtes un enfant, et je dois encore vous „remercier de me le faire oublier quelque- „fois.“ Elle avoua qu'elle avait eu tort, lui en fit les plus touchantes excuses, et parut désirer, de bonne foi, d'attendre son réveil pour se promener; il ne le voulut pas souffrir; elle insista; mais il nous renvoya tous deux, et nous partîmes ensemble. — Nous marchâmes longtems, l'un
au-

auprès de l'autre, sans nous parler; elle gagna le bord de la rivière, et s'alléant sur l'herbe, en face de son île, elle me dit: „j'ai été bien maussade aujourd'hui, „mais vous m'avez paru un peu austère: „au surplus, continua-t-elle en riant, je dois „vous en remercier; il est bien heureux de „trouver de la sévérité, lorsqu'on n'attendait „que de la politesse et des complimens.“ Cette plaisanterie me déconcerta, et je pensai qu'effectivement, elle avait dû me trouver un censeur fort ridicule. Elle ajouta: „je me punirai, car j'attendrai que Monsieur de Sénange puisse venir avec nous „pour jouir de ses bienfaits: je suis trop „heureuse d'avoir un sacrifice à lui faire.“ Cette dernière phrase fut dite de si bonne grace, que je me reprochai plus encore ma pédanterie. „Si vous saviez,“ lui dis-je, „combien vous me paraîsez près de la „perfection, vous excuseriez mon étonnement, lorsque je vous ai vu un mouvement d'impatience, que dans une autre je „n'eusse même pas remarqué.“ N'en parlons plus, me répondit-elle, en se levant et regardant

gardant l'autre côté du rivage, comme elle aurait fait un objet chéri; elle le salua de la tête, en disant: „à demain; aujourd'hui j'ai besoin „d'une privation pour me raccommo-der avec „moi-même.“ Elle s'en revint gaiement: son mari venait de s'éveiller lorsque nous rentrames; Adèle fut charmante le reste de la journée, elle lui montra une si grande envie de réparer, que, furement, il l'aime encore mieux qu'il ne l'aimait la veille. — Pour moi, Henri, je resterai ici, au moins, jusqu'à ce que Monsieur de Sénange m'ait appris les raisons qui le portent à s'intéresser à moi, et à me traiter avec tant de bonté.

LETTRE XII.

Neuilly, ce 18 Juillet.

Enfin, *elle* a pris possession de son île; ce matin nous nous sommes réunis, à neuf heures, pour déjeuner: Monsieur de Sénange avait l'air plus satisfait que je ne l'avais encore vu. La joie brillait dans les yeux d'Adèle, mais elle tâchait de ne montrer aucun empressement; seulement elle ne mangea presque point: pour moi, je pris une tasse de thé; mais comme il faut, je crois, que je sois toujours inconscient, du moment qu'Adèle montra une déférence respectueuse pour son mari, je commençai à le trouver d'une lenteur insupportable; sa main soulevait sa tasse avec tant de peine, il regardait si attentivement chaque bouchée, la retournait de tant de manières avant de la manger, faisait de si longues pauses entre

tre un morceau et l'autre, que je m'impatientais encore plus qu'elle n'avait fait la veille; si elle avait pu lire dans mon coeur, elle aurait été bien vengée de ma sévérité! A la fin, son déjeuner finit; il se mit dans un grand fauteuil roulant, et les gens le traînèrent jusqu'au bord de la rivière. Pour Adèle, elle y fut toujours autant, courant, car sa jeunesse et sa joie ne lui permettaient pas de marcher. — Arrivés auprès du bateau, nous eumes bien de la peine à y faire entrer Monsieur de Sénange; et c'est là que la vivacité d'Adèle disparut tout à coup. Avec qu'elle attention elle le regarda monter! que de prévoyances pour éloigner tout ce qui pouvait le blesser! quelles craintes que le bateau ne fut pas attaché assez fortement! et moi qui suis tous ses mouvemens, qui voudrais deviner toutes ses pensées, quel plaisir je ressentis lorsqu'approché de l'autre bord, le pied dans son île, je lui vis la même occupation, les mêmes soins les mêmes inquiétudes, jusqu'à ce que Monsieur de Sénange fut

E

re-

remis dans son fauteuil, et put recommencer sa promenade. Alors elle nous quitta, et se mit à courir, sans que ni la voix de son mari, ni la mienne, pussent la faire revenir; je la voyais à travers les arbres, tantôt se rapprochant du rivage, tantôt rentrant dans les jardins, mais en quelque lieu qu'elle s'arrêtât, c'était toujours pour en fixer un plus éloigné. — Quoique j'eusse bien envie de la suivre, je ne quittai point Monsieur de Sénange; il fit arrêter son fauteuil sous de très-beaux peupliers qui bordent la rivière, et renvoyant ses gens, il me dit qu'il était tems que je fusse les raisons qui lui donnaient de l'intérêt pour moi. — „Mon jeune ami, il faut que vous me pardonniez de vous parler de mon enfance; „mais elle a tant influé sur le reste de ma „vie, que je ne puis m'empêcher de vous „en dire quelques mots; ne vous effrayez „pas si je commence mon histoire de si loin; „je tâcherai de vous ennuyer le moins „possible.

„Mon

„Mon père priait uniquement la noblesse et l'argent, peut-être ne me paraissait-il d'être l'héritier de sa fortune, que parce que j'étais, en même tems, le représentant de ses titres. J'avais perdu ma mère en naissant, et toute ma première enfance se passa avec des gouvernantes, sans jamais voir mon père. A sept ans il me mit au collège, dont je ne sortais que la veille de la fête et le premier jour de l'an, pour lui offrir mes respects. Les parens ne savent pas ce qu'ils perdent de droits sur leurs enfans, en ne les élevant pas eux-mêmes; l'habitude de leur devoir tous les plaisirs, d'obéir aveuglément à toutes leurs volontés, laisse un sentiment de déférence qui ne se perd jamais, et que j'étais bien éloigné de sentir. Je ne voyais, dans mon père, qu'un homme que le hasard avait rendu maître de ma destinée, et dont aucune des actions ne pouvait me répondre que ce fut pour mon bonheur. Le jour même que je sortis du collège, il

„m'envoya au service, l'enl me recomman-
„dant d'être sage, avec une sécheresse qui
„approchait de la dureté, et sans y joindre
„le moindre encouragement, sans me pro-
„mettre la plus légère marque de tendres-
„se, si je réussissais à lui plaire. Aussi, à
„peine fus-je à mon régiment, que j'y fis
„des dettes, des sottises, et que je me
„battis: mon père me rappela près de lui;
„il me reçut avec une humeur et une co-
„lère épouvantable; loin de me corriger,
„il m'apprit seulement qu'il avait aussi des
„défauts: je me mis à les examiner avec
„soin, et chaque jour, au lieu de l'écou-
„ter, je le jugeais avec une sévérité im-
„pardonnable. Il voulut me marier, et,
„disait-il, m'apprendre l'économie: j'é-
„tais né le plus prodigue et le plus indé-
„pendant des hommes; mon père, qui ne
„s'était jamais occupé de mon éducation, fut
„tout étonné de me trouver des goûts diffé-
„rens des siens, une résistance à ses or-
„dres que rien ne put vaincre: il se fâcha,
„je persistai dans mes refus; ils le rendi-
„rent furieux; je me revoltai: et moi,
„que

„que plus de bonté aurait rendu son escla-
„ve, rien ne pouvait plus m'arrêter ni me
„contenir. J'étais devenu inquiet, om-
„brageux: revenait-il à la douceur, je
„craignais que ce ne fut un moyen de me
„dominer. Sa sévérité me blâissait encore
„davantage; toujours en garde contre lui,
„contre moi, je le rendais fort malheu-
„reux, et je passais pour un très-mauvais
„sujet. Je le ferais devenu, si un de ses
„amis ne lui eût conseillé d'éloigner ce
„monstre qui faisait le tourment de sa vie.
„On me proposa, de sa part, de voyager;
„j'acceptai avec joie, et je choisis l'An-
„gleterre, parce que la mer, qu'il fallait
„traverser, semblait nous séparer d'avanta-
„ge. La veille de mon départ, je de-
„mandai la permission de lui dire adieu;
„il refusa de me voir, je partis, charmé
„de ce dernier procédé, car mes torts
„me donnaient le besoin de le haïr. — J'ar-
„rivai à Calais, irrité contre mon père et
„contre toute ma famille; on me dit qu'un
„vaisseau, loué par Milord B votre
„grand-père, allait partir dans l'instant.

„Je lui fis demander la permission de passer
„avec lui, il y consentit. En entrant sur
„le pont, je vis une femme de vingt-cinq
„ans, assise sur des matelats dont on lui
„avait fait une espèce de lit. Elle nou-
„rissait un enfant de sept à huit mois,
„qu'elle caressait avec tant de plaisir, que
„je m'attendris sur moi-même, sur le mal-
„heureux sort qui m'avait empêché de re-
„cevoir jamais d'aussi tendres soins: qua-
„tre autres enfans l'entouraient; son mari
„la regardait avec affection; ses gens s'em-
„pressaient de la servir, mais aucun ne par-
„la Français. Je tenais, dans ma main,
„une montre à laquelle était attachée une
„fort belle chaîne d'or, avec beaucoup de
„cachets; elle frappa un de ces enfans
„qu'on promenait encore à la lisière: il se
„traîna vers moi, et élevant ses petites
„mains, il semblait vouloir atteindre ce qui
„lui paraissait si brillant. Je descendis la
„chaîne à sa portée, et la faisant sauter de-
„vant lui, je l'élevais dès qu'il était près
„de la saisir. Sa mère nous regardait avec
„un sourire inquiet; je voyais bien qu'elle
„craig-

„craignait que je ne prolongeasse ce jeu jus-
 „qu'à la contrariété. Touché d'une aussi
 „tendre sollicitude, je pris cet enfant dans
 „mes bras, en lui donnant ma montre
 „pour jouer, et croyant que, puisqu'on
 „n'avait pas parlé Français, on ne devait
 „pas l'entendre, je lui dis tout haut en
 „l'embrassant : *ah que tu es heureux d'avoir*
 „*encore une mère !* La sienne me regarda
 „comme si elle m'avait entendu ; et son
 „père, qui jusques là ne m'avait pas re-
 „marqué, se rapprocha de moi, ne me par-
 „la point du sentiment de tristesse qui m'é-
 „tait échappé, mais me fit de ces que-
 „stions qui ne signifient que le désir de
 „commencer à se connaître : je lui répon-
 „dis avec politesse et réserve. Pendant ce
 „peu de mots, l'enfant, que je tenais en-
 „core, jettâ ma montre par terre de tou-
 „te sa force, et se pencha en même-
 „tems pour la reprendre. Elle n'était pas
 „cassée, je la lui rendis avant que sa mè-
 „re eût eu le tems de me faire aucune ex-
 „cuse ; je vis que cette complaisance m'a-
 „vait attiré toute son affection ; et sûrement

„nous étions amis avant de nous être mariés.
„Elle me pria de lui rapporter son enfant,
„(hélas, cette petite enfant s'est mariée de-
„puis à votre père, et est morte en vous
„donnant le jour; je ne pensais pas alors
„que je lui survivrais si longtems.) J'en-
„tendis, au son de voix de Lady B. . .
„. . . qu'elle la grondait en Anglais, en
„lui ôtant ma montre. La petite fille se
„mit à pleurer; mais sans lui céder, sa
„mère essaya de la distraire, lui montra
„d'autres objets qui fixèrent son attention,
„et l'enfant riait déjà, que ses yeux étaient
„encore pleins de larmes. — Lady B. . .
„. . me pria de lui cacher ma montre;
„car, me dit-elle, il est encore plus dan-
„gereux de leur donner des peines inuti-
„les, que de les gâter par trop d'indul-
„gence. — Je me remis à causer avec
„le mari; cependant le vent devint si fort
„que nous fumes obligés de descendre dans la
„chambre: il augmenta toujours, et bien-
„tôt nous fumes en danger. — Mais je
„finirai le reste une autre fois, car voici
„Madame de Sénange; elle va jeudi passer
„la

„la journée à son couvent; si cela ne vous
 „ennuyait pas trop, nous dînerions ensem-
 „ble?“ — Je n'eus que le tems de l'assu-
 rer que je serais très-aise de rester avec
 lui. — Adèle nous rejoignit, extrêmement
 fatiguée de sa promenade, enchantée de
 ce qu'elle avait vu, et cependant ne par-
 lant que de tout changer. — Monsieur de
 Sénange ayant du monde à diner, nous
 rentrames aussitôt pour nous habiller. —
 Je restai fort occupé de tout ce qu'il ve-
 nait de me raconter. N'êtes-vous pas
 étonné que tous les pères voulant condui-
 re leurs enfans, il y en ait si peu qui ima-
 ginent d'être pour eux, ce qu'on est pour
 ses amis, pour toutes les liaisons auxquel-
 les on attache du prix; l'enfance com-
 pare, de si bonne heure, qu'il est néces-
 saire d'être aimable pour elle. Il faut être,
 à ses yeux, le meilleur des pères pour pou-
 voir se faire craindre, sans risquer un mo-
 ment d'être moins aimé. Alors on n'a
 pas besoin de présenter toujours la recon-
 naissance comme un devoir; elle devient

un sentiment, et les obligations en sont mieux remplies.

Adieu, mon cher Henri, je vous écrirai aussitôt que Monsieur de Sénange aura fini de m'apprendre ce qui le concerne.

LET.

LETTRE XIII.

Neuilly, ce 21 juillet.

Adèle est partie ce matin, de fort bonne heure, pour son couvent; je suis resté seul avec Monsieur de Sénange; je sentais une sorte de plaisir à la remplacer dans les soins qu'elle lui rend. Aussitôt après diner, je le conduisis sur une terrasse qui est au bord de la Seine; ses gens nous apportèrent des fauteuils, et il continua son histoire: —

„Je ne vous ferai point,“ me dit-il,
„le détail des dangers que nous couru-
„mes: j'en fus peu effrayé; non qu'un
„excès de courage m'aveuglât sur notre
„situation ou m'y rendît insensible, mais
„j'étais si occupé de la frayeur dont cette
„jeune femme était saisie; elle regardait
„ses enfans avec tant d'amour! les rappro-
„chait d'elle, les prenant dans ses bras,
„comme

„comme si elle avait pu les sauver ou les dé-
„rendre ! Je ne tremblais que pour elle, et
„je suis sûr qu'un grand intérêt, non feu-
„lement empêche la crainte, mais distrairait
„de la douleur même ; car, après que le
„premier danger fut passé, je m'aperçus
„que je m'étais fait une forte contusion à
„la tête, sans que j'aie jamais pu me rap-
„peler ni où ni comment. — Lorsque nous
„fûmes un peu plus tranquilles. Milord
„B. . . . vint à moi, et me jura une ami-
„tié que rien, disait-il, ne pouvait plus
„détruire, effectivement, dans ces momens
„de trouble on se montre tel que l'on est,
„et peut-être me faisait-il gré de n'avoir
„pas, un instant, pensé à moi-même :
„pour lui, toujours froid, toujours rai-
„sonnable, il s'occupait de sa femme, avec
„le regret de la voir souffrir, mais sans
„rien prévoir de ce qui pouvait la soula-
„ger ou tromper son inquiétude. Nous ar-
„rivâmes à Douvres le lendemain au soir.
„Lady B. . . . ayant à peine la force de
„marcher, on la porta jusqu'à l'Auberge
„où elle se coucha, et je ne la revis plus
„du

„du reste de la journée. Son mari vint
 „me retrouver; nous soupâmes ensemble.
 „Pendant le repas, m'ayant entendu dire
 „qu'aucune affaire ne m'appelait directement
 „à Londres, et que même la curiosité
 „ne m'y attirait pas vivement, il me pro-
 „posa d'aller passer quelques semaines dans
 „leur terre, qui n'était qu'à peu de mil-
 „les de cette ville. J'y consentis avec
 „un sentiment de répugnance dont je ne
 „saurais vous rendre raison, mais que j'é-
 „prouvais d'une manière sensible: je crois
 „que le cœur pressent toujours les peines
 „qu'il doit éprouver; cependant, aucune
 „bonne raison ne se présentant pour justi-
 „fier mon refus, j'acceptai, par cette for-
 „te d'embarras, suite naturelle de la ma-
 „nière dont on m'avait élevé: il fut déci-
 „dé que nous partirions le lendemain de
 „bonne heure. Je me retirai dans ma cham-
 „bre, contrarié; je fus longtems sans pou-
 „voir m'endormir; je m'éveillai de mau-
 „vaise humeur: j'étais fâché de partir, et
 „je l'aurais été encore plus de refuser. La-
 „dy B. . . . m'attendait; elle me fit
 „les

„les plus touchans remerciemens pour les
„soins que je lui avais rendus; et me pré-
„santant ses enfans, elle leur dit de m'ai-
„mer, parce que je serais toujours l'ami
„de leur père et le sien. Je les embras-
„sai tous, et après le déjeuner nous par-
„tîmes. Je montai dans la voiture, les
„enfans allèrent dans la mienne. Je ne
„vous ferai point la description de la
„terre de Milord B vous devez
„la connaître aussi bien que moi, mais pas
„mieux, ajouta-t-il, car c'est le tems
„de ma vie, peut-être le seul dont j'aie
„parfaitement conservé le souvenir. Depuis
„le premier moment où j'aperçus Lady
„B j'usqu'au jour où je repar-
„tis, il n'est pas un instant que je ne me
„rappelle; il semble que ce soit un tems
„séparé du reste de ma vie; avant, après,
„j'ai beaucoup oublié; mais tout ce qui
„la regarde m'est présent et cher. Ce
„que je ne saurais vous rendre," me dit-
„il „c'est l'espèce de charme qui régnait
„autour d'elle, et qui faisait que tout ce
„qui l'approchait paraissait heureux; une
„ré-

„réunion de qualités telle, que j'ai mille
„fois entendu faire son éloge, et presque
„toujours d'une manière différente; mais
„tous la louaient, car il semblait qu'elle
„eut particulièrement ce qui plaisait à cha-
„cun. — Cependant, j'étais dans une si
„triste disposition d'esprit, que les pre-
„miers jours je fus peu frappé de tout le
„mérite de Lady B Elle m'atti-
„rait sans que je m'en apperçusse, et je
„l'aimais déjà beaucoup, sans avoir pensé
„à l'admirer. Les premiers jours que je
„fus chez elle je me promenais seul, lors-
„que le hasard me faisait trouver avec du
„monde, je restais dans le silence, sans
„chercher à plaire ni souhaiter d'être re-
„marqué. Le mari, les entours de Lady
„B me trouvaient sûrement ennu-
„yeux et sauvage; elle seule devina que
„j'avais des chagrins et une timidité ex-
„cessive. Elle essaya de me rapprocher
„d'elle, et de me faire parler en me ques-
„tionnant sur des objets qu'elle connaissait
„sûrement; aussi, ne lui répondais-je que
„des demi-mots qui ne faisaient que m'em-
„bar-

„barraffer davantage. Sa bonté lui fit sen-
„tir qu'il fallait d'abord m'accoutumer à
„elle avant d'obtenir ma confiance ; elle
„me proposa de l'accompagner dans ses pro-
„menades : dès le lendemain je commen-
„çai à la suivre ; elle me fit faire le tour
„de son parc , et passant devant un temple
„qu'elle avait fait bâtir , elle en prit occa-
„sion de me parler de la complaisance de
„son mari pour ses goûts , et de sa re-
„connaissance. De ce jour , sans me rien
„dire que ce qu'elle aurait permis que tout
„le monde sût , elle me traita avec un air
„de confiance et d'estime qui m'entraînait
„et me flattait. C'est toujours en me par-
„lant d'elle même que , peu à peu , elle
„m'amena à oser lui confier mes peines ;
„alors elle me donna toute son attention ,
„m'écoutait avec intérêt , me questionnait
„sans indiscretion , et finit par m'inspirer
„le besoin d'être toujours avec elle , et de
„lui tout dire : je trouvais en elle , les avis
„et les consolations d'une amie éclairée ;
„une politesse , dans son langage , qui au-
„rait rappelé le respect du plus audacieux ;
„et

et une bien - veillance dans les manières qui attirait toutes les affections. Je lui parlai de mon père avec amertume ; elle me plaignit d'abord , mais bientôt , reprenant sur moi l'ascendant qu'elle devait avoir , sans prendre la peine d'examiner si mon père avait usé de trop de rigueur , insensiblement elle me conduisit à penser que les torts des autres deviennent un titre à l'estime , lorsqu'ils n'influent point sur notre conduite , mais ne sont jamais une excuse lorsqu'ils nous irritent au point de nous rendre repréhensibles. Enfin elle fut si bien se rendre maîtresse de mon esprit , que je n'avais plus une seule pensée qu'elle ne devinat. Elle lisait sur ma figure , rectifiait toutes mes idées , et fit de moi l'homme bon et honnête , qui n'a jamais pensé à elle sans devenir meilleur , et qui , depuis qu'il l'a connue , peut se dire qu'il n'existe pas une seule personne , à qui il ait fait un moment de peine. — Je commençais à me trouver parfaitement heureux ; j'adorais Lady B com-

F

me

„me les sauvages adorent le soleil ; je la
„cherchais sans cesse ; mon père ne m'avait
„point appris à cacher mes sentimens sous
„ces formes qui donnent , aux hommes et
„aux choses , un poli qui les rend tous sem-
„blables : je ne vivais que pour elle , je
„n'aimais qu'elle , et il n'était que trop fa-
„cile de s'en appercevoir. Milord B
„ne paraissait plus chez sa femme qu'aux heu-
„res de repas ; il parlait fort peu , et moins
„à moi qu'à personne : je le remarquai sans
„m'en embarrasser , mais je la voyais sou-
„vent pensive , et cela m'inquiétait vive-
„ment. — Un jour , après diner , au lieu
„de rester dans le salon avec ses enfans ,
„elle suivit son mari , et ne reparut plus du
„reste de la journée : le soir , à l'heure du
„souper , ils vinrent tous deux se mettre à
„table : je la trouvai fort pâle , et je vis
„qu'elle avait beaucoup pleuré : j'en fus si
„bouleversé , que je ne cessai de la regar-
„der , sans m'appercevoir combien cette
„attention était ridicule : je ne pensai plus
„au souper : j'oubliai de déployer ma ser-
„viette ; elle ne mangea pas non plus ;
„Lord

„Lord B ne soupait jamais, et, au
„bout de dix minutes, je l'entendis qui
„poussait la chaise avec humeur, en disant
„que, puisque personne n'avait appétit, il
„était inutile de rester à table plus long-
„tems. — Lady B toujours dou-
„ce, toujours occupée des autres, vint
„me dire qu'une forte migraine la forçait
„à se retirer de bonne heure, mais qu'elle
„me priait de la suivre, le lendemain, à
„la promenade du matin: je la fixai sans
„lui répondre, car je ne pensais qu'à de-
„viner ce qui pouvait l'avoir affligée: elle
„me quitta, et ils s'en allèrent ensemble.
„Je regagnai ma chambre où, pour la pre-
„mière fois, je connus à quel point je l'ai-
„mais; je passai toute la nuit sans me cou-
„cher: j'avais beau chercher, me creuser
„la tête, je ne concevais rien à sa dou-
„leur; et me perdant dans mes conjec-
„tures, je ne sentais, bien clairement, que
„le chagrin de lui savoir des peines. et
„le désir de donner ma vie pour la voir
„heureuse. — Dès que le jour parut,
„j'allai me promener jusqu'à l'heure où
F 2 „elle

„elle descendait ordinairement: alors, ne
„la trouvant point dans le salon, je
„montai la chercher chez ses enfans; leur
„chambre était ouverte: je m'arrêtai en
„voyant Lady B . . . assise le dos tour-
„né à la porte, ayant ses quatre enfans
„à genoux devant elle; le cinquième,
„qu'elle nourrissait encore, était sur ses
„genoux; ces enfans faisaient leur priè-
„re du matin: lorsqu'ils eurent prié pour
„la santé de leur père et de leur mère:
„elle leur dit: *demandez aussi à Dieu que*
„*Mr. de Sénange, qui a eu tant de soin*
„*de vous pendant la tempête, n'éprouve au-*
„*cun accident pour son retour: —* et pre-
„nant les deux petites mains de ce der-
„nier enfant, elle les joignit dans les sien-
„nes, en levant les yeux au ciel, et sem-
„bla s'unir à leur prière. Je n'avais pas
„encore pensé à mon départ; jugez ce que
„je devins en l'entendant parler de voya-
„ge. Elle me trouva encore appuyé sur
„la porte, sans pouvoir lui exprimer mon
„trouble; mais, devinant sûrement que je
„l'avais entendue, elle m'emmena dans
„les

„les jardins; je la suivis sans parler; elle
„garda aussi, quelques tems, le silence;
„puis, le rompant tout à coup, elle me
„pria de l'écouter avec attention, et sans
„l'interrompre: *lorsque je vous rencontrai,*
„*me dit-elle, je fus sensible à l'intérêt*
„*que vous témoignâtes à mes enfans, et*
„*dès lors nous m'en inspirâtes un réel. Le*
„*danger que nous courûmes ensemble, et vo-*
„*tre sensibilité, l'augmentèrent encore; mais*
„*la mélancolie qui vous dominait lorsque vous*
„*vîntes ici, me toucha davantage. La pre-*
„*mière peine, le premier revers; influe si*
„*essentiellement sur le reste de la vie, que*
„*je craignais que, livré à vous-même, seul,*
„*dans une terre étrangère, vous ne pro-*
„*fîtassiez pas de cette grande épreuve, et*
„*que vous ne nous laissiez abattre par le*
„*malheur, au lieu de chercher à le surmon-*
„*ter. Je ne connaissais pas le sujet de vos*
„*peines; j'essayai de pénétrer dans votre*
„*cœur, et vous me devîntes vraiment cher.*

„Vous savez si je ne vous ai pas toujours
„donné les conseils que je désirerais que mes
„fils reçussent un jour. Quel plaisir j'éprou-
„vais lorsque j'avais adouci vos sentimens,
„rendu vos idées plus justes, vos disposi-
„tions plus heureuses; mais ce bonheur si
„innocent fut mal interprété; on m'accusa
„l'avoir, pour vous, des sentimens trop ten-
„dres. . . . Ah! que je serais heureux,
„m'écriai-je! ne m'interrompez donc pas,
„me dit-elle sévèrement; mais reprenant
„bientôt sa bonté, sa bienveillance ordi-
„naire elle ajouta: mon mari en prit
„de l'ombrage, sans que je m'en doutasse:
„hier, il m'a avoué la peine qu'il en res-
„sent, et je lui ai promis que vous par-
„tiriez aujourd'hui Non, par
„pitié, non, lui dis-je en prenant ses
„mains dans les miennes; que devien-
„drais-je! je suis tout seul au monde! —
„Si même je m'oubliais jusqu'à permettre que
„vous restassiez près de moi, vous ne pou-
„vez

„vez pas y demeurer toujours. Rendons
 „votre séparation utile à tous deux ; car
 „vous ne voudriez pas faire le malheur de
 „ma vie, en troublant le repos de Lord B.
 „. Allons, mon jeune ami, du courage,
 „vos chevaux vous attendent.
 „Comment, mes chevaux ! et qui les a de-
 „mandés ? Moi ; ma tendre ami-
 „tié a voulu vous éviter les détails d'un mo-
 „ment fâcheux pour tous deux et
 „détournant ses yeux pleins de larmes, el-
 „le se leva. J'étais si étourdi, si peu pré-
 „paré à cette prompte séparation, qu'il
 „ne me vint aucune objection, aucun ob-
 „stacle : d'ailleurs, je ne savais que lui
 „obéir. — Elle regagna le château le
 „plus vite qu'il lui était possible, et mon-
 „tant, tout de suite, à la chambre de ses
 „enfants, elle me dit : je ne fais quel pres-
 „sentiment m'a toujours persuadé que je mour-
 „rais jeune ; assurez-moi que, si mes fils se
 „trouvaient jamais dans votre pays comme
 L' 4 „je

„je vous ai rencontré dans le mien , seuls , sans
„conseil , sans parents , dans la jeunesse ou le mal-
„heur , jurez-moi que , vous souvenant de leur
„mère , vous seriez leur ami et leur guide . .
„. . . Ah ! je jure au nom de vous-mê-
„me , qu'ils feront toujours ce que j'aurai
„de plus cher. — Je les embrassai tous en
„leur donnant les noms les plus tendres ,
„et promettant solennellement de ne jamais
„les oublier. — Ce n'est pas tout encore ,
„ajouta-t-elle , s'il est vrai que j'aie adou-
„ci vos peines , que vous partagiez l'amitié
„que vous m'avez inspirée , récompensez mes
„soins en allant , tout de suite , retrouver vo-
„tre père : promettez-moi de le rendre heu-
„reux , de vous y dévouer tout entier ! . .
„c'est encore m'occuper de vous , continua-t-
„elle , et vous prouver que je crois à vos
„regrets ; car il n'est de consolation , pour les
„coeurs vraiment affligés , que de s'occuper du
„bonheur des autres Je tombai à
„ses pieds , je baisai ses mains avec respect ,
„avec

„avec amour ; je pris tous les engagements
 „qu'elle me dicta, et je courus à ma voi-
 „ture sans regarder derrière moi, ni penser
 „à faire mes Adieux à Lord B. Je
 „revins tout de suite à Paris, j'arrivai chez
 „mon père justement trois mois après l'a-
 „voir quitté. Il ne m'attendait pas ; j'en-
 „traï dans sa chambre, sans permettre qu'on
 „m'annonçât. et sans lui donner le tems
 „de me témoigner son étonnement ou sa
 „colère. — *Mon père, lui dis-je, j'ai été*
 „*bien coupable envers vous, mais je reviens*
 „*pour vous consacrer ma vie ; s'il est possi-*
 „*ble, oubliez le passé ; daignez m'éprouver :*
 „*je désire votre rigueur de surpasser mon respect*
 „*et ma soumission.* — Mon père, encore
 „plus étonné de ce langage que de mon
 „arrivée, me demanda à qui il devait des
 „retours aussi inattendus ? Je lui raccon-
 „tai tout ce que je viens de vous dire ;
 „il s'attendrit avec moi, et, pour la pre-
 „mière fois, m'appela son cher fils. —
 „Je cherchai à lui plaire ; souvent je trou-
 „vais qu'il me jugeait avec d'anciennes et
 „d'injustes préventions. car les torts de
 F 5 „la

„la jeunesse laissent des impressions qu'on
„retrouve long - tems après être corrigé.
„Mais j'étais déterminé à le rendre heu-
„reux, et je parvins à m'en faire aimer.
„Je m'appercevais du succès de mes soins,
„à la tendre reconnoissance qu'il avait pri-
„se pour Lady B Je lui écri-
„vis plusieurs fois, elle me répondait
„toujours avec la même amitié, la même
raison ; mais se plaignant souvent de sa
„santé, ses lettres devinrent plus rares :
„enfin, je reçus, de Londres, un paquet
„d'une écriture que je ne connoissais pas,
„et cacheté de noir. Ces marques de
„deuil me firent frémir ; je n'osais ni l'ou-
„vrir, ni m'en éloigner : il fallut bien,
„cependant, connaître mon malheur, j'ap-
„pris que Lady B sentant sa fin
„approcher, avait chargé une femme de
„confiance d'une boîte qu'elle m'envo-
„yait : j'y trouvai un petit tableau, sur
„lequel elle était peinte avec ses enfans :
„il était accompagné d'une dernière let-
„tre d'elle, plus touchante que toutes les
„autres, où, me rappelant mes promesses,
„elle

„elle me bénissait avec sa famille : je fus
„long-tems très affligé ; et jamais je n'ai
„été consolé. Mon père me proposa dif-
„férens mariages ; toutes les femmes me
„paraissaient si différentes de Lady B ,
„que cette proposition me rendait malheu-
„reux. Il cessa de m'en parler, et vé-
„cut encore quelques années : j'eus la con-
„solation de l'entendre me remercier en
„mourant, et mêler le nom de Lady B .
„ . . . aux bénédictions qu'il me donnait.
„Je la regrettai sincèrement : sa mort me
„rappela vivement les torts de ma jeu-
„nesse, et tout ce que je devais à cette
„excellente femme. Je vous remettrai ces
„lettres et les portraits de votre famille.
„J'avais quitté votre grand-père avec si
„peu d'égards , que je n'osai jamais me
„rappeler à son souvenir ; mais je ne
„perdis point de vue ses enfans : j'appris,
„avec intérêt, leur mariage, celui de votre
„mère, et je vous assure que vous rendrez
„mes derniers jours heureux, si vous me
„mettez à portée de remplir mes engage-
„mens, et si vous comptez sur moi comme
„sur

„sur un second père.“ — Je l’assurai de tout mon attachement. — Adieu, j’ai la main fatiguée d’avoir écrit si long-tems : en vérité, je commence à ne plus me croire aussi malheureux, puisque le hasard m’a fait rencontrer ce digne homme.

LET.

LETTRE XIV.

Neuilly, ce 25 Juillet.

Montesquieu dit, *que comme notre esprit est une suite d'idées, notre coeur est une suite de désirs.* Je l'éprouve, Henri, car depuis que je fais les liaisons que Monsieur de Sénange a eues avec ma famille, ma curiosité n'est pas satisfaite; et à présent je voudrais apprendre ce qui a pu déterminer un homme aussi raisonnable à se marier, à son âge, avec un enfant de seize ans! car Adèle n'est qu'un enfant, dont la jeunesse et l'inconséquence m'impatientent souvent, moi qui, plus rapproché d'elle, n'ai pas encore atteint ma vingt-troisième année. — Elle est revenue de son couvent les yeux bien rouges; elle a été silencieuse et triste le reste de la soirée: le lendemain elle a paru, au déjeuner, gaie, fraîche, brillante de santé et de bonne humeur. Ce changement m'a tout dérangé;

j'a-

j'avais passé la nuit à rêver aux chagrins qu'elle pouvait avoir, et je suis sûr que, non seulement elle a eu un sommeil tranquille, mais, qu'oubliant sa peine, elle aurait été fort étonnée que j'y pensasse encore. Cependant, Henri, elle est fort aimable, oui, très-aimable : ses défauts même vous plairaient, à vous qui ne cherchez, dans la vie, que des scènes nouvelles. — Adèle est douce, si l'on peut appeler douceur un esprit flexible, qui ne dispute ni ne cède jamais. Son humeur est égale, habituellement gaie ; ses affections sont si vives, son caractère si mobile, que je l'ai vue plusieurs fois s'attendrir sur les malheurs des autres, jusqu'au point de ne mettre ni borne ni mesure dans sa générosité, ou ses promesses ; mais bientôt, oubliant qu'il est des infortunés, mettre le même excès à satisfaire des fantaisies : et passant ainsi de la sensibilité à la joie, vous surprendre et vous entraîner toujours. Elle est d'un naturel et d'une franchise qui enchante ; ne connaissant ni la vanité ni le mystère, elle fait simplement

ment le bien , franchement le mal ; ne s'étonnant ni d'avoir raison ni d'avoir tort. Si elle vous a blessé, elle s'en afflige, tant que vous en paraissiez fâché : mais, l'oubliant aussitôt que vous êtes adouci, il est presque certain que, l'instant d'après, elle vous offensera de même, s'en désolera de nouveau, et se fera pardonner encore. Aucun intérêt ne la porterait à dire une chose qu'elle ne pense pas, ni à supporter un moment d'ennui sans le témoigner. Aussi, lorsqu'elle a l'air bien aise de vous voir, est-il impossible de ne pas croire qu'elle vous reçoit avec plaisir ; et si jamais elle paraissait aimer, il serait bien difficile d'y être insensible. Ajoutez à cela, Henri, une figure charmante, dont elle ne s'occupe presque pas ; une grace enchanteresse qui accompagne tous les mouvemens ; un besoin de plaire et d'être aimable dont je n'ai jamais vu d'exemple, et qui ferait le tourment de celui qui serait assez fol pour en être amoureux ; mais qui doit lui donner autant d'amis qu'elle a de connaissances ; car elle est aussi coquette,

quette, par instinct, que toutes les femmes ensemble le feraient par calcul. Adèle est aimable, toujours, avec tout le monde, involontairement : donne-t-elle à un pauvre, ce n'est point de la simple compassion ; son visage lui peint le plaisir de l'avoir rendu heureux : le refuse-t-elle ? ce n'est jamais sans lui en exprimer le regret, ou l'impossibilité actuelle de le secourir. Attentive dans la société, se rappelant, quelque fois, vos goûts, une phrase, un mot, qui vous est échappé, vous êtes étonné de lui trouver des soins, des souvenirs, lorsqu'elle n'avait pas paru vous entendre. D'autres fois, manquant, sans scrupule, aux choses que vous désirez le plus, à celles même qu'elle avait promises, elle se laisse entraîner par le premier objet qui se présente ; enfin, réunissant tous les contrastes, ce n'est qu'en tremblant que vous admirez ses talens, ses graces, ses heureuses dispositions. Un sentiment secret vous avertit qu'elle vous échappera bientôt. Aussi, préterai-je un beau champ à vos plaisanteries, lorsque entre

un septuagénaire et une femme charmante, le vieillard obtiendra toutes mes préférences et ma plus tendre amitié. Je vous laisse sur cette pensée, mon cher Henri, car je suis sûr qu'elle vous paraîtra si ridicule, qu'il vous serait impossible de m'accorder un instant d'intérêt après un pareil aveu.

LETTRE XV.

Neuilly , ce 4 Août.

Je suis toujours à Neuilly , mon cher Henri ; je comptais n'y passer que peu de jours , et les semaines se succèdent sans que Monsieur de Sénange me permette de penser encore à mon départ. Adèle me témoigne aussi beaucoup d'amitié ; cependant je voudrais vous revoir. Je ne fais s'il tient à mon caractère inquiet de ne jamais se trouver bien nulle part , mais je désire m'éloigner. — La vie qu'on mène ici est douce , agréable , et me plairait assez , si je pouvais m'y livrer sans inquiétude. On se réunit , à dix heures du matin , chez Monsieur de Sénange. Après le déjeuner on fait une promenade , que chacun quitte ou prolonge suivant ses affaires ou sa fantaisie ; on dîne à trois heures ; deux fois par semaine Monsieur
de

de Sénange a beaucoup de monde; les autres jours nous sommes absolument seuls, ce sont les momens qu'Adèle semble préférer. Après le diner, Monsieur de Sénange dort environ une demie heure; ensuite la promenade recommence, ou, s'il y a quelque bon spectacle à Paris, Neuilly en est à une si petite distance, qu'Adèle nous y entraîne souvent. La journée se passe ainsi, sans projets, sans prévoyance, et surtout sans ennui. — Adèle a commencé ses travaux dans l'île, je les dirige; cette occupation suffit à mon esprit: Monsieur de Sénange suit, avec nous, le travail des ouvriers: il est toujours le juge et l'arbitre de nos divisions. Il a l'air heureux; mais c'est lorsqu'il paraît l'être davantage, qu'il lui échappe des mots d'une tristesse profonde. Hier nous avons été jusqu'à la pointe de l'île; elle est terminée par une centaine de peupliers, si rapprochés les uns des autres, si élevés, qu'ils semblent toucher le ciel. Le jour ne pénètre que par rayons; le gazon est d'un verd sombre; la rivière s'apperoit à peine à travers les arbres;

G 2

bres; cet endroit sauvage paraît être le bout du monde, et inspire, malgré soi, une tristesse dont Monsieur de Sénange ne ressentit que trop l'effet, car il dit à Adèle: *vous devriez ériger ici un tombeau, bientôt il vous ferait souvenir de moi.* La pauvre petite fut frappée de ces paroles comme si elle n'avait jamais pensé à la mort: elle rougit, pâlit, et nous quitta aussitôt. Il m'envoya la chercher; je la trouvai qui pleurait, et j'eus bien de la peine à la ramener: car elle craignait que la vue de ses larmes n'augmentât encore l'espèce de pressentiment qui avait frappé Monsieur de Sénange. Elle revint cependant, crut qu'il était plus délicat de ne pas chercher à le rassurer: mais elle observa de ne pas laisser le tems à de pareilles réflexions de renaître. A peine fumes-nous dans le salon, qu'elle se mit au piano, joua les airs qu'il aime, voulut qu'il jouât aux échecs avec moi. Il se prêta à tout ce qu'elle voulut, écouta la musique, joua aux échecs: mais fut préoccupé le reste de la soirée, et, pour la première fois, se retira

retira immédiatement après le souper. Je restai seul avec Adèle; ses pleurs recommencèrent à couler. „Si vous saviez,“ me disait-elle, „combien il est bon, tout ce que je lui dois, et quel tourment j'éprouve quand je considère son grand âge; il est heureux, il est bon, je donnerais de ma vie pour le conserver!“ La pauvre petite était toute faisie; je voulus qu'elle descendit dans les jardins, espérant qu'une légère promenade, et la fraîcheur de la nuit dissiperaient ces noires idées. Je lui donnai le bras, je la sentais soupirer. Elle marchait doucement, appuyée sur moi: pour la première fois, elle avait besoin d'un soutien. Combien sa peine me touchait! cependant, ne pouvant point arrêter ses larmes, j'essayai de traiter sa tristesse de vapeurs, sans vouloir l'écouter ni lui répondre plus longtems; et doublant le pas, je la traînai, malgré elle, jusqu'à la faire courir. Ce moyen me réussit mieux que tous mes discours; car moitié riant, moitié se fâchant, je lui fis faire plusieurs fois le tour de la terrasse. Dès qu'elle

fut distraite, sa gaieté revint. Alors j'appelai la raison à mon secours ; et quoique la nuit fut superbe, que j'eusse bien envie de continuer cette promenade, de lui demander ce qui avait pu occasionner un mariage qui me paraissait heureux, mais bien disproportionné, je la ramenai chez elle, dans la crainte que ses gens ne trouvassent extraordinaire que nous rentrassions plus tard. — Pour regagner mon appartement, il faut passer devant celui de Monsieur de Sénange ; je m'y arrêtai involontairement, en souhaitant que son sommeil fut amusé par quelques songes heureux, et lui rendit assez de force pour espérer un long avenir.

P. S. Ce matin Monsieur de Sénange m'a fait dire qu'il avait passé une mauvaise nuit, et qu'il avait la goutte très-forte : sûrement, hier il souffrait déjà, car je suis persuadé, Henri, que, dans la vieillesse, les inquiétudes de l'esprit ne sont jamais qu'une suite des maux du corps, comme dans la jeunesse, les maladies sont presque
tou.

toujours le résultat des peines de l'ame; et celui qui, vraiment compatissant, voudrait soulager les semblables, risquerait peu de se tromper en disant, au jeune homme qui souffre, *contez-moi vos chagrins?* et au vieillard qui s'afflige, *quel mal ressentez-vous?*

LETTRE XVI.

Nevilly, ce 20 Août.

Monsieur de Sénange a la goutte depuis quinze jours, mon cher Henri, et pendant que je passais tout mon tems à le soigner, vous me grondiez avec une humeur dont je vous remercie. Votre curiosité sur Adèle me plaît encore; je vous l'ai fait aimer, me dites-vous, et en même tems vous me demandez si je l'aime, moi-même? oui sûrement, je l'aime; mais comme un frère, un ami, un guide attentif. Ne la jugez pas sur le portrait que je vous en avais fait; elle est bien plus aimable, bien autrement aimable que je ne le croyais. Si vous saviez avec quelle attention elle soigne Monsieur de Sénange, comme elle devine toujours ce qui peut le soulager ou lui plaire! elle est redevenue cette sensible Adèle, qui m'avait inspiré un intérêt si tendre: ce
n'est

n'est plus Madame de Sénange vive, étourdie, magnifique; c'est Adèle, jeune sans être enfant, naïve sans légèreté, généreuse sans ostentation: il ne lui a fallu qu'un moment d'inquiétude, pour faire ressortir toutes ces qualités; depuis que Monsieur de Sénange est malade, il ne reçoit personne; aussi, la préférence qu'il m'accorde m'ôte-t-elle le désir de m'absenter. Il supporte la douleur avec courage, ou plutôt, avec résignation. Il ne se plaint pas; quelquefois seulement on apperçoit ses craintes, mais jamais il ne laisse voir ce qu'il souffre — Tous ces derniers jours, il nous parlait de la vie comme d'une chose qui ne le regardait plus. Il est vrai que la goutte s'était montrée d'abord d'une manière effrayante; mais depuis hier elle s'est heureusement fixée au pied. — C'est depuis la maladie de Monsieur de Sénange que j'ai véritablement commencé à connaître Adèle. Pourquoi le hasard ne me l'a-t-il pas fait rencontrer plutôt? . . Vous savez que jamais l'amitié de la jeunesse n'a jamais de réticence: Adèle me laisse lire dans son cœur: ses pensées me

sont toutes connues. Quelle simplicité ! quelle innocence ! elle fait disparaître toutes les préventions que l'égoïsme des hommes, la perfidie des femmes m'avaient inspirées. Près d'elle, ma sévérité s'adoucit, je crois au bonheur, à la vérité, à la tendresse, à toutes les vertus. Ce visage calme, où le chagrin n'a pas encore fait de traces, où le repentir n'en formera jamais, répand de la douceur sur tout ce qu'il environne. — Cependant, n'allez pas imaginer que je sois amoureux ; si je croyais le devenir, je fuirais à l'instant. La bonté, la confiance de Monsieur de Sénange, ne seront point trahies. Je ne troublerai point la fin de la vie d'un homme qui peut se dire : *il n'y a personne à qui j'aie fait un moment de peine* : je ne me permettrais pas même les plus indignifiantes coquetteries, si elles pouvaient lui donner de l'inquiétude. Je suis effrayé quand je vois, dans le monde, avec quelle légèreté on fait de la peine à un vieillard ou à un malade ; fait-on si l'on aura le tems de réparer ? Ah, ce ne sera pas

pas moi qui l'empêcherai de bénir quelques années, que le ciel semble lui avoir laissées par prédilection. — Ainsi mon cher Henri, aimez Adèle, mais aussi, comme moi, chérissez-les, respectez-les tous deux.

LET.

LETTRE XVII.

Neuilly, ce 24 Août.

Il n'y a pas un petit détail qui ne me fasse aimer, tous les jours davantage, l'intérieur de Monsieur de Sérange. Tous les premiers mouvemens d'Adèle, les sentimens plus réfléchis de ce vieillard, sont également bons. Pendant le déjeuner, le garde-chasse a apporté un Héron à Adèle; cet homme, en le présentant, nous dit que ces oiseaux étaient fort attachés les uns aux autres: *ce matin*, nous dit-il, *ils étaient deux; lorsque celui-ci est tombé, son compagnon a fait plusieurs cris, et est revenu, jusqu'à trois fois, planer au-dessus lui, en criant toujours.* — Vous ne l'avez pas tiré? dit vivement Adèle! *non Madame*, répondit-il, prenant son effroi pour un reproche; *il est toujours resté trop haut pour que je pussé le tuer.* — Ces
der-

derniers mots firent à Adèle une impression si forte, qu'elle le renvoya très-fé-
chément, en lui défendant d'en tuer ja-
mais. Monsieur de Sénange sourit; et,
sans paraître avoir remarqué le mouvement
d'Adèle, il parla de la voracité des Hé-
rons! „Ces oiseaux,“ dit-il, „man-
gent les poissons . . . les plus petits sur-
tout . . . Dès qu'il fait soleil, et qu'ils
viennent, pour se réjouir, sur la surface
de l'eau! le Héron les guette . . . les
saisit, les porte à son nid,
mais c'est pour nourrir sa famille . . . et
lui-même ne prend de nourriture que
lorsque ses petits sont rassasiés“
Je voyais qu'il s'amusait à varier toutes
les impressions d'Adèle, et je me plaisais
aussi à la voir exprimer successivement ses
regrets pour le Héron, sa pitié pour les
petits poissons, de l'intérêt pour nid qu'il
fallait bien nourrir la pauvre enfant
ne savait où reposer sa compassion
Monsieur de Sénange l'appela près de lui;
lui expliqua, en ménageant soigneusement sa
délicatesse, tous les maux que, dans l'or-
dre

dre de la nature, le besoin rendait nécessaires : mais, ne voulant point la fixer trop long-tems sur des idées qui l'attristaient, il dit qu'il se sentait mieux, et qu'une promenade lui ferait plaisir. Adèle demanda une voiture, et nous partîmes par le plus beau tems du monde. L'air faisant du bien à Monsieur de Sénange, nous pûmes aller très-loin dans la campagne. — Dans un chemin de traverse, qui était bordé de fortes haies, nous trouvâmes une charrette portant la récolte à une ferme voisine : en passant, la haie accrochait les épis, et en gardait toujours quelques uns ; Adèle le remarqua, et s'étonnait qu'on eût négligé de l'élaguer „On ne la coupera que trop tot,“ reprit Monsieur de Sénange ; ce que cette haie dérobe „au riche, „elle le rendra aux pauvres : les haies sont „les amis des malheureux.“ — Effectivement, à notre retour nous trouvâmes, dans ce même chemin, des enfans, des femmes, qui recueillaient tous ces épis avec soin, pour les porter dans leur ménage Monsieur de Sénange les appela ; sa bienfaisance les fé-

secourut tous ; et je vis qu'après avoir osé faire entrevoir à Adèle qu'il y a des maux nécessaires , il prenait plaisir à la faire s'arrêter sur des idées douces , que les moindres circonstances de la vie peuvent fournir à une ame sensible. — La réflexion d'Adèle fut „qu'elle ne laisserait jamais cou-
„per de haies ;“ et Monsieur de Sénange sourit encore , en voyant comment elle avait profité de la leçon du matin.

LETTRE XVIII.

Neuilly, ce 26 Août.

Notre promenade n'a pas réussi à Monsieur de Sénange : sa goutte est fort augmentée, il souffre beaucoup ; mais au milieu de ses douleurs, il s'est plu à m'apprendre les raisons qui l'avaient déterminé à se marier. — La famille de Monsieur de Sénange est alliée de celle de Madame de Joyeuse, mère d'Adèle, chez laquelle il allait fort rarement : son caractère ne lui convenant pas, il ne la voyait même qu'à un ou deux grands diners de famille, qu'il donnait tous les ans. Un jour qu'il lui faisait une visite d'égards pour la prier de venir chez lui avec ses autres parens ; il lui demanda des nouvelles de sa fille. Madame de Joyeuse bien froidement, bien indifféremment, lui répondit, qu'étant peu riche, elle la destinait au cloître ; et ne prit

prit même pas la peine d'employer la petite fausseté ordinaire en pareille circonstance : *ma fille veut absolument se faire religieuse.* „J'ai à la remercier,“ me dit-il, „des expressions qu'elle employa; je leur dois peut-être mon bonheur; car je fus révolté de voir une mère disposer aussi durement de sa fille, la livrer au malheur, pour sa vie, uniquement parce qu'elle était peu riche. Cette jeune victime, sacrifiée ainsi par ses parens, ne me fortait pas de l'esprit. Après notre grand diner, je proposai à Madame de Joyeuse de la conduire au couvent où était Adèle. J'étais bien sûr qu'elle ne me refuserait pas; car c'est la première femme du monde pour tirer parti de tout; et la seule pensée que mes chevaux feraient cette course, au lieu des liens, devait la déterminer bien plus que le plaisir de voir sa fille. Nous arrivâmes au parloir à sept heures; c'était le moment de la récréation. L'on nous dit que les pensionnaires étaient au jardin; cependant nous attendîmes peu : Adèle

H

„ar :

„arriva bientôt , rouge , animée , toute
„essoufflée , tant elle avait couru. Sa mère
„loin de lui savoir gré de cet empressement,
„ne le remarqua même pas , la reçut froi-
„dement , et parla long-tems bas à la re-
„ligieuse qui l'avait accompagnée. Pour
„moi ,“ continua Monsieur de Sénange ,
„qui ai toujours aimé la jeunesse , je me
„plûs à lui demander quels jeux l'amu-
„saient avec ses compagnes ; et de quel-
„les occupations ils étaient suivis ? — El-
„le me peignit le Colin-maillard , les Qua-
„tre coins , avec un plaisir qui me rappela
„mon enfance ; mais , passant à ses devoirs ,
„aux heures du travail , elle m'en parla
„avec une égale satisfaction. Cet heu-
„reux caractère m'intéressa ; je demandai
„à sa mère la permission de venir la revoir.
„Elle n'osa pas la refuser à mon âge , quoi-
„qu'elle n'eût encore permis à sa fille de
„recevoir personne. La semaine suivante
„je retournai à ce couvent : Adèle me ré-
„çut avec plaisir ; je l'interrogeai sur la vie
„qu'elle avait menée jusqu'alors , elle m'en
„parut fort contente ; mais ,“ lui deman-
doi.

dai je, „si votre mère voulait vous faire reli-
 „gieuse? — *j'en serais charmée*, me dit-
 „elle gaïement, *car alors je ne quitterais*
 „*pas mes amies.* — Et si elle vous ma-
 „riait? — *Il faudrait bien aussi lui obéir;*
 „*mais je serais bien affligée si elle me don-*
 „*nait un mari qui, m'emmenant en province,*
 „*m'éloignât de mes compagnes et de me reli-*
 „*gieuses.* — Je ne pus m'empêcher de
 „prendre en pitié cette aine innocen-
 „te, toujours prête à se soumettre à sa mè-
 „re, sans même considérer quels devoirs
 „elle lui imposerait! si elle se fût plainte,
 „si elle eût senti sa situation, j'aurais
 „peut-être été moins touché: mais la
 „trouver douce, résignée, m'intéressa bien
 „davantage; je ne pouvais me résoudre
 „à lui laisser consommer ce sacrifice, sans
 „l'avertir, au moins, des regrets dont il
 „serait suivi. Je revins, tourmenté de
 „son souvenir et de son malheur; je vo-
 „yais toujours cette pauvre enfant pro-
 „nonçant ces vœux terribles; cependant,
 „il m'était bien difficile de la secourir,

„car, dans le tems que mon père était
„irrité contre moi, il avait fait un testa-
„ment qu'il a sûrement oublié de détrui-
„re. Par cet acte, je ne jouissais que du
„revenu de sa fortune, et il ne m'était per-
„mis de disposer du fonds, qu'au seul cas
„où je me marierais; alors j'en deviendrais
„le maître, la moitié seulement restant sub-
„stitué à mes enfans. — J'ai toujours cru
„que, désirant passionnément que sa famil-
„le se perpétuât, mon père avait pensé,
„qu'en me gênant ainsi jusqu'à l'époque
„de mon mariage, je me résoudrais plus
„aisément à former un établissement. L'é-
„vénement justifia sa prévoyance; car cer-
„tainement, sans cette clause, je n'eusse,
„jamais imaginé d'épouser, à mon âge,
„une aussi jeune personne; je l'aurais do-
„tée, mariée, sûrement rendue plus heu-
„reuse: mais je n'en avais pas la possi-
„bilité. Je revis Adèle plusieurs fois, et
„chaque fois elle m'intéressa davantage.
„M'étant bien assuré que son coeur n'avait
„point d'inclination, qu'elle m'aimait com-
„me

„me un père, je me déterminai à la de-
 „mander en mariage. Je m’y décidai avec
 „d’autant moins de scrupule, que je n’a-
 „vais que des parens éloignés, qui jouis-
 „saient tous de fortunes immenses, que
 „j’étais résolu à la traiter comme ma fille,
 „et que d’ailleurs ma vieilleſſe, ma faible
 „ſanté, me faiſaient croire que je la laiſ-
 „ſerais libre, avant que l’âge eût déve-
 „loppé, en elle, aucune paſſion. J’eſpé-
 „rai qu’alors, ſe trouvant riche, elle ſe-
 „rait plus heureuſe; car on dit toujours,
 „lorsqu’on eſt jeune, que la fortune ne
 „fait pas le bonheur; mais à meſure que
 „l’on avance dans la vie, on apprend qu’el-
 „le y ajoute beaucoup. Madame de Jo-
 „yeuſe fut charmée de me donner ſa fille;
 „je crois bien qu’on ſe mocqua un peu
 „du vieillard qui épouſait, avec tant de
 „confiance, une auſſi jeune et auſſi belle
 „perſonne; mais le bon caractère d’Adèle
 „m’a juſtifié. — Pour moi j’eſpère ne lui
 „avoir cauſé aucune peine; cependant, ſi
 „un jour je la voyais moins gaie, moins
 „heureuſe, je penſerais encore qu’un lien

H 3

„qui,

„qui, naturellement, ne doit pas être
„long, vaut toujours mieux que le voile,
„et les vœux éternels qui étaient son par-
„lage.”

Je remerciai Monsieur de Sénange de
sa confiance, en admirant sa modération et
sa générosité. „Mon jeune ami,” me
dit-il, „ne me louez pas tant, je suis
„bien récompensé; j'ai obtenu l'amitié d'A-
„dèle: si j'avais prétendu à un sentiment
„plus vil, tout le monde se ferait moqué
„de moi et vous tout le premier; au lieu
„que je puis me dire, toutes ses pensées,
„tous ses sentimens, doivent l'attacher à
„moi: cela vaut mieux que les plaisirs de
„la vanité; car j'ai remarqué que, même
„lorsqu'elle est flattée, elle n'est jamais
„complètement dupe; il y a toujours des
„momens où la vérité se fait sentir.”

Hé bien, Henri, aimez-vous Mon-
sieur de Sénange? Existait-il jamais un
meilleur homme? et croyez-vous qu'Adè-
le eût raison de paraître satisfaite de lui
ap-

appartenir. Comme ma sévérité était injuste et ridicule ! Ah ! Adèle , n'était-ce pas assez de vous connaître , pour vous aimer ? fallait-il encore avoir à réparer auprès de vous ?

LETTRE XIX,

Neuilly , ce 26 Août,

Monfieur de Sénange eft affez bien pour fon état, mon cher Henri: mais quel état, ou plutôt quel âge, que celui où l'on compte à peine la fuffrance; où l'on vous trouve heureux parce que vous ne mourez pas! Il eft vrai qu'aucun danger préfent ne le menace; mais il a la goutte aux deux pieds, il ne faurait marcher, il ne peut même fe mouvoir fans éprouver des douleurs cruelles; et on lui dit qu'il eft bien, très-bien; il ne paraît même pas trop loin de le penfer; du moins, reçoit-il ces confolations avec une douceur qui m'étonne — Serait-il poffible qu'un jour j'aimaffe affez la vie pour fupporter une pareille fituation? . . . Peut-être . . . fi j'ai fait quelque bien, et fi, comme Monfieur de Sénange, j'ai mérité d'être chéri de tout ce qui m'entoure . . . — Depuis qu'il

qu'il est mieux, il ne veut plus que les promenades d'Adèle soient interrompues, et il nous renvoie avec autorité, aux heures où nous les commencions avant la maladie. Le croiriez-vous, Henri, elles me sont moins agréables que lorsqu'il nous accompagnait : je les commence en tremblant, et lorsqu'elles sont finies, je reste mécontent de moi, de mon esprit, de mes manières. Je suis continuellement tourmenté par la crainte d'ennuyer, ou, ce que j'ose à peine m'avouer, par celle de plaire. Monsieur de Sénange, avec toute sa bonté, est aussi par trop confiant. Croit-il que j'aie un cœur inaccessible à l'amour ? l'âge a-t-il tellement refroidi ses sentimens, qu'il soit incapable d'inquiétude ? ou, ce que je redoute plus encore, son estime pour moi est-elle plus forte que ses craintes ? — Les maris sont tous jaloux, ou imprudens à l'excès ! Cependant, je suis encore libre, puisque je prévois le danger, et que je pense à le fuir ; mais le plaisir d'être auprès d'Adèle me retient, lors même que je me crois maître de

moi. — Avant-hier, après le diner, Monsieur de Sénange voulut reposer: Adèle mit un chapeau de paille, ses gants, et me fit signe de la suivre. En sortant de la maison, elle prit mon bras; je ne le lui avais pas offert, je n'osai le lui refuser, mais je frémis en la sentant si près de moi; elle n'était jamais sortie à pied de l'enceinte des jardins ou de l'île, la faiblesse Monsieur de Sénange ne lui permettant pas de s'en éloigner: mais, seule avec moi, elle voulut entreprendre une longue promenade. Les champs lui paraissaient superbes; elle ne connaît rien encore; car, à peine eut-elle quitté son couvent, que la maladie de sa mère l'empêcha de sortir. Tout la frappait agréablement; les Bleuets, les plus simples fleurs, attiraient son attention. Cette ignorance ajoutait encore à ses charmes; l'ingénuité de l'esprit suppose toujours l'innocence du coeur. J'aurais été très-content de cette journée, si, me redoutant moi-même, je n'avais pas craint de l'aimer plus que je ne le devrais. Le lendemain elle me proposa la
mê-

même promenade; je la refusai sous le prétexte d'affaires, de lettres indispensables. Son visage m'en exprima un vif regret, mais sa bouche ne prononça aucun reproche, et respectant mes occupations, *j'irai toute seule*, me dit-elle avec un douteur qui faillit détruire toutes mes résolutions: heureusement, elle partit sans insister davantage; si elle eut dit un mot, si elle m'eut regardé, je la suivais. . . . Je suis resté, Henri! . . . mais je ne fus pas long-tems sans me le reprocher. A peine fus-je remonté dans ma chambre, que je me la représentai se promenant tristement: elle est seule, me disais-je; un passant, le moindre bruit peut lui faire peur: je trouvai qu'il y avait de l'imprudence à la laisser ainsi; enfin, après y avoir bien pensé, je pris aussi mon chapeau, et, descendant doucement par le petit escalier de mon appartement, je courus la rejoindre. — Je la cherchai dans les jardins, sans la trouver: le batelier me dit qu'elle n'était point passée dans l'île, c'est

c'est alors que je m'inquiétai véritablement; je tremblai que seule, n'en connaissant pas le danger, elle n'eut eu la fantaisie de recommencer la promenade qui l'avait tant amusée la veille. Je n'en doutai plus, en trouvant la porte du parc ouverte; je sortis aussitôt, et parcourant, à perte d'haleine, tous les endroits où nous avions été, je fis un chemin énorme; car je fais trop qu'à son âge, lorsqu'une promenade plaît, on va, sans penser qu'il faut revenir: mais le jour tombant tout à fait, voyant à peine à me conduire, il fallut bien retourner vers la maison. — Quelquefois je m'arrêtais, prêtant l'oreille au moindre bruit: peut-être, me disais-je, revient-elle aussi, bien loin derrière moi. Souvent je retournais sur mes pas, écoutant sans rien entendre. Je fus horriblement tourmenté, et je me promis bien, à l'avenir, de ne plus écouter ma raison, et de tout abandonner au hasard. — En rentrant je la trouvai tranquillement assise, qui travaillait auprès de son mari. Je fus

au

au moment de la quereller, et lui demandai, avec humeur, où elle avait pu aller tout le jour? Elle répondit doucement, qu'après avoir fait quelques pas sur la terrasse, elle s'était ennuyée, et était rentrée aussitôt — Et vous? me dit-elle, vos lettres sont-elles écrites? — Je ne fis pas semblant de l'entendre, pour ne pas lui répondre. — Henri, j'aime donc! mais ne puis-je l'aimer sans le lui dire? je puis être son ami; et si jamais elle était libre! Ah! je m'arrête: l'amour n'est pas encore maître; et déjà je pense, sans regret, au moment où ce bon, ce vertueux Monsieur de Sérange ne fera plus! encore un jour, et peut-être désirerais-je la mort! Non, je fuirai Adèle, j'y suis résolu: ces six semaines passées ainsi, presque seul avec elle, ces six semaines m'ont rendu trop différent de moi-même; je n'éprouve plus ces mouvemens d'indignation que les plus légères fautes m'inspiraient: la vertu m'attire encore, mais
je

je la trouve quelquefois d'un accès bien difficile. — Je m'en irai; il m'en coûtera, peut-être, bien plus que je ne crois. — Adieu; puisse l'amitié consoler ma vie et remplir mon cœur.

L'E'I

LETTRE XX.

Neuilly, ce 27 Août.

Je me suis levé ce matin décidé à partir, à quitter Adèle ! En descendant chez Monsieur de Sénange pour le déjeuner, je l'ai trouvé mieux qu'il n'avait été depuis sa maladie. Adèle avait aussi un air satisfait, qui avait quelque chose de particulier. Vingt fois j'ai été au moment de parler de mon prochain voyage, de leur faire mes adieux ; et vingt fois je me suis arrêté, non que je me flattasse qu'elle me regretât long-temps ; mais ils paraissaient heureux, et il faut si peu de chose pour troubler le bonheur, que j'ai respecté leur tranquillité. Si Monsieur de Sénange eût souffert, si elle eût été triste, mon départ eût sans doute ajouté bien peu à leur peine ; et j'aurais osé l'annoncer. Tantôt, ce soir. me disais je, à leur premier chagrin,
je

je m'éloignerais sans qu'ils s'en apperçoivent, ou peut-être, lorsqu'ils seront séparés, aurai-je plus de courage : enfin, je n'ai pas eu la force de parler. — Après le déjeuner, la pluie empêchant Adèle de se promener, elle est remontée dans sa chambre; et resté seul avec Monsieur de Sénange, je lui ai proposé de faire une lecture. Mais à peine l'avais-je commencée, qu'un de ses gens est venu m'avertir, tout bas, qu'on me demandait. Je suis sorti, et j'ai été très-étonné de voir une des femmes d'Adèle, qui m'a dit que sa maîtresse m'attendait dans son appartement. Je n'y étais jamais entré; car se rendant à dix heures du matin chez son mari, et ne le quittant qu'aux heures de la promenade, c'est chez lui qu'elle passe sa vie, qu'elle lit, dessine, fait de la musique. L'impossibilité où il est de s'occuper, le besoin qu'il a d'elle, lui font un devoir de ne jamais le laisser seul; et pour moi, conservant nos usages, même chez les étrangers, j'aurais craint d'être indiscret, et si je lui avais demandé de
voir

voir sa chambre. J'ai été surpris et mécontent de l'air mystérieux de la femme qui me conduisait. Dès que la plus légère circonstance les fait sortir du courant ordinaire de leur service, presque toutes prennent un air d'importance; et jugeant leur maîtresse sans ménagement, interprétant ses actions suivant leur intérêt ou leur humeur, elles ne se croient nécessaires que dans le désordre, le soupçonnent toujours, et l'encouragent avec joie. Cependant, je l'ai suivie. Dès qu'Adèle m'a aperçu, elle m'a fait asseoir près d'elle, et sans me donner le tems de lui parler „Mi-
„lord“ m'a-t-elle dit, „comme Monsieur
„de Sénange est mieux, je veux célébrer sa convalescence: il faut que vous
„m'aidiez à le surprendre. Dans quelques
„jours je donnerai une fête, un bal,
„à toutes les pensionnaires de mon cou-
„vent. Nous chanterons des chansons fai-
„tes pour lui: il y aura un feu d'artifice,
„des illuminations; ses anciens amis, mes
„compagnes, les malheureux dont il prend
„soin, tout ce qui l'intéresse sera invité;
I „heu-

„heureuse de lui témoigner ainsi mon bon-
heur et ma reconnaissance! j'irai demain
à mon couvent pour arranger tout cela;
voudrez-vous bien rester avec lui?“ —
Pouvais-je la refuser? ce n'est qu'un jour
de plus, et un jour sans elle, c'est déjà
commencer l'absence. — Je le lui ai pro-
mis; alors elle s'est laissée aller à tout le
plaisir qu'elle attend de cette fête; elle
me racontait son plan, le répétait de mille
manières; et pendant qu'elle jouissait,
d'avance, de la surprise qu'elle allait pro-
curer à cet homme si digne d'être aimé,
je pensais tristement que je n'en serais pas
témoin. que bientôt je ne la verrais plus.
Cependant, malgré ces idées pénibles, je
me suis trouvé heureux que le hasard m'ait
fait connaître son appartement. C'est ajou-
ter au souvenir de la personne, que de se
rappeler aussi les lieux où elle se trouve.
J'ai examiné sa chambre avec soin, ses
meubles, les plus petits détails, rien ne
m'est échappé, je m'en souviendrai tou-
jours. — Je lui ai demandé l'heure à la-
quelle elle se levait? — A sept heures,
m'a-

m'a-t-elle répondu. — Tous les matins à sept heures, me suis-je dit intérieurement, je ferai des vœux pour que rien ne dérange le bonheur de sa journée. J'ai voulu voir sa bibliothèque; elle a fait beaucoup de difficultés; j'y ai mis encore plus d'instances; enfin, elle a cédé à cette fantaisie; et jugez de mon étonnement, lorsqu'en y entrant, le premier objet qui s'est offert à ma vue, a été un tableau fort peu avancé, mais où la tête de Monsieur de Sénange et la mienne, étaient déjà parfaitement ressemblantes! — „J'aurais voulu,“ m'a-t-elle dit en riant, „que vous ne le visiez „que lorsqu'il aurait été fini; je copie „un des portraits de Monsieur de Sénange, j'y ai moins de mérite: mais le „vôtre, c'est de souvenir.“ — J'étais saisi, et sans oser la fixer, je lui dis en tremblant: „vous ne m'oublierez donc „point?“ — Ah! jamais, jamais! — Je n'osais pas lever les yeux, dire un mot: je regardais alternativement mon portrait, celui de Monsieur de Sénange surtout . . .

Il m'a rappelé à moi-même, et a empêché mon secret de m'échapper. Elle est si vive, qu'elle ne s'est pas aperçue de mon émotion; et m'a proposé gaiement de voir ses autres ouvrages, ses cartons, ses dessins. Elle m'a montré un petit portrait d'elle, à peine tracé, et la représentant dans son enfance: je le lui ai demandé vivement; elle me l'a accordé sans difficulté, et même reconnaissante de mon intérêt. J'aurais voulu qu'elle crût me faire un sacrifice; mais son innocence ne lui laissait pas appercevoir le prix que j'y attachais. Au moins, la priai-je de ne dire à personne que je l'eusse obtenu. — Pourquoi? m'a-t-elle demandé avec étonnement; n'êtes-vous pas notre meilleur ami? — Adèle, dites notre seul ami! — Non, Monsieur de Sénange en a beaucoup — Et vous? — Ah! pour moi, c'est bien vrai! — Eh bien, dites donc, *mon seul ami!* — *Mon seul ami*, a-t-elle répété en souriant! — Promettez-moi, ai-je ajouté, que lorsque je serai absent, vous m'écrirez toutes vos pensées,

sées, toutes vos actions s'il est quelqu'un que vous me préféreriez ? — Ne parlez pas d'absence, m'a-t-elle dit doucement, vous gâtez toute ma joie. J'ai cessé d'en parler, mais la douleur et les regrets étaient dans mon cœur : elle m'a fixé avec inquiétude, et a perdu cet air satisfait qui l'animait. Nous sommes descendus chez Monsieur de Sénange, presque aussi émus l'un que l'autre. — Souvent, dans le courant du jour, elle m'a regardé attentivement, comme si elle eût cherché, dans mes yeux, la cause ou la fin de sa peine. Après dîner, la pluie continuant, elle s'est mise à son piano, mais n'a plus joué ni chanté les airs brillans qui l'amusaient la veille. La journée a fini sans qu'elle ait retrouvé sa gaieté ; et le soir, en me quittant, la pauvre petite m'a dit, les larmes aux yeux : *mon seul ami, est ce que vous pensez à partir ?* Ah ! je crains bien de n'être pas seul malheureux ! — que n'êtes-vous avec moi, Henri ; vous adouciriez ce que ma raison a de trop farouche. L'amitié en par-

stigeant mon coeur, rendrait moins vif le sentiment qu'Adèle m'inspire, mes peines moins amères. Mais tous ces souhaits sont vains ! vous ne viendrez pas, et il faut que je m'éloigne ; il le faut absolument.

LETTRE XXI.

Neuilly, ce 28 Août.

Adèle a été diner à son couvent: quelle différence, du jour où, pour la première fois, je restai seul avec Monsieur de Sénange! je ne pensais qu'à l'amuser; aujourd'hui, je me suis ennuyé à mourir. Je m'efforçais en vain de l'occuper, de le distraire; le moindre mot, le moindre soin, me fatiguait; jamais le tems ne m'a paru si long. Aussi, pour faire quelque chose, lui ai-je proposé de lire des lettres de Milady B., trop heureux de trouver un objet qui put l'intéresser! Il a saisi cette idée avec joie, m'a donné la clef d'un secrétaire qui est dans son cabinet, et m'a prié d'aller les chercher. — En ouvrant le premier tiroir, j'y ai trouvé un portrait d'Adèle

en miniature, fait par le meilleur peintre, et enrichi de diamans comme s'il avait besoin de cet entourage pour paraître précieux ! Je l'ai regardé avec transport ; sa beauté, sa douceur, la sérénité de son regard, y sont peintes d'une manière ravissante. Il m'a été impossible de m'en détacher, et par un mouvement involontaire, je l'ai placé contre mon coeur, préférant celui que je dérobaïs ainsi, à cette mauvaise esquisse qu'elle m'avait donnée avec tant d'indifférence, mais en me promettant cependant de le remettre lorsque je rapporterais ces lettres. Je suis rentré dans le salon, avec le carton où elles étaient enfermées. Monsieur de Sérange les a prises, et a voulu les lire lui-même. — Content de le voir satisfait, je me laissais aller à mes propres pensées ; je l'entendais sans l'écouter. Le son monotone de sa voix ne pouvant fixer mon attention, ajoutait encore à ma rêverie. Il était heureux, le tems passait, et c'est tout ce qu'il me fallait. A cinq
heu-

heures, nous avons entendu le bruit d'une voiture; c'était Adèle. Mon coeur a battu avec violence, comme si elle n'avait pas dû venir, ou que je ne l'attendisse pas. . . Elle nous a raconté qu'elle avait trouvé ses religieuses encore fort affligées, parce qu'il y a environ huit ou dix jours, un pan de mur de leur jardin était tombé. — „Pour moi,“ m'a-t-elle dit, „j'en ai été ravie; car lorsque la cloture est interrompue, comme cela, par une sorte de fatalité, il est permis aux hommes d'entrer dans l'intérieur des couvens, et j'ai pensé que, ne connaissant pas ces sortes d'établissiemens, vous auriez peut-être la curiosité d'en voir un. La supérieure m'a permis de vous y conduire après-demain, si cela peut vous amuser.“ — Je lui ai répondu courageusement, que je craignais bien de n'en pas avoir la possibilité; mais, après ce grand effort, je n'ai plus senti que l'envie de voir cet asyle de son enfance. Elle a paru le désirer vivement, a insisté; et tout ce que ma raison a pu conserver d'empire, s'est borné à lui

répondre que je tâcherais de la fuivre. Mais j'y étais résolu, ne vous moquez pas de ma faiblesse, Henri: je partirai, foyez-en sûr; un jour de plus n'est pas bien dangereux. Peut-être aussi, ces voiles, ces grilles, ces mortifications de tout genre, que des femmes embrassent avec ardeur et supportent sans se plaindre; ces exemples de courage, feront rougir celui qui n'est assez fort, ni pour résister au danger, ni même pour le fuir. — D'ailleurs, quelque envie que j'eusse de m'éloigner, il faut bien que je reste; je ne fais combien d'heures, de jours, de tems encore; car imaginez, que lorsqu'Adèle est arrivée, Monsieur de Sénange a resserré ces malheureuses lettres de Lady B, et a remis le carton sur une table près de lui; je lui ai offert de le reporter dans son secrétaire, mais je ne fais qu'elle fantaisie lui a fait préférer de le garder. Avant le souper, je lui ai proposé de nouveau d'aller le ferrer, il s'y est refusé encore, et avant de nous
re.

retirer, lui ayant fait entendre qu'il ne fallait pas le laisser traîner sur sa table, il s'est impatienté tout à fait, et, haussant les épaules, il a dit à Adèle de mettre ce carton dans une bibliothèque qui est dans le salon, ce qu'elle a fait avec cet empressement distrait qui la porte toujours à lui obéir, sans même prendre intérêt aux choses qu'il lui prescrit. — Me voilà donc avec un portrait enrichi de diamans, ne prévoyant pas comment il me sera possible de le replacer sans qu'on s'en apperçoive; n'osant le garder ni le rendre, de peur de la compromettre; risquant de faire soupçonner la probité d'anciens serviteurs, et probablement obligé, à la fin, de déclarer, devant toute une maison, que c'est moi-même qui l'ai dérobé, parce que j'aime Madame de Sénange ! Belle raison à donner à un mari, à des valets, à Adèle elle-même, qui me traite assez bien pour qu'on

qu'on l'accuse de partager mes sentimens!
. En vérité, Henri, je crois
qu'il y a quelque démon qui s'amuse à me
tourmenter.

LET-

LETTRE XXII.

Neuilly, ce 29 Août.

Je ne vous écrirai que deux mots aujourd'hui, mon cher Henri, car l'heure de la poste me presse. Il est certain qu'un mauvais génie se mêle de toutes mes actions; je me croirais enforcé, si nous étions encore à ces bienheureux tems, où l'on accusait quelqu'être imaginaire de ses chagrins et de ses fautes; où il suffisait d'un moment de bonheur pour se flatter qu'une divinité bienfaisante vous conduisait, et se plairait à vous protéger toujours.

En m'éveillant ce matin, je me suis empressé de regarder le portrait d'Adèle. Après lui avoir offert mon premier hommage, m'être dit, répété combien j'aime celle qu'il représente, je l'ai ferré dans mon écritoire; de peur qu'un accident, un
ha.

hazard ne le fissent d'écouvrir si je le portais sur moi ; et satisfait de cette sage précaution , de cette heureuse prévoyance , je suis descendu chez Monsieur de Sénange pour le déjeuner : il était encore seul. „Venez,“ m'a-t-il dit „vivement, hier vous m'avez impatienté, en me demandant, ces lettres devant Adèle ; allez les ferrer bien vite où elles „étaient, et revenez aussitôt.“ — Henri, me voyez - vous enrageant de tenir la clef du secrétaire, lorsque je n'avais plus le portrait, et sans qu'il me fût possible d'aller le chercher ; car ce cabinet n'a de porte que celle qui donne dans le salon où était Monsieur de Sénange. J'ai remis ce maudit carton ; mais j'ai eu le soin de ne faire que pousser le secrétaire au lieu de le fermer, demeurant ainsi le maître de rendre ce trésor sans qu'on s'en apperçoive. En rentrant dans le salon, Monsieur de Sénange m'a redemandé sa clef, en me disant : „quoique Lady B fût la vertu même, je n'ai „jamais voulu parler d'elle devant Adèle ; „j'étais

„j'étais si jeune alors, si amoureux, que
 „je me trouve trop différent de moi-mé-
 „me ! A mon âge,“ a-t-il ajouté en
 „riant, „les comparaisons sont dangereu-
 „ses ! D'ailleurs, elle a été élevée dans un
 „couvent assez austère, pour que non seu-
 „lement les romans y soient défendus mais
 „que même les chansons où le mot d'a-
 „mour est prononcé, en soient bannies ;
 „aussi, son esprit est-il simple et pur com-
 „me son coeur.“ — Il aurait pu conti-
 nuer long-tems son éloge, sans que je
 trouvasse qu'il en dit assez : mais Adèle
 elle-même est venue l'interrompre ; elle
 est entrée doucement dans la chambre : la
 tristesse de la veille lui avait l'aisié une
 sorte d'abattement qui donnait à son re-
 gard, à sa voix, à ses mouvemens, une
 mollesse, une douceur inexprimables. Il
 m'a été impossible d'y résister ; je me suis
 approché d'elle, en lui demandant à quelle
 heure il fallait être prêt le lendemain,
 pour la suivre au couvent ? — Ce seul
 mot l'a ravimée, lui a rendu sa vivacité,
 son sourire, et je n'ai jamais été aussi heu-
 reux !

reux! — Je sens, près d'elle, un charme qui m'était inconnu: ah! jouissons au moins de cette journée; oublions mes résolutions, et puissai-je ne penser à mon départ qu'au moment où il faudra la quitter!

FIN DU PREMIER VOLUME.

ADÉLE
DE SÉNANGE,
OU
LETTRES
DE
LORD SYDENHAM.
EN DEUX VOLUMES.

VOL. II.

If thou rememberest not the lightest Folly
That ever Love did make thee run into,
Thou hast not loved.

SHAKESPEARE.

À HAMBOURG,
CHEZ B. G. HOFFMANN.
1797.

A D È L E
D E S É N A N G E.

LETTRES
DE
LORD SYDENHAM.

LETTRE XXIII.

Neuilly, ce 31 Août, 2 h. du matin.

Immédiatement après le diner, mon cher Henri, Adèle demanda ses chevaux pour se rendre au couvent. Monsieur de Sénange lui dit d'emmener une de ses femmes, étant trop jeune pour aller seule avec moi.

moi. Son innocence n'en avait pas senti la nécessité, et ne s'en trouva pas gênée; tandis que ma raison, en le jugeant convenable, s'y soumettait avec peine. Elle partit gaiement, et je la suivis fort contrarié d'avoir cette femme avec nous. Lorsque nous arrivâmes au couvent, Adèle monta au parloir, et me présenta à la supérieure, qui me reçut avec une bonté extrême. Elle me proposa d'aller, par les dehors de la maison, gagner le mur du jardin, pendant qu'elle viendrait, avec Adèle, me rejoindre par l'intérieur. — Mais, lui dis-je, puisque je vais me retrouver aussitôt que vous dans le monastère, pourquoi ne me laisseriez-vous pas entrer tout simplement avec Madame de Sénange, sans me faire faire, seul, un chemin aussi inutile? — „Non,“ me répondit-elle en souriant; „la même loi qui suppose que vous êtes les maîtres d'entrer „dans nos maisons, lorsque la cloture est „interrompue par le hazard, nous défend „de vous en ouvrir les portes volontaire- „ment. Les esprits forts peuvent se con- „duire

„duire par leur jugement ; mais vous, „qui sommes des êtres imparfaits , nous „suivons exactement la règle, sans oser „en interpréter l'esprit, ni permettre à l'obéissance d'établir des bornes que, tour „à tour, la faiblesse ou l'exagération voudrait changer.“ — Je conduisis donc Adèle à la porte de clôture. Dèsqu'elle fut entrée, on la referma sur elle, avec un si grand bruit de barres de fer et de verroux, que mon coeur se ferra comme si je n'avais pas dû la revoir dans l'instant même. Je me hâtai de faire le tour de la maison, et j'arrivai à cette brèche presque aussitôt qu'elles. La supérieure me reçut, accompagnée de deux religieuses qui la suivirent le reste du jour. L'ent-être, m'accuserez - vous de folie ; mais véritablement, je sentis une émotion extraordinaire lorsque mon pied se posa sur cette terre consacrée. Dès qu'Adèle me vit dans le jardin, elle me demanda, tout bas, si je serais bien contrarié qu'elle me laissât seul avec ces Dames ; l'amie qui était avec elle le jour où je la ren-

contrai pour la première fois, étant malade, elle désirait aller, la voir. — Il fallut bien y consentir. — Elle se rapprocha de la supérieure, me recommanda à ses soins, à ses bontés, l'embrassa aussi tendrement qu'une fille chérie embrasse sa mère, et me laissa avec cette digne femme, qui voulut bien me conduire dans l'intérieur du couvent.

„Notre maison,“ me dit-elle, „est, „à elle seule, un petit monde séparé du „grand. Nous ne connaissons ici, ni le „besoin, ni la fortune. Aucune reli- „gieuse ne se croit pauvre, parce qu'au- „cune n'est riche. Tout est égal, tout „est en commun; ce qui nous est né- „cessaire se fait dans la maison. Les „emplois sont distribués suivant les ta- „leus de chacune. Souvent nous cédon „à leur goût; quelquefois nous le con- „trarions: car, si les ames tendres ont „besoin d'être conduites avec douceur, „même pour aimer Dieu, les esprits ar- „dens croient que, pour gagner le ciel, „il

„il faut une vie pleine d'austérités. Je
 „cherche à connaître leur caractère, sans
 „paraître le deviner. Obligée de main-
 „tenir l'obéissance à la règle de ce mo-
 „nastère, je désire que ce soit avec peu
 „d'effort, et qu'elles soient heureuses au-
 „tant qu'il est possible : toutes le de-
 „viennent en les tenant continuellement
 „occupées du bonheur des autres. Les
 „anciennes sont à la tête de chaque dif-
 „férent exercice ; ne pouvant plus faire
 „beaucoup de bien par elles-mêmes, el-
 „les ont au moins la consolation de le
 „conseiller, d'apprendre aux jeunes à
 „faire mieux, et ces dernières trouvent
 „une sorte de plaisir dans la déférence
 „qu'elles ont pour celles d'un âge avan-
 „cé. L'amour de la vertu a besoin d'a-
 „liens, et je regarderais comme bien à
 „plaindre, celles qui n'auraient aucun de-
 „voir à remplir.“ — Je voulus tout
 voir : elle me mena à la roberie. *)

A 5

Quatre

*) Nom de la salle où l'on fait, et serre les robes de toutes les Religieuses.

Quatre religieuses, seulement, y faisaient les vêtemens de toute la maison. C'était l'heure du silence; elles se levèrent sans nous regarder, et se remirent à leur ouvrage sans nous parler. — De là, nous allâmes à la lingerie: toujours d'aussi grands détails et aussi peu de monde pour y suffire. La supérieure, m'en voyant étonné, me demanda s'il ne fallait pas bien leur ménager de l'occupation par toute l'année. Nous parcourûmes ainsi toute la maison. Les religieuses me reçurent toujours avec la même politesse et le même recueillement. Nous arrivâmes jusqu'à l'infirmerie: là, le silence était interrompu; on ne parlait pas assez haut pour faire du bruit aux malades, mais on s'occupait du soin de les distraire, et même de les amuser. C'était la chambre des convalescentes, ou de celles dont les maladies douloureuses, mais lentes et incurables, ne leur permettaient plus de sortir. Il y avait, dans cette salle immense, des oiseaux, un gros chien, deux chats; et sur les fenêtres, entre
des

des chassés, des fleurs, de petits arbustes, et des simples. La supérieure m'apprit que leur ordre leur défendait ces amusemens; „mais ici,“ ajouta-t-elle, „tout „ce qui divise l'attention soulage, et de- „vient un de nos devoirs: lorsque l'esprit „ne peut plus être occupé long-tems, „il a besoin d'être distrait.“ — Il y „avait, dans cette chambre comme dans les autres, une vieille religieuse qui présidait au service, et de jeunes qui lui obéissaient — Nous gagnâmes les classes; c'est là que le souvenir d'Adèle me saisit plus fortement que jamais; j'aurais voulu voir la place qu'elle occupait, retrouver quelques traces de son séjour dans cette maison! Avec quel intérêt je regardais ces jeunes filles, que l'affection et l'habitude rendent comme les enfans d'une même famille! Je les considérais toutes comme les sœurs d'Adèle, et je me sentais, pour chacune, un attrait particulier. Je leur demandai quelle était la meilleure amie? *c'est moi*, dirent-elles presque toutes à la fois. — Et quelle est

est celle que Madame de Sénange préférait? — Elles regardèrent toutes une jeune personne belle et modeste, qui baissa les yeux en rougissant, paraissant plus embarrassée d'être distinguée qu'elle n'eût été sensible à l'oubli: je fis des vœux pour son bonheur, et pour qu'elle conservât toujours cette heureuse simplicité. Quel étonnant contraste, de voir ces jeunes pensionnaires élevées avec tous les talens qui donnent des succès dans le monde, toutes les vertus qui peuvent les rendre chères à leurs maris, par des femmes qui ont renoncé pour elles-mêmes au monde, au mariage, et qui, cependant, n'oublient rien de ce qui peut les rendre plus aimables! On leur montre la musique, le dessin, divers instrumens: leur taille, leur figure, leur maintien, sont soignés sans recherche, mais avec l'attention que pourrait y donner la mère la plus vaine de la beauté de ses filles. Une de ces petites se tenait mal; la maîtresse n'eut qu'à la nommer pour qu'elle se redressât bien vite, et il me parut que si c'était un

dé-

faut dans lequel elle retombait souvent, la religieuse avait pris la même habitude de la reprendre, sans humeur et sans négligence, ce qui parvient toujours à corriger. Toutes travaillaient; une d'elles devidait un écheveau de soie très-fine, et si mêlée, qu'elle ne pouvait pas en venir à bout: enfin, après avoir essayé de toutes les manières, elle y renonça, prit sa soie et la jeta dans la cheminée. La supérieure fut la ramasser, ouvrit doucement la fenêtre, et la jeta dans la rue: peut-être, lui dit-elle en souriant, quelqu'un, plus patient et plus pauvre que vous, la ramassera . . . La jeune fille rougit; et la supérieure, pour ne pas augmenter son embarras, chercha à m'éloigner, en me proposant de me mener voir le service des pauvres. „Cette institution,“ me dit-elle, „vous prouvera, j'espère, que rien n'échappe à une charité bien entendue. Il y a plus d'un siècle qu'un vieillard a attaché, à notre maison, un bâtiment et des fonds, pour recevoir, tous les soirs, les paysans
que

„que leurs affaires ou leur chemin for-
 „ceraient à passer par Paris, et qui, n'a-
 „yant point d'asyle, seraient exposés à
 „mille dangers sans cette ressource. Ils
 „n'ont besoin que d'un certificat de leurs
 „curés pour être admis, mais ils ne peu-
 „vent rester que trois jours; car on ne
 „suppose point que leurs affaires doivent
 „les retenir plus longtems. Cependant,
 „nous ne nous sommes jamais refusées
 „à accorder un plus grand délai, à ceux
 „qui annonçaient de vrais besoins.“ —
 Tout en marchant, je lui demandai pour-
 quoi elle avait repris cette jeune pen-
 sionnaire devant moi, et cependant sans
 la gronder? — „Il y a peu de jours
 „qu'elle est avec nous,“ me répondit-
 elle, „et elle avait besoin d'une leçon.
 „Pour rien au monde je ne l'aurais re-
 „prise, devant personne, d'une faute ré-
 „elle. Le mystère avec lequel les insti-
 „tuteurs cachent les torts graves, aug-
 „mente la honte et les remords des élé-
 „ves; mais pour les étourderies de la
 „jeunesse, les mauvaises habitudes, les
 „dif-

„distractions, nous croyons que tout ce
 „qui peut imprimer un plus long souve-
 „nir doit être employé : je ne l'ai pas
 „grondée, parce qu'elle n'avait rien fait
 „de mal en soi, et qu'il faut garder la
 „sévérité pour des occasions vraiment re-
 „préhensibles. Les enfans ont toutes les
 „passions en miniature. Leur vie est,
 „comme celle des personnes faites, par-
 „tagée entre *le mal, le bien, et le mieux.*
 „Nous reprenons rigoureusement celles
 „qui annoncent des dispositions fâcheuses;
 „nous montrons, nous conseillons dou-
 „cement le bien; ce n'est pas l'obéissan-
 „ce, mais le goût qui doit y porter; et
 „nous louons, nous chérissons celles qui,
 „plus avancées, croient à la perfection
 „et la cherchent.“ — Nous arrivâmes
 à l'hôpital : représentez-vous, Henri, une
 voute immense, éclairée par trois lam-
 pes, placées à une si juste distance les
 unes des autres, que le jour y était suf-
 fisant, quoique la lumière y fut sans éclat.
 Une table fort étroite, et se prolongeant
 sur toute la longueur de la salle, était

rou-

couverte des nappes très-blanches. Une centaine de pauvres étaient assis auprès, tous rangés sur la même ligne. On avait écrit, sur les murs, des sentences des livres saints, qui invitaient à la charité, et à ne jamais manquer l'occasion d'une bonne action. Dans le milieu de cette salle, était un prie-dieu; auprès, un socle sur lequel on avait posé un grand bafin rempli d'une soupe, assez épaisse pour les nourrir, et cependant fort appétissante. La supérieure la servit, et quatre jeunes religieuses lui apportaient promptement, et successivement, de petites écuelles de terre qu'elle emplissait, et qu'elles reportaient à chaque pauvre: ensuite on leur donna, à chacun un petit plat plein d'un ragout mêlé de viande et de légumes, avec deux livres de pain bis-blanc. Pendant leur repas, une jeune pensionnaire fit, tout haut, une lecture de piété. Le grand silence qui régnait dans cette salle prouvait également la reconnaissance du pauvre et le respect des religieuses pour le malheur. Je m'informai,

mai, avec soin, des revenus et des dépenses de cet établissement. Vous seriez étonné, du peu qu'il en coûte pour faire autant de bien. A ma prière, la supérieure entra dans les plus grands détails. Avec qu'elle modestie elle passait sur les peines que devait lui donner une surveillance aussi étendue ! c'était toujours, *des usages qu'elle avait trouvés, des exemples qu'elle avait reçus, des secours et des consolations que ses religieuses lui donnaient.* „Une des premières règles de cette maison,“ me dit-elle, „est de ne rien perdre, de croire que tout peut servir : par exemple, après le diner de nos pensionnaires, une religieuse a le soin de ramasser, dans une serviette, tous les petits morceaux de pain que les enfans laissent ; car la gourmandise trouve à se placer, même en ne mangeant que du pain sec ; et je suis toujours étonnée du choix et des différences qu'elles y trouvent. On porte ces restes dans le bassin des pauvres : une pensionnaire suit toujours la religieuse qui se garde bien de lui dire, *regardez, mais* Vol. II. B „qui

„qui lui montre que tout est utile. Tra-
„vaillent-elles? le plus petit chiffon, un
„bout de fil est ferré, et finit toujours
„par être employé. En leur faisant ainsi
„pratiquer ensemble la charité qui ne re-
„fuse aucun malheureux; et l'économie qui
„seule nous met en état de les secourir,
„elles apprennent de bonne heure qu'avec
„de l'ordre, la fortune la plus bornée
„peut encore faire du bien; et qu'avec
„de l'attention, les riches en font cha-
„que jour davantage.“ — Après le sou-
per, qui dura une demi-heure, tous
les pauvres se mirent à genoux, et la
plus jeune des religieuses se mettant aussi
à genoux devant le prie-dieu, fit tout
haut la prière, à laquelle ils répondirent
avec une dévotion, que leur gratitude
augmentait sûrement. Je fus frappé de la
voix douce et tendre de cette religieuse;
la pâleur de la mort était sur son visage:
elle me parut si faible, que je craignais
qu'elle n'élevât la voix. Après la prière,
je lui demandai s'il y avait long-tems
qu'elle avait prononcé ses vœux? *il y a*
fix

six mois, me répondit-elle, et, après un long soupir, elle ajouta: *j'étais bien jeune alors!* et elle s'éloigna. — Ah! m'écrit-je en me rapprochant de la supérieure, y en aurait-il parmi vous qui fussent malheureuses? — „Ne m'interrogez pas sur ma plus grande peine,“ me dit-elle en rougissant; veuillez croire seulement qu'alors ce ne serait pas ma faute, que je leur donnerais toutes les consolations qui seraient en ma puissance. Leurs vertus, leur résignation peuvent les rendre heureuses sans moi; mais elles ne sauraient avoir de peines que je ne les partage. Comme la plus simple religieuse, je n'ai que ma voix pour les admettre ou les refuser. Celles qu'une véritable dévotion détermine, sont parfaitement heureuses; mais il est de jeunes novices qu'un excès de ferveur trompe elles-mêmes: d'autres qui, se fiant à leur courage, renoncent au monde pour des intérêts de famille, et nous le cachent avec soin. Le sort des religieuses qui se repentent est d'autant plus à plaindre, que notre

„état est le seul, dans la vie, où il n’y
„ait jamais de changement et aucune espé-
„rance!“ — Comme elle disait ces mots,
„Adèle revint avec deux ou trois de ses
„jeunes compagnes. Ni on retour, ni
„leur gaieté, n’effacèrent point la tristesse
„que m’avaient inspirée les dernières pa-
„rolles de la supérieure. J’en étais en-
core affecté, lorsqu’elle nous avertit que
le souper des pauvres étant fini, il fallait
leur laisser prendre un repos dont ils avaient
besoin; et après nous avoir dit adieu,
avoir encore embrassé Adèle, qu’elle ap-
pelait *sa chère fille*, elle regagna une gran-
de porte de fer qui sépare l’hôpital de l’in-
térieur du couvent. Elle y rentra, et la
referma sur elle, avec ce même bruit de
vérroux, de triple ferrure, qui ne ressem-
blait que trop à une prison. Je pensai à
la douleur que devait éprouver cette jeune
religieuse, quand chaque jour, ce bruit
lui renouvelait le sentiment et le regret de
son esclavage.

Lorsque nous arrivâmes à Neuilly,
Monsieur de Sénange se fit traîner au-de-
vant

vant de nous, et reçut Adèle avec un plaisir qui prouvait bien l'ennui qui lui avait causé son absence: *bon jour, mes enfans*, nous dit-il avec joie: mon coeur tressaillit en l'entendant nous unir, quoique ce fut sûrement sans y avoir pensé. Je lui rendis compte de tout ce que j'avais vu, des impressions que j'avais ressenties; mais quand j'arrivai à cette jeune religieuse j'osai le remercier d'avoir sauvé Adèle d'un pareil sort. Sans vous, lui dis-je vivement, sans vous, dans six mois elle aurait été bien malheureuse! — et malheureuse pour toujours, me répondit-il! — Il la regarda avec attendrissement; son visage était serein, mais des larmes tombaient de ses yeux. Adèle, entraînée par tant de bonté, se jeta à genoux devant lui, baisa sa main avec une tendre reconnaissance. „Ma chère enfant,“ lui dit-il en la pressant contre son coeur, „dis-moi que vous ne regrettez pas notre union; je ne veux que votre bonheur; cherchez, demandez-moi tout ce qui pourra y ajouter!“ — Tant d'émotions firent mal à ce bon vieillard; il pleu-
rait

rait et tremblait, sans pouvoir parler davantage. Je fis éloigner Adèle, et je donnai à M. de Sénange tous les soins que je pus imaginer; mais il fallut le porter dans son lit. Lorsqu'il fut un peu calmé, il s'endormit. Je revins dans ma chambre, où il me fut impossible de trouver le repos. J'ai lu, je me suis promené, cing, et le sommeil est je vous écris depuis trois heures, il en est encore bien loin! cependant, je suis tranquille, heureux, sans remords. Il n'est plus nécessaire que je m'éloigne; j'avais trop peu de confiance en moi-même. Serait-il possible que mon coeur éprouvât jamais un sentiment dont cet excellent homme eut à se plaindre.

LETTRE XXIV.

Neuilly, ce 1^{er} 7bre 2 h. après midi.

Vous, mon cher Henri, qui avez eu si souvent à supporter ma détestable humeur. jouissez de la situation nouvelle dans laquelle je me trouve. Je suis content de moi, content des autres, j'aime, j'estime tout ce qui m'environne; je reçois des preuves continuelles que j'ai inspiré les mêmes sentimens ! que faut-il de plus pour le bonheur ? . . . Ce matin, l'esprit encore fortement occupé de tout ce que j'avais vu dans le couvent d'Adèle, j'ai écrit à la supérieure pour lui demander la permission d'augmenter la fondation de l'hôpital. On y garde, comme je vous l'ai dit, les voyageurs pendant trois jours, et le quatrième ils sont obligés de quitter la maison; c'est de ce quatrième jour que je me suis occupé. J'ai offert une somme

assez considérable pour que l'on puisse leur donner de quoi faire deux jours de route. A l'obligation qu'ils doivent avoir de l'asyle qui leur a été accordé, ils ajouteront une reconnaissance, peut-être plus vive encore, pour le secours qu'ils recevront au moment de leur départ. Quand un homme se trouve seul, il est bien plus sensible aux services qu'on lui rend, et dont il jouit, que lorsqu'il partage le même bienfait avec beaucoup d'autres : car alors il croit seulement que c'est un devoir qui a été rempli. — J'ai prié l'Abesse de donner cette aumône au nom d'Adèle de Joyeuse. Pour une bonne oeuvre, pour des prières, pour des vœux, quoique j'aime M. de Sénange, j'ai eu plus de plaisir à employer le propre nom d'Adèle. — Adèle m'occupe uniquement : parle-t-on d'un malheur, d'une peine vivement sentie, je tremble que le cours de sa vie n'en soit pas exempt ; je voudrais qu'il me fût possible de supporter toutes celles qui lui sont réservées ! s'attendrit-on sur la maladie, la mort d'une jeune personne enlevée au monde avant le tems ?

tems ? je frémis pour Ad'le : sa fraîcheur, sa jeunesse, ne me rassurent point assez, je voudrais lui donner de ma vie ! et si le mot de *bonheur* est prononcé devant moi, mon cœur s'émeut ; je forme le vœu sincère qu'elle jouisse de tout celui qui m'est destiné ! Enfin, je l'aime jusqu'à sentir que je ne puis plus souffrir que de ses peines, ni être heureux que par elle ! — Après avoir fait partir ma lettre pour le couvent, je suis descendu chez Monsieur de Sénange : j'avais apparemment cet air satisfait qui suit toujours les bonnes actions ; car il a été le premier à le remarquer et à m'en faire compliment. Pour Ad'le, elle m'en a tout simplement demandé la raison ; je n'ai pas voulu la donner, quoique je convinsse qu'il y en avait une qui me touchait vivement. Elle s'est épuisée en recherches, en conjectures. Sa curiosité amusaic beaucoup le bon vieillard ; mais elle est restée confondue de me voir rire, de m'entendre la prier de me féliciter, et l'assurer, en même tems, que non seulement je n'avais vu personne,

mais que je n'avais reçu aucune lettre! — Alors, feignant d'être effrayée, elle me dit que mes accès de tristesse où de gaieté avaient des symptômes de folie auxquels il fallait prendre garde. Elle se moqua de moi avec beaucoup de grace, sa bonne humeur ajouta encore à la mienne. Le déjeuner durant trois fois plus qu'à l'ordinaire, mon valet de chambre eut le tems de me rapporter la réponse de la supérieure, qu'il me remit sans me dire de quelle part. — C'est pour le coup, que la curiosité d'Adèle fut à son comble mais voulant continuer ce badinage, je mis cette lettre dans ma poche sans l'ouvrir. — Adèle me regardait avec inquiétude, me traitant toujours comme un homme en démence; enfin, cette plaisanterie se prolongea sans perdre de sa grace. Mais, mon cher Henri, malgré votre goût pour les détails, je ne vous répéterai point toutes les folies qu'elle nous fit dire, et dont nous nous amusâmes également tous les trois. Qui sait si, lorsque vous lirez cette lettre, vous ne serez point triste, de
mau-

mauvaise humeur, et si les éclats de notre joie ne vous donneront point votre sourire dédaigneux! — Du reste, j'étais si disposé à m'amuser, que Monsieur de Sénange fut obligé de nous dire plusieurs fois, qu'ayant du monde à diner, Adèle aurait à peine le tems de faire sa toilette.

LET.

LETTRE XXV.

Neuilly, ce 2 Septembre.

Notre journée, mon cher Henri, se termina hier aussi ridiculement qu'elle avait commencé. Lorsque j'entrai dans le salon, Adèle courut au-devant de moi et me dit, tout bas, de venir écouter la personne du monde la plus extraordinaire; une personne qui ne parle point sans placer trois mots, presque synonymes, l'un après l'autre; toujours trois, me dit-elle, jamais plus, jamais moins; et se rapprochant d'un homme jeune encore, ayant l'air froid, même un peu sauvage, dont tous les mouvemens étaient lents et toutes les expressions exagérées, elle me le présenta comme un parent de Monsieur de Sénange. — „Monsieur,“ me dit-il, „vous pouvez compter sur toute ma considéra-
tion,

tion, ma déference, et mes égards." — Je m'assis près de lui: Adèle me demanda si enfin j'avais lu cette lettre que j'avais reçue avec tant de mystère? Ce Monsieur s'empressa d'affirmer que j'étais certainement trop poli, gracieux, et civil, pour ne pas prévenir ses desirs! — Je lui répondis que les Anglais n'étaient pas si galants. — Ils ont raison, dit-il, car peut-être plaisent-ils davantage par leur ingénuité, leur sincérité, leur rudesse. — Pourquoi *rudesse*, lui demandai-je avec étonnement? — Monsieur, me répondit-il, nous appelons souvent rudesse, et sûrement mal-à-propos, leur vérité, leur franchise, et leur loyauté! — Adèle riait comme une folle, jusqu'au point de m'embarrasser; mais au lieu de s'apercevoir qu'elle se moquait de lui, il trouvait sa gaieté, son enjouement, et sa joie admirables! Enfin, on avertit qu'on avait servi; Adèle le fit assise à table près d'elle, et s'en occupa tout le diner. Elle avait cependant assez de peine à le faire causer; car il est ex-
trê-

trémement sérieux, ne parlant presque jamais que lorsqu'on l'interroge, mais répondant toujours avec la même éloquence. Pendant le repas, il ne mangea ni ne refusa rien indifféremment ; ce qu'il préférait était toujours sain, salubre, et fortifiant ; ce qui lui faisait mal était positivement indigeste, pésant, et lourd. Au moment de son départ, Adèle lui demanda de revenir souvent ; il l'assura que la gratitude, la reconnaissance, et l'inclination, l'y portaient autant que sa soumission, son respect et son dévouement. Après m'avoir demandé la permission de soigner, rechercher, cultiver ma connaissance, il se retourna vers M. de Sénange, et lui dit, que le mariage qui, chez les autres, lui avait toujours paru mériter la raillerie, la plaisanterie, le ridicule, chez lui inspirait le désir, l'envie, et la jalousie ; et, mettant ses pieds à la troisième position, une main dans sa veste, de l'autre saluant tout le monde avec satisfaction, il s'en alla. Adèle le conduisit,
en

en le priant encore de revenir. Je voulus lui parler un peu de cette disposition à la moquerie, de cette manière de s'en préparer les occasions; je lui en fis quelques reproches, mais prenant le même ton que ce Monsieur, elle me pria de la laisser rire, s'amuser, se divertir, et de n'être pas plus pédant, prêchant, grondant, qu'il ne l'était lui-même. Elle faisait des rires si extravagans, que sa gaieté me gagna: en dépit de moi, je lui abandonnai ce parent qui, malgré ses ridicules, me paraît un fort bon homme. — Que je suis devenu faible, Henri! autrefois, ce persiflage m'aurait été insupportable; et aujourd'hui, non seulement il m'a amusé, mais je l'ai même imité un instant. — Lorsque tout le monde fut parti, Adèle voulut profiter du peu de jour qui restait pour aller se promener. A peine fûmes nous seuls, qu'elle me reparla de cette lettre. Je m'amusai à l'impatienter encore quelques momens, puis tirant la lettre de ma poche, je la lui

lui présentai telle qu'on me l'avait remise le matin; car je ne fais quelle complaisance m'avait empêché de l'ouvrir. Elle brisa le cachet; nous nous assîmes au bord de la rivière, et nous la lumes tous deux ensemble. La supérieure me mandait qu'elle avait fait assembler la communauté, que ses religieuses acceptaient, avec gratitude, la donation que je leur faisais au nom d'Adèle. Sa reconnaissance avait quelque chose de noble et d'affectueux qui n'était point mêlé de cet étonnement dont les gens du monde accompagnent presque toujours leurs éloges ou leurs remerciemens. Je présentai aussi, à Adèle, une copie de la lettre que j'avais écrite à la supérieure. „Pardonnez-moi,“ lui dis-je vivement, „pardonnez moi d'avoir pris „votre nom sans vous le dire. Cette bonne oeuvre eut été plus parfaite si vous „l'eussiez dirigée; mais je n'ai pas eu le „tems de vous consulter. Entraîné par „mon coeur, j'ai désiré, et aussitôt j'ai „voulu que votre nom fût connu et invoqué

„voqué par les malheureux Que
 „le pauvre,“ lui dis-je en passant mes
 bras autour d'elle, „que le pauvre fati-
 „gué regarde s'il ne découvre point votre
 „demeure ! Qu'il tâche d'y arriver, la
 „quitte avec regret, et se retourne sou-
 „vent, en s'en allant, pour la revoir en-
 „core et vous combler de bénédictions !“
 Adèle m'écoutait avec une espèce de ravisse-
 ment. Elle était si émue que, lorsque
 j'eus cessé de parler, elle laissa tomber sa
 tête sur moi ; nos visages se touchèrent,
 nos larmes se confondirent, mes bras
 l'entouraient encore ! je la pressai contre
 mon cœur, en me promettant intérieu-
 rement de respecter en elle la femme de
 mon ami, peut-être la mienne un jour
 lorsque la disproportion énorme des âges
 lui rendra sa liberté. — Adèle, loin de
 penser à me faire de froids remerciemens,
 me demanda, avec émotion, de lui ap-
 prendre à faire, le bien, à mieux user de sa
 fortune ! Nous promîmes ensemble de ne
 jamais manquer l'occasion d'une bonne ac-
 tion ! et nous regagnâmes douce-

ment la maison, où nous passâmes le reste de la soirée, contens l'un de l'autre, occupés de Monsieur de Sénange, et désirant également de le rendre heureux.

LET-

LETTRE XXVI.

Neuilly, ce 4 Septembre.

Ce matin je suis descendu, avant huit heures, dans le parc : je m'y promenais depuis quelques instans, lorsque je vis Adèle ouvrir la fenêtre et paraître en bonnet de nuit. Elle ôta son bandeau, et tous ses cheveux retombant en grosses boucles, couvrirent aussitôt son visage et sa taille. J'avançai jusques sous les fenêtres : elle me fit signe de ne point parler, dans la crainte d'éveiller Monsieur de Sénange, dont l'appartement est au dessous du sien Henri, que j'aime ce langage par signes ! les gestes d'une jeune personne ont tant de grace, elle fait tant de signes de trop, de peur de n'être pas entendue ! Pour me faire comprendre de ne point parler, Adèle avançait un de ses jolis bras, qu'elle

C 2

baiss-

baissait sur moi comme pour me fermer la bouche ; et elle plaçait, en même tems, un de ses doigts sur ses levres. Avec des signes, on ne peut pas marquer les nuances. Pour me dire seulement un mot obligeant, comme j'avais l'air de ne pas la comprendre, elle finissait par me faire des signes d'amitié : elle appuyait la main sur son coeur pour me faire des signes de bonne foi ; et puis toutes ses petites impatiences lorsqu'elle ne s'était pas fait entendre ! Je lui montrai le ciel qui était azuré : pas un seul nuage : je regardais la fenêtre, faisais quelques pas du côté de l'île, et regardais la fenêtre encore, lorsque je n'y vis plus Adèle. Alors, quoiqu'elle ne m'eût pas dit un mot, j'allai l'attendre au bas de son escalier. Elle arriva bientôt, n'ayant qu'un simple déshabillé de mousseline blanche, qui marquait bien sa taille : un grand fichu la couvrait : il n'était que posé sans être attaché. Qu'elle était jolie, Henri ! je me repentis presque de l'avoir engagée à descendre ! Lorsque nous fu-
mer

mes arrivés au bord de la rivière, elle voulut bien se confier à mes soins. Nous sommes d'étranges créatures ! A peine Adèle fut-elle dans cette petite barque, au milieu de l'eau, seule avec moi, que je crus qu'elle était plus à moi, que je pouvais en disposer davantage ; c'était presque mon Adèle ! Ah ! que nous devenons enfans dès que nous aimons ! combien de grands plaisirs et de grandes peines naissent des plus petits événemens de notre vie ! . . . Nous arrivâmes au bord de l'île ; je rattachai le bateau, et nous nous enfonçâmes dans les jardins. Les ouvriers n'y étaient pas encore ; il n'y avait pas le plus léger bruit. Après quelques momens de silence, nous avons parlé pour la première fois, du jour où je l'avais rencontrée aux Champs Elysées. C'est en même temps que nous avons osé, tous deux, nous le rappeler. Je l'ai priée de m'apprendre tout ce qui l'avait intéressée avant que je la connus : elle s'est assise sur le gazon, m'a permis de me placer à côté d'elle, et m'a raconté sa pre-

mière enfance, le moment où elle est entrée au couvent; l'oubli, l'indifférence de sa mère, qu'elle tâchait d'excuser; les soins, la tendresse des religieuses; enfin, sa première entrevue avec Monsieur de Sénange, les visites qu'il lui faisait ensuite. Quand elle ne parlait que d'elle, son récit était court, elle ne disait qu'un mot; mais lorsque ses compagnes entraient pour quelque chose dans ses plaisirs, elle devenait inépuisable, n'oubliait pas la moindre circonstance. Les plaisirs de l'enfance sont si vrais, si vifs, que les plus petits détails intéressent... Je veux, mon cher Henri, vous faire aimer une scène d'un parloir de couvent: — „A la seconde visite de Monsieur de Sénange, j'étais,“ me dit Adèle, „à la fenêtre de la supérieure, lorsque nous le vîmes entrer dans la cour; on sortit de son carrosse une quantité énorme de paniers remplis de fruits, de gâteaux, et de bons: mes compagnes faisaient des cris de joie à la vue de tant de bonnes choses. Je fus au parloir de la supérieure, „mais

„mais j'y arrivai longtems avant qu'il eut
 „pu monter l'escalier. Je le reçus de mon
 „mieux : on posa tous ces paniers sur une
 „table près de la grille, et je deman-
 „dai à Monsieur de Sénange la permis-
 „sion d'aller chercher mes compagnes
 „qui, étant à gouter, prendraient cha-
 „cune ce qu'elles aimeraient le plus.
 „La supérieure le permit, et je cou-
 „rus les appeller. Elles vinrent toutes,
 „et après avoir fait une révérence bien
 „profonde, bien sérieuse, un peu gauche.
 „elles s'approchèrent de lui; mais la vue
 „des paniers fit bientôt disparaître cet air
 „cérémonieux. Comme il était impossible
 „de les faire entrer par la grille, cha-
 „cune passait sa main à travers les barreaux,
 „et prenait, comme elle pouvait, les
 „fruits dont elle avait envie. Nous man-
 „geames notre gouter avec une gaité qui
 „amusa beaucoup Monsieur de Sénange; il
 „resta fort longtems avec nous; et quand
 „il s'en alla, nous le priames toutes de
 „revenir le plutôt possible. Il nous deman-
 „da, en souriant, lequel nous préférions,
 C + „qu'il

„qu'il vint sans le goûter, ou le gouter
„sans lui? Ces demoiselles reprirent leur
„air poli pour l'assurer qu'elles aimaient
„bien mieux le revoir — *Et vous, Adèle,*“
me dit-il? — „Moi,“ répondis-je en
souriant? „je regretterai beaucoup l'ab-
„sent, quelqu'il soit. — Ma franchise le
„fit rire; il promit de revenir bientôt,
„et de ne rien séparer. Pendant huit
„jours, nous ne parlâmes que de lui.
„Toutes les pensionnaires auraient voulu
„l'avoir pour leur père, leur oncle, leur
„cousin; mais, s'il faut être vraie, aucu-
„ne ne pensait qu'on put l'épouser. Nous
„nous étions accoutumées bien vite à le
„regarder comme un ancien ami.... Il
„fallait qu'il m'eut distinguée; car un jour
„il me demanda si je ferais bien aise d'é-
„tre sa femme? Je l'assurai que oui, mais
„sans y faire grande attention. Peu de
„jours après, ma mère écrivit à la supé-
„rieure qu'elle allait me prendre chez elle.
„Nous étions à la récréation, lorsqu'elle
„vint m'annoncer cette triste nouvelle.
„Ce fut véritablement un malheur géné-
„ral :

„ral: toutes mes compagnes quitterent
„leurs jeux, m'entourerent, et nous pleu-
„râmes toutes ensemble. Une vieille fem-
„me de chambre de ma mère vint me
„chercher: mes regrets étaient si vifs que,
„quoique ce fut pour la première fois que
„je sortisse du couvent, rien ne me frap-
„pa: j'étais la tête baissée dans mon mou-
„choir, étouffée par mes sanglots. Je
„ne fais pas encore quel accident fit ren-
„verser notre voiture. car je ne me sou-
„viens que du moment où vous vintes
„nous secourir. Je n'ai pas oublié l'inté-
„rêt que vous me témoignâtes; et le jour
„où je vous aperçus à l'opéra, j'éprou-
„vai un plaisir sensible. Quelque chose eut
„manqué au reste de ma vie, si je ne
„vous avais jamais retrouvé. A peine
„étais-je dans la chambre de ma mère,
„qu'elle me dit séchement de m'asseoir près
„d'elle et de l'écouter: je lui trouvais un
„air solennel qui m'effraya si fort, qu'il
„était impossible que la chose qu'elle avait
„à m'annoncer ne me parut pas douce en
„comparaison de mes craintes; aussi, lors-

„qu'elle m'apprit qu'il ne s'agissait que
„d'épouser Monsieur de Sénange, y con-
„sentis - je avec joie. A peine eut-elle
„mon aveu, qu'elle voulut bien me ren-
„voyer au convent, où je restai jusqu'au
„jour de la célébration. En rentrant dans
„la maison, j'appris à la supérieure mon
„prochain établissement: elle me regarda
„avec des yeux où la pitié était peinte;
„sa compassion m'effraya; et, sans savoir
„pourquoi, je m'affligeai dès qu'elle parut
„me plaindre. En la quittant, j'allai fai-
„re part de mon mariage à mes compa-
„gnes: elles l'apprirent aussi avec un éton-
„nement mêlé de tristesse. Cette impres-
„sion me gagna; j'étais inquiète, indéci-
„se; et, dans ce moment, l'on m'au-
„rait rendu un grand service en m'assurant
„positivement que j'étais fort heureuse ou
„très à plaindre. Cependant, peu à peu,
„réfléchissant sur la bonté de Monsieur de
„Sénange, mes amies se flatterent que je
„pourrais être heureuse; le lendemain il
„m'écrivit une lettre si touchante, dans
„laquelle il paraissait désirer si sincèrement,
fi

„fi vivement mon bonheur, qu'elle me
„rendit toute ma confiance. Je me rappel-
„le encore, avec plaisir, la complaisance
„qu'il eut pour moi, lorsque nos deux
„familles étaient réunies pour lire mon con-
„tract de mariage. Pendant cette lecture,
„qui était une affaire si importante, vous
„serez peut-être étonné d'apprendre que
„je n'étais occupée que du desir de faire
„signer, à la supérieure et à mes compag-
„nes, l'acte qui disposait de moi. N'o-
„sant pas en parler à ma mère, je le de-
„mandai, tout bas, à Monsieur de Sé-
„nange; et il le proposa, le voulut, com-
„me si c'était lui qui en eut eu la pensée.
„La supérieure vint donc avec les pension-
„naires; elles signèrent toutes, en fai-
„sant des vœux pour mon bonheur; vœux
„sincères, qui ont été exaucés. Lorsque
„les notaires eurent emporté cet acte, qui
„m'était devenu précieux par les noms dont
„il était couvert, je vis entrer quatre va-
„lets de chambre de Monsieur de Sénan-
„ge, portant des corbeilles magnifiques,
„remplies de présens de noces. Les bon-
„nets,

„nets, les parures, enchanterent mes
 „compagnes; les plus beaux bijoux m'é-
 „taient donnés: ma mère m'en apprenait
 „la valeur, et se chargeait de mes remer-
 „ciemens. La troisième corbeille renfermait
 „les diamans qu'on admira beaucoup, et
 „dont ma mère me para aussitôt: mais ce qui
 „étonna davantage, fut une paire de bra-
 „celets de perles de la plus grande beau-
 „té: ce sont les bracelets,” me dit-elle
 en riant, „que je portais le jour où je
 „vous vis à l'opéra Mes compag-
 „nes” ajouta-t-elle, „furent charmées
 „de me voir aussi brillante. La quatrième
 „corbeille était remplie de jolies bagatelles;
 „c'était des présens pour chacune d'elles,
 „car Monsieur de Sérange n'oubliait rien.
 „Mon frère proposa d'en faire une loterie
 „le lendemain: cette idée fut adoptée avec
 „joie, et nous nous séparâmes fort contents
 „les uns des autres: la loterie fut tirée, et
 „le hasard, que je dirigeai, donna à chacu-
 „ne de mes compagnes, ce qu'elle aurait
 „choisi. J'obtins d'être mariée dans l'église
 „de mon couvent. A très peu de différence
 „près,

„près, toutes mes journées se passèrent en-
„suite comme celles dont vous avez été le
„témoin. Depuis votre arrivée, il y a un
„intérêt de plus ; et il est vif, je vous
„assure ; car je ferais fort étonnée, si,
„après moi, vous n'étiez pas ce que Mon-
„sieur de Sénange aime le mieux.“ — El-
le s'arrêta en disant ces mots, auxquels
j'aurais bien voulu changer quelque cho-
se. — Un ouvrier nous apprit qu'il était
onze heures. Nous courumes au bateau :
Adèle était inquiète de s'être oubliée si
longtems, et ne sachant pas trop comment
excuser une pareille étourderie ; car Mon-
sieur de Sénange déjeune toujours à dix
heures précises. — En entrant dans le
salon, nous le trouvâmes assis dans son
grand fauteuil, et lisant. Il prit son cho-
colat sans nous parler ; Adèle but une
tasse de thé, nous restâmes dans le plus
grand silence. Le déjeuner fini, il re-
prit son livre ; Adèle apporta son ouvra-
ge près de lui ; je remontai dans ma
chambre. — Je suis un peu embarrassé de
ma contenance : le froid silence de Mon-
sieur

sieur de Sénange me glace au point de ne pouvoir lui dire une parole. S'il ne me parle pas le premier! je me reprocherai toute ma vie de lui avoir fait de la peine. — Je vous écrirai ce soir, comment notre entrevue se sera passée.

LET.

LETTRE XXVII.

Ce 4 Septembre au soir.

Au lieu de descendre à trois heures, comme à mon ordinaire, j'ai patiemment attendu qu'on vint me chercher pour dîner, car j'aurais été trop embarrassé de me retrouver, peut-être seul, avec Monsieur de Sènage, sans savoir s'il était encore fâché; au lieu que dans la salle à manger tout fait diversion. Les gens timides savent seuls combien on est heureux quelquefois, d'avoir à dire qu'une soupe est trop chaude, un poulet trop froid: chaque plat peut devenir un sujet de conversation; et je ne pouvais guère compter sur mon esprit pour me fournir quelque chose de plus brillant. Mais, comme rien n'arrive jamais ainsi que je le prévois, ou que je le désire, en descendant, les gens m'avertirent qu'on m'attendait pour se mettre à table:

table: je fus donc obligé d'entrer dans le salon. Dès qu'Adèle me vit elle se leva, et donna le bras à Monsieur de Sénange pour le mener dîner: je me rangeai sur leur passage, et, lorsqu'ils furent devant moi, je leur fis une profonde révérence Apparemment que, sans m'en appercevoir, j'avais supprimé, depuis longtems, cette politesse cérémonieuse, car Monsieur de Sénange s'arrêta avec étonnement, me regarda depuis la tête jusqu'aux pieds, et me rendit mon salut d'une manière si affectée, qu'Adèle fit un grand éclat de rire. Il sourit aussi; „venez,“ me dit-il, „en prenant mon bras, mais ne la laissez plus s'oublier si longtems; elle ne sait pas encore combien le monde est méchant, et vous seriez inexcusable de la rendre „l'objet d'une calomnie.“ — Je voulus lui répondre, il ne le permit pas, et nous fumes nous mettre à table. — Pendant le repas, il me parla avec encore plus d'amitié qu'à l'ordinaire, traita Adèle avec plus de considération, lui deman-

dant

dant souvent son avis , même sur des choses indifférentes ; et regardant les gens avec un sérieux , une dignité que je ne lui avais pas encore vue , il me prouva qu'il fallait rappeler leur respect , si l'on voulait imposer silence à leurs malignes observations. — Quoiqu'il vint beaucoup de monde après dîner , Adèle trouva moyen de m'apprendre que , le matin , Monsieur de Sénange étant resté encore longtems sans lui parler , cela lui avait fait tant de peine , qu'elle s'était mise à pleurer sans rien dire non plus ; et qu'alors , lui ayant demandé ce qu'elle avait , elle lui avait répondu qu'elle craignait de l'avoir fâché. — Non , reprit-il ; mais j'ai été affligé que vous m'ayez tout à fait oublié. — Elle l'assura que jamais elle n'avait été plus occupée de lui , et lui raconta tout ce qu'elle m'avait dit de son mariage , de sa reconnaissance , des pensionnaires , des gouters. „A mesure que je lui parlais ,“ me dit-elle , la sérénité revenait sur son visage. — *Je vous crois , a-t-il répondu , mais ceux qui ne vous connaissent pas auraient pu interpréter bien mal une promenade si longue , et à une heu-*

re aussi extraordinaire. „J'ai promis d'être „plus attentive, et il n'a plus voulu qu'il „en fut question.“ — Qu'il est bon, Henri, et qu'elle humeur j'aurais eu à sa place ! Mais ne parlons plus de ce petit orage ; c'est demain un jour de bonheur et de joie pour cette maison : demain nous célébrons la convalescence de Monsieur de Sénange : combien il va jouir de la fête qu'Adèle lui prépare !

LETTRE XXVIII.

5 Septembr, 2 h. du matin.

Ah, Henri! jamais, jamais je ne me promettrai aucun plaisir, et même j'attendrai mes chagrins des choses qui plaisent, ou qui réussissent aux autres hommes. — Légère Adèle, comme je vous aimais! — Au surplus, j'ai moins perdu qu'elle; c'était sa vie entière que je comptais rendre heureuse, et sa coquetterie ne me causera que la peine d'un moment! mais je suis trop agité pour écrire à présent; demain je vous raconterai tous les détails de cette fête, que, pour l'amour d'elle, j'avais si vivement désirée! . . .

LETTRE XXIX.

5 h. toujours dans la nuit.

Hier matin, en descendant, je trouvais Adèle dans une galerie que Monsieur de Sénange n'occupe que lorsqu'il a beaucoup de monde. Elle l'avait destinée à être la salle du bal, et y avait fait établir des gradins, pour asseoir les mères et les mentors de la jeune société. Une place particulière, entourée de tous les attributs de la reconnaissance, était réservée pour Monsieur de Sénange. Adèle vint au-devant de moi, et, sans me donner le tems de lui parler, elle me pria d'aller lui tenir compagnie, et surtout de faire en sorte qu'il ne vint pas la chercher. — Je voulus lui dire combien j'étais heureux du plaisir qu'elle allait avoir; elle ne m'écouta point: je commençai deux ou trois phra-

phrases, qu'elle interrompait toujours en me disant de m'en aller. Cette vivacité m'impatientait un peu; cependant je lui obéis, et j'entrai chez Monsieur de Sénange qui, posant son livre, me dit, en riant, que son vieux valet de chambre l'avait mis dans le secret, mais qu'il jouerait l'étonnement de son mieux, afin de ne rien déranger à la fête. — Nous entendions un bruit horrible de clous, de marteaux, de mouvement de menbles; et il s'amusait beaucoup de la bonne foi avec laquelle Adèle croyait qu'il n'apercevait point ce dérangement. — A dix heures précises, il me dit d'aller la chercher pour déjeuner; car il faudra être prêt de bonne heure, ajouta-t-il: effectivement, il eut la complaisance de se dépêcher, et il nous quitta en disant, assez naturellement, qu'ayant affaire, il allait passer dans sa chambre. A peine eut-il abandonné le salon, qu'Adèle le fit orner de fleurs, de guirlandes, et de lustres. A midi, elle alla faire sa toilette; j'allai dans ma chambre, et, à près de deux heures, elle

me fit dire de descendre chez Monsieur de Sénange. Dès que j'y fus entré, on vint l'avertir que quelques personnes le demandaient. Il se leva en me regardant mystérieusement, prit mon bras, et fut les chercher dans le salon: il y trouva ses amis, qui l'attendaient pour l'embrasser et le féliciter sur sa convalescence. Tout le village vint aussitôt; les vieillards, la jeunesse, les enfans, il fut parfait pour tous. — Adèle le conduisit sur une pelouse qui borde la rivière: elle y avait fait mettre une grande table, autour de laquelle ces bonnes gens se rangèrent; mais avant de s'asseoir pour diner, chacun d'eux prit un verre, et but à la santé de leur bon seigneur: *à sa longue santé*, cria Adèle; *à sa longue santé*, reprirent-ils tous à la fois. Lorsqu'ils furent assis, nous allâmes aussi nous mettre à table. Monsieur de Sénange fut fort gai pendant le repas; nous étions encore au dessert, quand nous entendîmes le bruit d'une voiture et vîmes paraître Madame la Duchesse de Mortagne, son fils, et ses deux filles,

filles. Je reconnus l'ainée pour être cette jeune pensionnaire, belle et modeste, qu'Adèle préférait à toutes, et dont j'avais été frappé dans les classes du couvent. Elle présenta son frère à son amie, qui le présenta, à son tour, à Monsieur de Sénange, en lui disant qu'elle avait prié ses compagnes d'amener chacune un de leurs parens, afin que son bal ne manquât pas de danseurs. — Plusieurs voitures se succédèrent, et avant six heures, quarante jeunes personnes offrirent des fleurs, des vœux pour le bonheur et la santé de ce bon vieillard : elles chanterent une ronde faite pour lui ; Adèle chantait les premiers couplets, qu'elles répétaient toutes ensemble : ce moment fut fort joli, mais passa bien vite : après qu'il les eut remerciées, le bal commença. Elles furent toutes très gaies : Adèle dit qu'elle ne voulait pas danser, pour s'occuper des autres davantage. — Je n'avais pas l'idée d'un besoin de plaire, semblable à celui qu'elle a montré ; jamais on ne la trouvait à la même place ; elle parlait à tout le monde ; aux

mères, pour louer leurs enfans . . . aux filles, pour demander ce qui pouvait leur plaire . . . - aux jeunes gens, pour les remercier d'être venus Récemment j'étais confondu, et elle me paraissait une personne nouvelle. — Elle ne me regarda, ni ne me parla de la journée. J'essayai un moment d'attirer son attention, en me plaçant devant elle comme elle traversait la salle; mais elle se détourna et alla causer avec Monsieur de Mortagne, dont la danse brillante fixait les regards de tout le monde. J'entendis Adèle le plaisanter sur ses succès. — Il la pria de danser avec lui; et elle qui, dès le commencement du bal, avait refusé de danser, [pour mieux faire les honneurs de sa maison; elle qui avait refusé tous les autres hommes, après s'être fait très peu prier, l'accepta pour une contre-danse. — Il faut être vrai, Henri, ils avaient l'air bien supérieur aux autres: on fit cercle autour d'eux pour les voir et les applaudir. Adèle, éniivrée d'hommages, voulut danser encore, et toujours avec Monsieur de Mortagne. Se reposait-elle

elle un instant, ils s'asseyait près de sa chaise — désirait-elle quelques rafraichissemens, il courait les lui chercher — dansait-on une danse nouvelle, il était trop heureux de la suivre ou de la conduire. — Enfin, ils ne se quitterent plus ! . . . il jouait avec son éventail, tenait ses gants qu'elle avait otés, et elle riait de ces folies. — Son bouquet tomba, il le ramassa, le mit dans sa poche, elle le lui laissa : je n'ai jamais vu de coquetterie si vive de part et d'autre. — A onze heures les fenêtres du jardin s'ouvrirent, et laissèrent voir une illumination charmante. Partout étaient les chiffres de Monsieur de Sénange, partout des allégories à la reconnaissance, et Adèle ne pensa seulement pas à les lui faire remarquer ! Entrainée par Melles. de Mortagne et leur frère, elle courait dans les jardins. Je ne la suivis point, car je puis être tourmenté, mais je ne m'abaisserai jamais jusqu'à être importun. Monsieur de Sénange, craignant l'air du soir, n'osa pas se promener, et resta avec moi. — Bientôt nous entendimes, sur la

rivière, une musique charmante, et les vifs applaudissemens de toute cette jeunesse nous firent juger combien Adèle était contente d'elle-même. Vers minuit on commença à rentrer. Madame de Mortagne revint, en priant Monsieur de Sénange de faire appeller ses enfans : après bien des cris et des courtes inutiles, ils arrivèrent avec Adèle. Monsieur de Mortagne, en la quittant, lui demanda la permission de venir lui faire sa cour. — Elle lui répondit qu'elle serait très aise de le voir ; sans se rappeler, apparemment, qu'elle m'avait fait défendre sa porte longtems, sous le prétexte que sa mère lui avait défendu de recevoir personne pendant son absence. Elle embrassa ses sœurs plus tendrement qu'elle n'avait fait aucune de ses compagnes. — Lorsqu'elles furent toutes parties, M. de Sénange remercia sa femme avec une bonté que je trouvais presque ridicule ; car si elle avait imaginé cette fête pour lui, au moins l'avait-elle bientôt oublié pour en jouir elle-même. — En le retirant dans sa chambre, elle daigna s'apercevoir que
je

je montais l'escalier derrière elle, et me dit, assez légèrement, *bonsoir, Milord!* — *Vous auriez pu me dire bonjour,* lui répondis-je froidement. — *Pourquoi donc?* — *Parce que vous ne m'avez pas vu de la journée.* — *Vous voulez dire parce que je ne vous ai pas remarqué,* reprit-elle avec ironie. — Je ne lui laissai pas le plaisir de se moquer de moi davantage, et je gagnai le corridor qui conduit à mon appartement. En détournant l'escalier, je vis qu'elle était restée sur la même marche où elle m'avait parlé, me suivant des yeux, et croyant sûrement que je m'arrêterais un instant, mais je rentrai tout de suite dans ma chambre. — Je vous avais bien dit, Henri, qu'elle était coquette; cependant j'avoue que je n'aurais jamais cru qu'il fut possible de l'être à cet excès . . . Affurément je ne suis point jaloux, car je voudrais pouvoir l'excuser; je voudrais même me persuader qu'elle aimait ce jeune homme; alors, au moins, l'estimerais-je encore; . . . mais elle le voyait pour la première fois . . . que dis-je, pour

pour la première fois ! peut-être l'a-t-elle connu au couvent, lorsqu'il y venait voir les soeurs ! Elle ne l'a jamais nommé, dans la crainte de se laisser pénétrer. Qui fait si cette fête n'a pas été imaginée pour l'introduire dans la maison ! — et voilà cette sincérité que j'adorais, et qui n'était qu'un raffinement de coquetterie. — Ah ! sans les égards que je dois à Monsieur de Sénange, je ferais parti cette nuit même ; et elle ne m'aurait jamais revu, mais je ne resterai pas longtems, je vous assure : demain je remettrai son portrait, que j'ai eu la faiblesse de garder jusqu'à présent.

LETTRE XXX.

Ce 5 Septembre 9 h. du matin.

Je n'ai à me plaindre de personne; Adèle même n'a point de tort avec moi: ce n'est pas elle qui a cherché à m'aveugler; c'est moi, insensé, qui prenais plaisir à l'embellir, à la parer de toutes les qualités que je lui desirais, à me persuader que les défauts que je lui connaissais n'existaient plus, parce qu'ils n'avaient plus l'occasion de se montrer Elle ne se donnait pas la peine de paraître bien, et, suivant toujours ses premiers mouvemens, il y avait plus de bonheur que de réflexion dans sa conduite. — Il m'aurait été trop pénible de la revoir ce matin; j'ai fait dire qu'ayant été incommodé, je ne descendrais pas pour le déjeuner; mais j'entends du bruit dans le corridor c'est la marche de Monsieur de Sénange . . .

la voix d'Adèle on frappe à ma porte . . . ah! vient-elle jouir de ma peine?

.
.

Ce sont eux, Henri, qui, inquiets de ce que je ne descendais point, sont venus voir si je n'étais pas plus malade qu'on ne le leur avait dit. Monsieur de Sénange, appuyé sur le bras d'Adèle, est entré en me disant, qu'en bons maîtres de maison, ils venaient savoir si je n'avais besoin de rien? Il s'est assis près de moi, et m'a questionné, avec beaucoup d'intérêt, sur ma santé: pendant ce tems, Adèle est restée debout, sans parler, précisément comme si elle ne fut venue que pour le conduire: elle était pâle, n'a pas levé les yeux et j'étais assez faible pour souffrir de son embarras. Je fais qu'en France, les femmes se permettent d'entrer dans la chambre d'un homme qui se trouve malade chez elles à la campagne; mais le souvenir de nos usages donnait à la visite d'Adèle un charme qui me troublait malgré moi. Que ne donnerais-je pas pour que cette maudite fête n'eut jamais eu lieu!

Elle

Elle ne me parla point; seulement, en s'en allant, elle me demanda si je descendrais dîner? Je lui répondis froidement que je ferais dans le salon à trois heures. — Depuis que je l'ai revue, Henri, je me sens plus calme; j'avais tort de craindre sa présence, je ne l'aime plus mais je sens un vuide que rien ne peut remplir. Adèle occupait tous mes souvenirs, remplissait tous mes vœux; ce qui m'entoure m'est devenu étranger Adèle n'est plus Adèle il me semble que Monsieur de Sénange n'est plus le même non plus . . . et moi? . . . moi! . . . que ferai-je de moi? . . .

LETTRE XXXI.

5 Septembre, minuit.

Comment oser l'avouer? j'ai pardonné; j'ai trouvé qu'elle avait raison, que j'étais trop heureux: je vous assure que c'est moi qui ai tous les torts, écoutez-moi. — A trois heures je suis descendu dans le salon ainsi que je l'avais promis. Adèle travaillait, et ne me regarda pas entrer; je crus voir qu'elle pleurait. Comme ses larmes m'otaient la force de la gronder, je m'éloignai d'elle, et j'allai prendre, le plus indifféremment que je pus, un livre à l'autre bout de la chambre. Adèle continuait son ouvrage sans lever les yeux: bientôt je vis de grosses larmes inonder son métier: mes résolutions m'abandonnerent; je m'approchai d'elle, et entraîné malgré moi, Adèle, lui dis-je, *m'aimez-vous? ne me répondez pas sans être sûre de vous-même,*

me, l'amour n'est pas un jeu pour moi ! Elle me tendit sa main, pressa la mienne en levant ses yeux au ciel : nous entendimes le pas de Monsieur de Sénange, j'allai reprendre mon livre et m'asseoir à l'autre bout de la chambre. Peu de tems après, nous passâmes dans la salle à manger ; j'essayai d'amuser Monsieur de Sénange, mais il y avait trop d'efforts dans ma gaieté pour pouvoir y réussir. Adèle ne dit pas un mot ; en sortant de table, je lui demandai tout bas de lui parler un instant avant la fin du jour : elle le promit par un signe de tête. Selon notre usage, je jouai aux échecs avec Monsieur de Sénange ; il me gagna, ce qui ne lui était pas ordinaire. A six heures il vint du monde : Adèle proposa une promenade générale : elle la suivit quelque tems ; mais peu à peu, ralentissant sa marche, nous nous trouvâmes seuls, assez loin de la société : j'avais mille questions à lui faire, et cependant je fus quelques tems sans en retrouver aucune. Enfin, je lui demandai si elle connaissait Monsieur de

Mortagne avant le bal? elle m'assura que non. „Monsieur de Mortagne,“ me dit-elle. „est parent très éloigné de ma mère, „et le chef de sa maison. Quoiqu'elle l'ait „toujours recherché avec soin, elle n'a ja- „mais permis que je le visse au couvent; „depuis que j'en suis sortie, vous savez „la solitude dans laquelle j'ai vécu; j'ai- „me beaucoup ses soeurs; mais Monsieur „de Mortagne, je ne le connais pas.“ — Pourquoi donc avez-vous été aussi coquette avec lui? — „Qu'appellez-vous coquette,“ me demanda-t-elle avec son ingénuité ordinaire? — Comment, vous ne le savez pas? c'est involontairement que vous l'avez aussi bien traité! — Elle me répondit doucement, qu'elle ne savait ni la faute qu'elle avait commise, ni ce qui m'avait fâché. „Dans le commencement „du bal,“ me dit-elle, „vous regardant „comme de la maison, j'ai cru qu'il était „mieux de s'occuper des autres: à la fin, „la gaieté de mes compagnes m'a gagnée; „tout le monde me priait de danser; j'en „avais bien envie: Monsieur de Mortagne „danse

„danse mieux que personne, et je l'ai pré-
„féré.“ — Mais il tenait vos gants, il
a gardé votre bouquet! — „J'ai trouvé
„très drôle, très ridicule, qu'il y atta-
„chat du prix, et je les lui ai laissés,
„parce que je n'y en mettais aucun.“ —
Vous ne savez donc pas, Adèle, que ce
sont des faveurs que je n'aurais jamais
pris la liberté de vous demander; et si
quelquefois j'ai gardé les fleurs que vous
aviez portées, au moins n'ai-je pas osé
vous le dire. — „Pourquoi?“ m'a-t-elle
répondu en pleurant, „cela m'aurait
„appris à n'en jamais laisser à d'autres.“ —
A ces mots, Henri, j'ai tout oublié:
je lui ai juré de lui consacrer ma vie! —
La plus tendre reconnaissance s'est peinte
dans ses yeux, elle me remerciait avec
étonnement, et comme si j'eusse été trop
bon de l'aimer autant! — Qu'elle ravissan-
te simplicité! Bientôt toute la compagnie
nous rejoignit: il fallut la suivre. Le res-
te du jour, toutes les expressions inno-
centes, délicates, dont Adèle s'était ser-
vie, revinrent à mon esprit, quelquefois

encore avec un sentiment d'inquiétude que je me reprochais. Je suis heureux, je me le dis, me le répète; mais je suis maintenant obligé de me le répéter, pour en être sûr. Combien on devrait craindre de blesser une âme tendre! elle peut guérir: mais au moindre toucher, si elle ne souffre pas, elle sent au moins qu'elle a souffert. Je suis heureux, et quelque chose me dit cependant que je ne pourrais pas voir une fête, un bal, sans une forte de peine; le son d'un violon me ferait mal: ah! mon bonheur ne dépend plus de moi. — Ce soir, en remontant dans mon appartement, j'ai trouvé mon valet de chambre qui m'attendait pour me remettre une lettre qui m'oblige d'aller à Paris dans l'instant; une femme très malheureuse, dont je vous ai déjà parlé, implore mon secours: je vous enverrai demain la lettre touchante qu'elle m'écrit. Certes, ce ne sera pas le jour où je me livre de nouveau à l'espérance, que je serai inaccessible à la pitié. Cependant je pars avec inquiétude: car je n'ai pas trou-

trouvé le moment d'apprendre à Adèle la raison qui me force à m'éloigner. Je n'ose pas la lui écrire non plus, ne sachant par qui lui faire remettre ma lettre . . . mais je ne ferai qu'un jour loin d'elle; cependant, si cette courte absence, surtout au moment de notre explication, allait lui déplaire! . . oh non . . . elle ne saurait soupçonner un coeur comme le mien.

LETTRE XXXII.

Paris, ce 6 Septembre.

Voici la lettre qui m'a fait partir si brusquement; jugez, Henri, si je pouvais m'en dispenser.

*Copie de la lettre de la Soeur Eugénie,
Religieuse au couvent où Adèle
a été élevée.*

„C'est moi, Milord, qui ose m'adres-
„ser à vous; c'est cette jeune Religieuse
„qui faisait la prière le jour que vous vin-
„tes voir le service des pauvres, au cou-
„vent de Sainte Anastasie. Il me parut
„alors que vous deviniez la douleur dont
„j'étais accablée: j'aperçus, dans vos re-
„gards, un sentiment de compassion qui
„adoucit, un moment, mes profonds cha-
„grins: je bénis votre bonté; je vous
„eus un bien incalculable pour les malheu-
„reux,

„reux, celui de cesser un instant de pen-
 „ser à moi ! celui plus grand encore d'o-
 „ser prier le ciel pour votre bonheur. De-
 „mander, c'est déjà sentir l'espérance ! . . .
 „hélas, depuis longtems, cependant, j'ai
 „cessé d'invoquer Dieu pour moi-même ;
 „pour moi qui l'offense sans cesse, qui,
 „tour à tour, maudissant mon état on
 „succombant sous le poids des remords,
 „vis dans le désespoir du sacrifice que j'ai
 „fait à la vanité. Mais permettez - moi,
 „Milord, de chercher à m'excuser à vos
 „yeux, en vous occupant un instant de
 „moi, et en vous parlant des malheurs
 „qui m'ont poursuivie depuis que je suis
 „au monde. A huit ans j'ai perdu ma
 „mère ; je l'ai pleurée alors avec toute la
 „douleur qu'un enfant peut éprouver : mais
 „je n'ai véritablement senti l'étendue de la
 „perte que j'avais faite, que lorsque l'âge
 „m'eut appris à comparer, lorsque le bon-
 „heur de mes compagnes m'eut, en quel-
 „que sorte, donné la mesure de ma pro-
 „pre infortune. C'est réellement alors que
 „je l'ai perdue. Il me semblait qu'elle m'é-

„tait enlevée une seconde fois : je lui don-
„nai de nouvelles larmes, et je repris un
„deuil que je ne quitterai jamais. — De-
„puis, toutes les années de ma jeunesse l'ont
„été marquées par l'adversité. Mon père
„mourut de chagrin, à la suite d'une ban-
„queroute qui lui enlevait toute sa fortune :
„un seul de ses amis me conserva de l'inté-
„rêt, et je le perdus avant qu'il eut pu m'as-
„surer un sort. Il ne me restait plus que
„quelques parens éloignés ; les Religieuses
„leur écrivirent ; les uns refusèrent de se
„charger de moi, d'autres ne répondirent mê-
„me pas ; enfin, Milord, que vous dirai-je !
„je me vis, à dix-huit ans, sans amis, sans
„parens, sans protecteur, à la veille d'éprou-
„ver toutes les horreurs de la plus affreuse
„pauvreté. On avait cru soigner beaucoup
„mon éducation, en m'apprenant à chanter,
„danser ; mais je ne savais exactement rien
„faire d'utile : d'ailleurs j'aurais rougi, alors,
„de travailler pour gagner ma vie, et j'é-
„tais encore plus humiliée, qu'affligée, de
„ma misère. Les Religieuses seules m'a-
„vaient témoigné quelque pitié ; leur retraite
„me

„me parut une ressource contre les mal-
„heurs qui m'attendaient; elles s'engage-
„rent à me recevoir sans dot, si je pou-
„vais supporter les austérités de la maison.
„La frayeur de me trouver sans asyle, si
„elles ne m'admettaient pas, me donna
„une exatitute à suivre la regle, qu'elles
„prirent pour de la ferveur. Toute entiè-
„re à cette crainte, je passai l'année d'é-
„preuves, sans considérer une seule fois
„l'étendue de l'engagement que j'allais con-
„tracter. Je n'avais devant les yeux, que
„le malheur et l'humiliation où je serais
„plongée, si elles me rejettent dans le
„monde. Mais, comme celui qui tombe
„et meurt en arrivant au but, le jour mê-
„me où je prononçai mes vœux fut le
„premier où les réflexions m'accablèrent:
„le soir, en rentrant dans ma cellule, je
„pensai, avec effroi, que je n'en sortirais
„que pour mourir. Je la regardai pour la
„première fois: imaginez, Milord, un
„petit réduit de sept pieds en quarré; une
„seule chaise de paille; un lit de serge
„verte, en forme de tombeau; un prie-
E 5 dieu,

„dieu, au-dessus duquel était une image
 „représentant la mort et tous ses attributs ;
 „voilà ce qui m'était donné pour le reste
 „de ma vie ! Je regardai encore la
 „petite table de cette chambre, et, involon-
 „tairement, j'en fis le tour à petits pas,
 „me pressant contre le mur, comme si
 „j'eusse pu augmenter l'espace, ou que
 „je crusse qu'il put fléchir sous mes faibles
 „efforts : je fus bientôt revenue devant
 „cette image, qui m'annonçait ma propre
 „destruction. En la regardant plus atten-
 „tivement, j'aperçus qu'on y avait écrit
 „une sentence de Massillon : je pris ma
 „lampe et je lus, *que le premier pas que*
 „*l'homme fait dans la vie, est aussi le pre-*
 „*mier qui l'approche du tombeau.* Ces idées
 „m'abordaient ; je retombai sur ma chaise :
 „reprenant ensuite quelques forces, je m'ap-
 „prochai encore de ce tableau, je le dé-
 „tachai pour le considérer de plus près :
 „mais, comme il suffit, je crois, d'é-
 „tre malheureux pour que rien de ce qui
 „doit déchirer l'âme n'échappe à l'attention,
 „après l'avoir lu, regardé, relu, je le
 „retour-

„retournai machinalement, et ce fut pour
„voir ces paroles de Paschal, écrites d'u-
„ne main tremblante: *) *si l'éternité existe,*
„*c'est bien peu que le sacrifice de notre vie*
„*pour l'obtenir; et si elle n'existe pas, quel-*
„*ques années de douleur ne font rien! . . .*
„Ce doute sur l'éternité, ma seule espé-
„rance; ce doute qui ne s'était jamais of-
„fert à moi, m'épouvanta: je me jetai
„à genoux, et sans regretter le monde
„qui m'effrayait encore, les vœux éter-
„nels que je venais de prononcer me firent
„frémir. Je versais des larmes sans pou-
„voir dire ce que j'avais: je me désolais
„sans former aucun souhait: je ne sentais
„qu'un stupide abattement, dont je ne
„sortais que par des sanglots prêts à m'é-
„toui-

*) Lorsqu'une Religieuse meurt, sa cellule, ainsi que tout ce qui lui a appartenu, passe à la nouvelle postulante; ces paroles avaient été, probablement, écrites par la dernière qui avait occupé cette chambre,

„touter. Enfin, je fus rendue à moi-mê-
„me par le son de la cloche qui nous ap-
„pellait à l'église; je m'y trainai : ma
„voix, qui jusque là s'était fait entendre
„par dessus celle de toutes mes compagnes,
„ma voix était éteinte : j'étais debout, as-
„sise, les suivant, sans savoir ce 'que je
„faisais. L'office finit, et les Religieuses
„se mirent à genoux pour faire, tout bas,
„une prière particulière à la dévotion de
„chacune. Je me prosternai comme elles,
„et dans cette même place où, la veille
„encore, j'avais invoqué le ciel avec tant
„de confiance; je joignis mes mains avec
„ardeur, et, baignée de larmes, je de-
„mandai à Dieu, de toutes les forces de
„mon âme, je le suppliai, de détruire en
„moi le sentiment et la réflexion. Je for-
„tis de l'église avec mes compagnes, et,
„pendant quelques jours, je fus un peu
„plus tranquille; mais je n'étais plus la
„même; tout m'était devenu insupportable.
„La Supérieure, dont la bonté est celle
„d'un ange, lisait dans mon âme; j'en
„jugeais aux consolations qu'elle me donnait;
„car

„car jamais un reproche n'est sorti de sa
„bouche; jamais non plus elle n'a voulu
„entendre mes douleurs. Un jour que,
„seule avec elle, je me mis à fondre en
„larmes, les siennes coulerent aussi: pleu-
„rez mon enfant, me dit-elle, pleurez, mais
„ne me parlez point. En voulant exciter la
„compassion des autres, on s'attendrit soi-mê-
„me; on passe en revue tous ses maux: s'il
„est quelque circonstance qui nous soit échappée,
„on la retrouve, et elle nous blesse longtemps!
„D'ailleurs, vous vous révolteriez si, desi-
„rant vous donner du courage, j'essayais de
„vous persuader que vous êtes moins à plain-
„dre, et votre faiblesse s'autoriserait de ma
„pitié pour se laisser aller au désespoir, jus-
„qu'à croire, peut-être, qu'il n'est point
„d'exemples d'un malheur semblable au vôtre!...
„et combien vous vous tromperiez!
„Refusez-vous donc la plainte, ma chère
„enfant; mais soyez avec moi sans cesse, et
„pussiez-vous faire usage de ma raison et de
„la vôtre! — Depuis cet instant, je ne
„la quittai plus: souvent je me désolais
„sans qu'elle y fit d'autre attention que de
„cher-

„chercher à me distraire; quelques fois
„je riais jusqu'à la folie: alors elle me
„regardait avec compassion, mais sans me
„montrer jamais d'impatience ni d'ameur:—
„Le croiriez-vous, Milord! son inaltéra-
„ble douceur me fatigua; combien il fal-
„lait que le malheur m'eût aigrie! bien-
„tôt, loin de la chercher, je l'évitai;
„je m'enfonçai dans ma cellule pour être
„seule; et là, je pensais sans cesse à cet
„état où l'on ne conserve de la vie, que
„les tourmens; où tous les jours, tous
„les momens de chaque jour se ressemblent;
„à cet état qui serait la mort si l'on pou-
„vait y trouver le calme. Ma santé dépe-
„rissait; j'allais succomber, lorsqu'un jour
„que la supérieure était venue me retrou-
„ver dans ma chambre, on vint l'avertir
„que tout un pan du mur du jardin était
„tombé. Elle y alla; je la suivis; la
„brèche était considérable, et je ne pou-
„rais vous rendre le sentiment de joie que
„j'éprouvai, en revoyant le monde une
„seconde fois. En cet instant je ne me
„sentis plus; je riais, j'e pleurais tout
„en

„ensemble; les Religieuses arrivant succes-
„sivement, la Supérieure, pour leur ca-
„cher mon trouble, me renvoya. Le len-
„demain, dès cinq heures du matin, j'é-
„tais dans le jardin; cette brèche donnait
„dans les champs, et me laissait apperce-
„voir un vaste horizon. Je contemplai le
„lever du soleil avec ravissement. La pe-
„titesse de notre jardin, la hauteur de ces
„murs, nous empêche de jouir jamais de
„ce beau spectacle: je me mis à genoux;
„mon coeur m'échappa, comme malgré
„moi, et dans ce premier moment d'émo-
„tion, je fis une courte prière avec ma
„première ferveur. Ce jour, je retour-
„nai à l'église; je chantai l'office, et j'y
„trouvai même une sorte de plaisir. —
„L'état de faiblesse où était ma santé, me
„laissait une liberté dont les Religieuses ne
„jouissent que lorsqu'elles sont malades.
„J'en profitais, pour ne plus quitter le
„jardin; mais sans oser franchir la ligne
„où le mur avait marqué la clôture; car
„dès que la possibilité de sortir se fut of-
„ferte, les maîtres qui m'attendaient dans
„le

„le monde se présenterent à mon esprit
„plus fortement que jamais. — Je restais
„des jours entiers sur un banc qui est en
„face de cette brèche, souvent sans retrou-
„ver, à la fin de la journée, une seule
„des pensées qui m'avaient occupée. —
„La Supérieure fit venir les ouvriers; l'ar-
„chitecte décida qu'il fallait abattre enco-
„re une portion de ce mur avant de ré-
„parer: le bruit, les marteaux, chaque
„pierre qu'on emportait, me donnaient un
„mouvement de joie; il semblait que la
„paix me revenait à mesure que l'espace
„augmentait; mais bientôt ils atteignirent
„l'endroit où ils devaient s'arrêter: rien
„ne pourrait vous peindre la saisissement
„que j'éprouvai lorsqu'un matin, venant,
„comme à l'ordinaire, pour m'établir sur
„ce banc, j'aperçus qu'il y avait une
„pierre de plus que la veille: on commen-
„çait à rebâtir Je jetai un cri af-
„freux, et cachant ma tête dans mes
„mains, je courus vers ma cellule com-
„me si la mort me poursuivait: j'y restai
„jusqu'au soir, anéantie par la douleur;
„ce

„ce même jour vous entrâtes dans le mo-
 „nastère avec Madame de Sénange; je ne
 „le fus qu'à l'heure du service des pauvres,
 „seul devoir auquel je n'avais jamais man-
 „qué. Votre regard, votre pitié, seront
 „toujours présens à mon cœur. Le len-
 „demain, la Supérieure m'apprit par quel
 „hasard vous aviez eu la curiosité de voir
 „notre maison; elle me parla, avec at-
 „tendrissement, de votre extrême bonté, de
 „cette bonté qui vient au-devant de tous
 „les malheureux, qui les secourt d'abord,
 „sans s'informer s'ils ont raison de se plain-
 „dre. Avec quelle reconnaissance elle me
 „parla aussi de la donation que vous ve-
 „niez de faire à notre hospital. Vous avez
 „vu ces malheureux un moment, et vos
 „bienfaits les suivront par delà votre pro-
 „pre existence! . . . Ah! j'ose vous en
 „remercier, moi, que le malheur unit,
 „attache, à tout ce qui souffre. — Les
 „jours suivans, je retournai au jardin; je
 „m'y traînais lentement, comme on mar-
 „che au supplice; je crois qu'une force
 „supérieure m'y conduisait . . . Ce mur
 H. Vol. F „s'ele-

„s'élevait, se rapprochait chaque jour;
„quelque fois, ne pouvant plus suppor-
„ter l'activité des ouvriers, je fermais les
„yeux, et restais des heures entières lab-
„sorbée dans mes réflexions: en me ré-
„veillant de cette espèce de sommeil, leur
„travail me paraissait doublé; je m'éloig-
„nais, mais sans être plus tranquille: ab-
„sente, présente, jour et nuit, à toute
„heure, je voyais ce mur, éternellement
„ce mur, qui s'avavançait pour resfermer
„mon tombeau. Enfin, ne pouvant plus
„me supporter moi-même, Dieu, oui,
„Dieu sans doute, rejetant un sacrifice
„profané par les motifs qui m'avaient dé-
„cidée, Dieu m'inspira de m'adresser à
„vous: j'espérai dans votre bonté si com-
„patissante. Cependant, la première fois
„que la pensée de manquer à mes vœux
„se présenta, je la rejettai avec effroi;
„mais hier, le mur était presque achevé!
„encore un instant, et votre bonté même
„ne pourrait plus me secourir . . . Ar-
„rachez-moi d'ici, Milord, arrachez-moi
„d'ici. Demain, à la pointe du jour, je
„me

„me trouverai sur ce mur; les décombres
 „m'aideront à monter; si vous daignez
 „vous y rendre, je vous devrai plus que
 „la vie; je me prosterne à vos pieds,
 „Milord, ne rejetez pas ma prière; au
 „nom de tout le bonheur que vous devez
 „attendre, des peines que vous pouvez
 „craindre, ayez pitié de moi . . .

„SOEUR EUGENIE.

„P. S. Milord, je n'abuserai point de
 „votre bienfaisance; je refuserais la for-
 „tune, s'il fallait, avec elle, vivre dans
 „l'oisiveté, Placez-moi dans une ferme;
 „donnez - moi des travaux pénibles, un
 „désert où je puisse au moins fatiguer mon
 „inquiétude. Milord, je suis à genoux,
 „songez que vous pouvez prononcer mon
 „malheur éternel.“

Il était près de minuit lorsque je re-
 çus cette lettre; n'ayant pas le tems d'en-
 voyer chercher des chevaux à Paris, je
 me fis mener par un des cochers de Mon-

fieur de Sénange: un peu d'argent me répondit de son zèle et de sa discrétion. Vers une heure, je montai en voiture avec mon fidèle John; nous arrivâmes bientôt. Je reconnus facilement la portion de mur nouvellement bâtie; cette pauvre Religieuse n'y était pas encore: nous eûmes le tems de rassembler des pierres pour nous rapprocher de la hauteur de cette brèche. Je commençais à craindre qu'elle n'eût rencontré quelque obstacle lorsque je la vis paraître; elle se laissa glisser doucement, et nous la reçûmes sans qu'elle se fut fait aucun mal. Epuisée par la violence de tous les sentimens qu'elle venait d'éprouver, elle s'évanouit. Nous la portâmes dans la voiture, que je fis partir bien vite. Le mouvement et le bruit lui rendirent la connaissance, et ce fut par une abondance de larmes qu'elle manifesta sa joie, lorsque je lui dis *qu'elle était libre, et que l'honneur et le respect veilleraient sur son asyle*. Nous arrivâmes, à quatre heures du matin, à l'hôtel garni où je demeure. Je la traitai avec les égards
les

les plus marqués, pour prévenir la première pensée qui aurait pu naître dans l'esprit des gens de la maison. Son visage était pâle : ses grands yeux noirs, presque éteints, suivaient, sans intérêt, le mouvement des personnes qui marchaient dans la chambre. Je m'aperçus bientôt que son abattement, cet air touchant de la vertu souffrante, intéressaient l'hôtesse ; j'en profitai pour lui recommander de ne pas la quitter un instant, et me rapprochant d'Eugénie, je lui fis sentir combien il serait dangereux que cette femme put pénétrer son secret. Je savais bien qu'elle ne le dirait pas ; aussi n'était-ce pas là mon véritable but. Ce que je croyais, c'est qu'une attention sévère à dissimuler sa peine, l'empêcherait de s'y livrer

Mon cher Henri ! on fait bien des découvertes dans le cœur humain lorsqu'on a véritablement envie de porter du soulagement aux âmes malheureuses. Combien une sensibilité délicate apperçoit de moyens au delà de cette pitié ordinaire, qui ne fait plaindre que les maux du corps ou

les revers de la fortune! — La crainte de parier, l'envie de laisser dormir sa garde, la fatigue, auront contribué à faire assoupir quelques momens ma pauvre Religieuse. Ce matin elle s'est rendue dans le salon dès qu'elle a su que je l'y attendais. J'ai cherché les choses les plus douces, les plus rassurantes à lui dire: je lui ai présenté les soins que je lui rendais comme un devoir; j'y étais obligé; c'était son frère, un ancien ami qui était auprès d'elle. Je suis parvenu à éloigner toutes les expressions de la reconnaissance, et nous n'avons plus parlé de son départ pour l'Angleterre, de son établissement quand elle y ferait, que comme d'affaires qui nous étaient communes. Nous avons été d'avis qu'il fallait partir sur le champ, pour avoir la certitude d'échapper à toutes les poursuites, quoique j'espère que l'esprit et la bonté de la Supérieure l'engageront à ne commencer les démarches auxquelles sa place l'oblige, que lorsqu'elle sera bien sûre de leur inutilité. John, qui est une espèce de mentor, la conduira
chez

chez le Docteur Morris, chapelain de ma terre. J'espère qu'elle trouvera, dans sa respectable famille, sinon des plaisirs vifs, au moins la tranquillité; et elle a tellement souffert que la tranquillité fera, pour elle, le bonheur. — Adieu, je vais retrouver Adèle; j'y vais plus satisfait encore qu'à mon ordinaire; car j'ai à moi une bonne action de plus.

LETTRE XXXIII.

Neuilly, ce 7 Septembre.

Adèle est malade ! elle garde son lit, et a refusé de me voir ; cependant, Monsieur de Sénange est tranquille ; il m'a dit, avec l'air assez indifférent, qu'on ne savait pas encore ce qu'elle avait, mais que ce ne serait vraisemblablement rien. Rien ! et elle ne veut pas me recevoir ! . . . les gens vont dans la maison comme à l'ordinaire. — Je ne vois point entrer de médecin ; il me semble qu'il y a là une négligence qui ne s'accorde point avec l'intérêt que Monsieur de Sénange prend à elle. Est-ce ainsi que l'on aime lorsqu'on est vieux ? ah ! j'espère que je mourrai jeune ! J'éprouve une agitation que personne ne partage, dont personne n'a pitié. Il ne m'est pas même permis de savoir comment

ment elle est ; j'étonne , quand je demande trop souvent de ses nouvelles : ils la laisseront mourir ! . . . Je viens de passer devant sa chambre ; je suis resté longtems contre sa porte ; personne n'est sorti. Je n'ai entendu aucun mouvement ; peut-être qu'elle se trouvait mal ! mais non : il y aurait eu de l'agitation autour d'elle ; personne ne remuait , tout était fermé Que faire ? . . . mon ami , je croyais que j'avais été malheureux ! oh non ! je ne l'avais jamais été Monsieur de Sénange me fait dire de descendre pour dîner ; il vient de la voir , je cours le joindre

7 Septembre , soir.

C'était tout simplement pour dîner avec du monde , que Monsieur de Sénange me faisait avertir. Il y avait , comme dans un autre tems , quelques personnes qui étaient venues de Paris. Adèle est malade ! et rien n'avait l'air changé dans la manière de vivre : seulement Monsieur de

Sénange était froid avec moi. Dabord j'ai aimé cette distinction, c'était me dire que nous avions la même peine; mais ensuite, je n'ai plus compris ce qu'il avait, lorsqu'au lieu de prendre mon bras, selon son usage, il a sonné un de ses gens, et m'a demandé, avec une politesse embarrassée, la permission d'aller voir sa femme . . . Sa femme! jamais il ne l'appelle ainsi. — Resté seul dans ce grand salon, tout rempli d'Adèle, mille pensées, à la fois, me sont venues à l'esprit. Il n'y a point de sentiment que je n'aie éprouvé; point d'expression dont je ne me sois servi; point de petites habitudes que je n'aie religieusement conservées Ah! dès qu'un sentiment vif nous occupe, faut-il que notre raison nous échappe? Je m'étais assis dans son fauteuil, j'y trouvais même un peu de tranquillité, et me rappelais, avec douceur, les momens que nous avions passés ensemble, lorsque tout à coup un sentiment secret sembla me reprocher d'avoir pris sa place, me presser de la quitter, me faire craindre qu'elle

ne

ne l'occupait plus Cette pensée me causa une terreur si vive, que jô me précipitai à l'autre bout de la chambre: en me retournant, je vis encore ce fauteuil, sa petite table, son ouvrage, des dessins commencés, et tout ce désordre d'une personne qui était là il y a peu d'instans, et qui peut-être n'y reviendra plus je fermai les yeux, et je sortis de cette chambre sans oser jeter un regard derrière moi.

LET,

LETTRE XXXIV.

Ce 8 Septembre.

Ne soyez pas trop sévère, Henri! ayez pitié de ma pauvre tête. Je ne suis plus le même: ou je sens le bonheur le plus vif, ou je suis abîmé dans la douleur la plus déchirante; tout est passion pour moi. — Adèle gardait sa chambre; toutes les inquiétudes que porte avec elle une maladie violente se sont emparées de mon esprit; je ne la voyais pas, je croyais que je ne devais plus la revoir; son tombeau était entr'ouvert; je voulais mourir: elle n'était seulement pas malade; c'était quelque caprice, ou l'envie de me tourmenter et d'essayer son empire. Mon ami, est-ce que je serai comme cela longtems? — Ce matin, ne m'étant pas couché, ayant passé la nuit autour de sa chambre, à écouter, à expliquer le moindre bruit, à
huit

huit heures j'ai entendu ouvrir son appartement; j'y ai couru aussitôt pour demander de ses nouvelles; la femme de chambre n'ayant point refermé la porte, je suis entré jusqu'auprès de son lit; ses rideaux étaient ouverts; jugez de mon étonnement! elle m'a paru tout aussi bien qu'à l'ordinaire; mais dès qu'elle m'a aperçu, son visage s'est allumé *Que voulez-vous, Monsieur, m'a-t-elle dit, laissez-moi, je ne veux voir personne.* Ses femmes étaient présentes; tremblant je me suis retiré. Elle a fait signe à une d'elles de fermer la porte sur moi; j'ai regagné ma chambre, et me suis épuisé en conjectures. Qu'est-il arrivé? qu'ai je fait? que peut-on lui avoir dit de moi? serait-ce de la jalousie! que je serais heureux! Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est point malade.

LET.

LETTRE XXXV.

8 Septembre, le soir.

A deux heures j'ai fait demander, à Adèle, la permission de lui parler : elle m'a refusé, en disant encore qu'elle était malade Est-ce qu'il serait vrai ? Adèle ne ment point ; on peut-être malade sans être changé : d'ailleurs, l'ombre de ses rideaux a pu m'empêcher de bien voir son visage Mais non ; Monsieur de Sénange, les femmes, celle surtout qui ne la quitte jamais, qui l'aime comme son enfant, m'ont dit quelle était beaucoup mieux. Je n'y peux rien comprendre. Elle m'a fait dire qu'elle ne descendrait pas pour dîner. Il m'était impossible de me trouver tête à tête avec Monsieur de Sénange ; j'avais besoin de distractions ; j'étais décidé à en demander à tout le monde ; je sentais que ce n'était qu'en me plaçant au milieu d'objets indifférens pour moi, que je pourrais me retrouver. Avec ce projet, je suis sorti de la maison sans savoir où j'allais :
je

Je marchais comme qu'elqu'un qu'en pourfuit. Je ne fais combien de tems j'avais couru, lorsqu'à la porte d'un petit jardin, une jeune fille me cria, *Monsieur, voulez-vous des bouquets?* . . Et à qui les donnerais-je, lui répondis-je? Les larmes me vinrent aux yeux; Adèle aime tant les fleurs! . . . Apparemment que j'étais pâle et défait, car cette jeune fille me regardait avec compassion. „Vous avez „l'air tout malade,“ me dit-elle, „entrez „vous reposer chez nous.“ Je la suivis machinalement; elle me fit asseoir sur un mauvais banc près de leur maison, et se tenant debout devant moi, elle me regarda quelque tems avec un air d'inquiétude et de curiosité. Enfin, elle me dit: „voulez-vous boire un „bouillon? nous avons mis le pot au feu „aujourd'hui, car c'est dimanche.“ — Je lui demandai seulement un morceau de pain et un verre d'eau: elle m'apporta du pain noir, et, dans un pot de grès, de l'eau assez claire. Après avoir été assis un moment, je commençai à sentir toute ma lassitude, et je restai sur ce banc sans pouvoir m'en aller. Alors cette jeune fille m'apprit que son père était

était jardinier fleuriste ; qu'il était à l'église avec toute sa famille ; qu'elle était restée parce que c'était à son tour de garder la maison ; mais qu'ils allaient bientôt rentrer , et que sa mère , qui s'entendait très bien aux maladies , me dirait ce que j'avais. — Je la remerciai par un signe de tête , et , fermant les yeux , je me mis à rêver à la bisbarrerie de ma situation , et au caractère d'Adèle. Je fus bientôt arraché à mes réflexions par la jeune fille , qui me cria , avec effroi : „Mon-sieur , ouvrez donc les yeux , vous me faites peur comme cela.“ — Je souris de sa frayeur ; pour la dissiper , et pour répondre à l'intérêt qu'elle m'avait témoigné , je m'efforçai de lui parler ; je lui demandai si elle avait des frères et des sœurs ? „Onze ,“ me répondit-elle en faisant une petite révérence , „et je suis l'ainée.“ — Quel âge avez vous ? — „Quatorze ans , et je m'appelle François.“ — A chaque réponse , elle faisait sa petite révérence. Votre père gagne-t-il bien sa vie ? — „Oui ; ah , si ma mère „n'avait pas toujours peur de manquer , nous „ne serions pas mal : notre malheur , c'est que

„que dans l'été les bouquets ne se vendent
 „rien, et que l'hiver toutes les Dames en
 „veulent, qu'il y en ait, où qu'il n'y
 „en ait pas.“ — Alors nous entendîmes
 le chien aboyer, et toute la famille r'en-
 tra. Dès que le père et la mère purent
 m'appercevoir, ils appelèrent Françoisse,
 lui parlèrent longtems bas, puis, s'ap-
 prochant, ils me saluerent tous deux. Je
 leur dis combien Françoisse avait eu soin
 de moi. — „C'est une bonne fille,“ dit
 le père en lui frappant doucement sur l'é-
 paule! — „Bah,“ reprit la mère, „pour-
 „vu qu'elle perde son tems, c'est tout ce
 „qu'il lui faut.“ La petite mine de François-
 se, qui s'était épanouie d'abord, se rem-
 brunit bien vite. Combien les parens de-
 vraient craindre de troubler la joie de leurs
 enfans! Il me semble que je remercierais
 les miens, si je les entendais rire, si je
 les voyais contents; mais je me promis
 bien de dédommager Françoisse. Sa mère
 s'assit près de moi; elle m'offrit une sou-
 pe; je la refusai. Le bon père me pro-
 posa une salade du jardin: „ho! une sa-
 II. Vol. G „lade,“

„lade,“ me dit-il en riant, „comme vous „n'en avez jamais mangé!“ — Ce visage brûlé par le soleil, son corps que la fatigue avait courbé, sa bonne humeur, m'inspiraient une forte d'affection mêlée de respect; j'acceptai sa salade, pour ne pas le chagriner en la refusant. Françoisse courut bien vite la cueillir; sa mère (Madame Autoine) me présenta ses autres enfans, quatre garçons et six filles. A chaque enfant, elle criait d'une voix aigre: *ôtez votre chapeau, Monsieur: faites la révérence, Mamfille*; et les petits de me saluer et de s'enfuir aussitôt. Le père dit à sa femme d'aller accommoder ma salade; il resta avec moi. Je lui demandai avec quoi il pouvait entretenir cette nombreuse famille? — „Avec mes fleurs,“ me dit-il; „quand elles réussissent nous sommes „bien: ma femme, comme vous avez vu, „gronde un peu, mais c'est sa façon, et „puis, nous y sommes faits; Françoisse „chante, et cela m'amuse.“ — Combien gagnez-vous par an? — „Ma foi, je „vis sans compter; tous les soirs j'ajoute „à

„à mes prières: *mon Dieu, voilà onze*
 „*enfans; je n'ai que mon jardin, ayez pi-*
 „*tié de nous; et nous n'avons pas enco-*
 „*re manqué de pain.*“ — Mais vous de-
 „vez beaucoup travailler? — „Dame,
 „faut bien un peu de peine; dans ma jeu-
 „nesse il n'y en avait pas trop: à présent
 „la journée commence à être lourde; mais
 „Françoise m'aide; elle porte les bouquets
 „à la ville; Jacques, le plus grand de
 „nos garçons, entend déjà fort bien nôtre
 „métier; les petits arrachent les mauvai-
 „ses herbes; à mesure que je m'affaiblis,
 „leurs forces augmentent; et bientôt ils
 „se mettront tout à fait à ma place. Ah,
 „je ne suis pas à plaindre.“ — Quoi!
 lui dis-je avec une chaleur qui aurait été
 cruelle si elle avait été réfléchie, quoi!
 vous ne vous plaignez pas! onze en-
 fans . . . un jardin . . . et vous dites que
 vous êtes content? — „Oui,“ me répon-
 dit-il, „fort content! il ne nous est
 „mort aucun enfant, nous n'avons encore
 „rien demandé à personne; pourquoi nous
 „plaignez-vous? Vous autres grands, on
 G 2 „voit

„voit bien que vous ne connaissiez pas les
 „gens de travail: on a raison de dire que
 „la moitié du monde ne fait pas comme
 „l'autre vit.“ — Que de réflexions se
 trouvent dans cet exemple de vertu et de
 modération! surtout pour moi qui ne me
 suis jamais trouvé heureux dans une posi-
 tion qu'on appelle brillante . . . Dans un
 élan de reconnaissance je ferai la main de
 ce bon vieillard: il n'avait pas prétendu
 m'instruire, et c'est peut-être pour cela
 que sa sagesse avait si vivement frappé mon
 coeur Madame Antoine et François-
 se apporteront une petite table, avec ma
 salade; le bon père avait raison, jamais
 je n'en avais trouvé d'aussi bonne. Pen-
 dant ce léger repas, il me regardait avec
 l'air satisfait de lui-même; Madame An-
 toine et Françoisse restaient debout devant
 moi, et quoique je fusse sûr qu'elles n'a-
 vaient rien de plus à me donner, elles
 semblaient attendre que je leur demandasse
 quelque chose, et se tenir prêtes à me
 servir. Les enfans aussi, se rapprochèrent
 peu à peu: je ne les effrayais plus. Le
 père

père me demanda de venir voir son jardin; le terrain était si peu étendu, si précieux, qu'il n'y avait que de petits sentiers où nos pieds pouvaient à peine se placer; nous marchions l'un après l'autre, et la famille, jusqu'au dernier petit enfant, nous suivait, comme s'ils voyaient tous ce jardin pour la première fois. Au milieu de ce tableau si touchant, je trouvais quelque chose de triste à ne voir que des arbustes dépouillés, des tiges dont on avait coupé les fleurs, ou quelques boutons prêts à éclore, et impatiemment attendus pour les vendre. Cela me présentait l'image d'une existence précaire, dépendante des caprices de la coquetterie et de toutes les variations de l'atmosphère. C'était pour la première fois que je pensais que les inquiétudes du besoin pouvaient être attachées à la croissance d'une fleur! J'abrégai cette promenade qui me devenait pénible: en revenant près de la maison, j'appellai ma petite Françoise, et lui donnai un billet de cent francs pour s'acheter un habit: sa mère le lui arracha des mains,

en disant qu'il fallait garder cela pour les provisions de l'hiver. J'y aurais pensé, lui répondis-je avec humeur, et prenant un autre billet, je le donnai encore à ma petite Françoise: puis je donnai au bon père, de quoi habiller tous les enfans, en ajoutant que je desirais que ce fut l'usage particulier de cette somme. Je m'en allais; lorsque réfléchissant que j'avais pu affliger Madame Antoine, en m'occupant plutôt du plaisir des enfans que des besoins du ménage, sentant que les inquiétudes d'une mère sont encore de l'amour, que son avarice n'est souvent qu'une sage précaution, je retournai vers elle, et serrant sa main, je reviendrai, lui dis-je, pour les provisions de l'hiver. Ah! vous reviendrez; s'écria Françoise! Il reviendra, disaient les petits! Vous le promettez, dit le père? Ne nous oubliez pas, dit la mère! — Françoise tenait mon habit, le père une de mes mains, la mère s'était saisie de l'autre, les enfans se pressaient contre mes jambes. En me voyant ainsi entouré de cette bonne famille, en
pen-

pensant au bonheur que je leur avais procuré, j'oubliai mes propres peines; et quoique tous mes chagrins vinssent du coeur, je remerciai le ciel d'être né sensible. En les quittant, je revins tranquille par ce même chemin que j'avais traversé avec tant d'agitation. Le jour était sur son déclin; j'admirai les derniers rayons du soleil; la paix de cette bonne famille avait passé dans mon âme: pour un moment, je me suis senti plus fort que l'amour, car j'ai pensé que si je ne pouvais pas être heureux sans Adèle, au moins il pouvait y avoir, sans elle, des instans de satisfaction. Plus calme, j'envisageai sa colère sans exagération; et en repassant devant son appartement, je me dis, sans humeur et sans vanité: si elle m'aime, nous nous raccomoderons bientôt et si elle ne m'aimait pas! . . . si Adèle ne m'aimait pas! ah! qu'au moins je ne prévoie pas mon malheur.

P. S. Il est dix heures; on vient de me dire que Monsieur de Sénange était avec elle; je vais m'y présenter encore; il est bien difficile que, chez eux, ils continuent longtems à ne pas me recevoir.

LETTRE XXXVI.

Une heure du matin.

Je la quitte, Henri: c'est cet infernal cocher qui a tout dit; c'est sa maladroite indiscretion qui m'a jetté dans toutes les folies que je crois vous avoir écrites; je vous prie, brûlez toutes mes dernières lettres: j'ai trouvé Adèle couchée sur un canapé, Monsieur de Sénange près d'elle; ma présence, quoiqu'ils m'eussent permis de venir les joindre, eut l'air de les étonner l'un et l'autre; mais n'ayant aucun tort, je ne me suis point embarrassé, et me suis assez légèrement excusé de n'être point rentré pour dîner. Monsieur de Sénange m'ayant froidement demandé où j'avais été, je lui répondis que, sans m'en apercevoir, je m'étais trouvé à une trop grande distance pour espérer d'être rentré assez tôt; je me mis à leur parler de Françoise, de son père, du jardin . . .

pas la plus petite interruption de Monsieur de Sénange, ni même d'Adèle. Cependant, lorsque j'en fus aux adieux de cette bonne famille, je vis que je faisais quelque impression sur Monsieur de Sénange, qui me demanda si j'avais foi aux compensations? — Je ne le compris pas, et le lui avouai franchement. — Croyez vous donc, me dit-il, qu'on puisse enlever une femme aujourd'hui, et réparer ce scandale le lendemain en secourant une famille? — Ce mot *enlever* m'éclaira aussitôt: je regardai Adèle, qui baissa les yeux. Je vois, leur dis-je, qu'on vous a parlé d'une aventure à laquelle, peut-être, je me suis livré sans assez réfléchir; mais vous me pardonnerez, j'espère, de n'avoir pas hésité lorsqu'il s'agissait d'arracher quelqu'un au dernier désespoir: et sans attendre leur réponse, je tirai de ma poche la lettre d'Eugénie, que je lus tout haut. A mesure que j'avais, l'attendrissement de Monsieur de Sénange augmentait; Adèle même laissa tomber quelques larmes; lorsque j'eus fini, il s'approcha de moi
en

en m'embrassant : „c'est à vous à nous excuser,“ me dit-il, „de vous avoir soupçonné, lorsque tant de générosité vous conduisait : pardonnez-moi, mon jeune ami ; je vous aime comme un père, et les meilleurs pères grondent quelquefois mal à propos.“ — Pour Adèle, elle n'alla pas si vite, et, à travers ses larmes, elle me demanda où j'avais placé cette Religieuse ? — Dès que j'eus dit qu'elle était partie le matin même pour l'Angleterre, elle parut soulagée, et respira comme si je l'eusse délivrée d'un grand poids. Il fallait, me dit-elle, nous mettre dans votre confiance, nous aurions partagé votre bonne action. — Ne me reprochez pas mon silence ; il y a une sorte d'embarras à parler du peu de bien qu'on peut faire. — Pourquoi ? me répondit-elle vivement, moi, j'en ferais exprès pour vous le dire. — A ces mots, soit que Monsieur de Sénange aperçut, pour la première fois, les sentimens d'Adèle, soit qu'effectivement quelque douleur soudaine le saisit, il se leva en disant
qu'il

qu'il n'était pas bien. Je lui offris mon bras pour descendre chez lui; il le prit sans me répondre. Adèle nous suivit; à peine fumes nous arrivés dans son appartement, qu'il se couvra et renvoya Adèle. En sortant, elle me salua de la main en signe de paix, et avec un sourire d'une douceur ravissante: je m'avantai vers elle; *Pardonnez-moi*, dites nous tous deux en même tems. — Mais je fus obligé de la quitter aussitôt, car j'entendis Monsieur de Sénange qui m'appellait fortement. Cependant, lorsque j'approchai de son lit, il ne me parla point, il se retournait, s'agitait, et gardait le silence. Craignant de le gêner, j'allai m'asseoir un peu loin de lui, attendant toujours ce qu'il pouvait avoir à me dire: mais j'attendis vainement. Au bout d'une heure il me pria de me retirer, en ajoutant qu'il ne voulait pas me déranger, et que le lendemain il me parlerait — Que veut-il me dire? . . . S'il allait me demander de m'éloigner! . . . ce n'est plus mon bonheur seul que je sacrifierais, c'est Adèle même qu'il faudrait affliger, et ja-
mais

mais je n'en aurai le courage. — Que ma situation est horrible! chacune des peines de l'amour paraît la plus forte que l'on puisse supporter! A ce bal, lorsque j'ai pensé qu'elle ne m'aimait pas, j'ai cru que c'était le plus grand des malheurs!... Hier, quand je la croyais malade, ses souffrances m'abîmaient, et son amour ne me semblait plus nécessaire. Aujourd'hui, qu'il faudra peut-être la quitter, l'affliger! volontairement l'affliger! jamais je n'en aurai la force jamais

LETTRE XXXVII.

Ce 9 Septembre 6 h. du matin.

Il n'y avait pas deux heures que j'étais couché, lorsque j'ai entendu frapper à ma porte à coups redoublés. J'ai ouvert aussitôt, et l'on m'a dit de descendre bien vite, que Monsieur de Sénange venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie: je le trouvais sans aucune connaissance. Le chirurgien était près de lui: lorsqu'il rouvrit les yeux, je le tenais dans mes bras; il me fixa longtems, et regarda de même tout ce qui l'entourait, sans reconnaître personne. — Le chirurgien me dit qu'il le trouvait fort mal, que son pouls était très mauvais, et qu'il fallait promptement instruire sa famille de son état. Je chargeai une des femmes d'Adèle de l'avertir, n'osant pas y aller moi-même: je sentis que ce n'était pas à moi à lui apprendre l'espèce de malheur qui la menaçait. —
Quel

Quel spectacle, pour une jeune personne sensible, que d'assister à la décomposition effrayante d'un être qu'elle aime comme son père. — Monsieur de Sénange est défiguré, sans mouvement, sans parole; la douleur de cette malheureuse enfant est déchirante, mais elle est sans remords, au lieu que la mienne en est remplie. Adèle ne s'est pas apperçue de la peine qu'elle lui a causée; et moi, j'étais sûr qu'il se couchait mécontent. Il a vu ses larmes: il a entendu ces mots délicieux: *moi, je ferais du bien exprès pour vous le dire!* il en aura senti une douleur vive, qui peut-être a causé son accident. Comme il est récompensé! il a épousé Adèle, pour la sauver du malheur; il m'a reçu comme un fils; et non seulement nous nous aimons, mais nous n'avons même pas eu la force de lui cacher nos sentimens. J'ai bien besoin que la connaissance lui revienne entièrement; qu'il sache que nous l'avons toujours chéri, respecté; que jamais nous n'avons été ingrats ni coupables envers lui; et s'il doit mourir de cette mala-

mala-

maladie, au moins que son dernier regard nous bénisse! . . . S'il doit mourir! que deviendra Adèle, qui l'aime si véritablement? Me fera-t-il permis de m'affliger avec elle, de chercher à la consoler? Son âge . . . le mien . . . j'ignore les usages de ce pays . . . combien j'aurais besoin de votre amitié et de vos conseils!

LET.

LETTRE XXXVIII.

Ce 10 Septembre, 5 h. du matin.

On croit Monsieur de Sénange un peu mieux ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a reconnu Adèle, et lui a ferré la main. Il a plusieurs fois porté les yeux sur moi, mais sans le plus léger signe d'affection. Il m'accuse sûrement : puisse-t-il avoir le tems d'apprendre combien mes sentimens ont été purs. J'ai dit, il est vrai, à Adèle, que je l'aimais ; sa bouche a prononcé le même aveu : mais ce mot si tendre, ce mot, *je vous aime*, n'appartient-il pas autant à l'amitié qu'à l'amour ? Un ami, qu'aurait-il demandé de moins ? qu'aurait-il fait de plus ? Certainement, Monsieur de Sénange est mieux ; hier, il était tout à fait dans l'affaîslement ; cette nuit il a eu des momens de bon sommeil. Adèle ne l'a pas quitté : dans les intervalles elle lui parlait, le rassurait, cherchait à le distraire, tandis que j'étais dans un coin de la chambre, sans oser faire un mouvement dans la crainte qu'il ne m'entendit, que ma présence

ne le troublât, et même que la vue d'Adèle Qu'il est affreux d'être obligé de cacher ses attentions, sa douleur, à l'homme qu'on respecte le plus !

Adèle attend aujourd'hui les parens de Monsieur de Sénange ; son intendant leur a fait part de l'état de son maître ; elle redoute fort cet instant, car elle sait qu'ils n'ont cessé de le voir qu'à l'époque de son mariage ; mais l'espoir de quelques petits legs les ramènera certainement. On a envoyé aussi un courrier à Madame de Joyeuse : Adèle ne doute pas non plus qu'elle ne revienne aussitôt. Comme elle va nous tourmenter ! . . . Ah ! mes beaux jours sont passés : que je m'en veux de n'en avoir pas mieux senti le prix ! . . . Heureux tems où, seul entre Adèle et cet excellent homme, jamais ils ne me regardaient sans me sourire : où lorsque je paraissais, ils semblaient me recevoir toujours avec un plaisir nouveau — et je n'étais pas satisfait ! . . .

LETTRE XXXIX.

10 Septembre, 9 h. du soir.

Il y a bien peu de changement dans la situation de Monsieur de Sénange : à nos inquiétudes, malheureusement si fondées, se sont joints les tourmens des parens qui, n'aimant point Monsieur de Sénange, importunent tout ce qui l'entoure, pour avoir l'air de s'y intéresser. Aujourd'hui, comme il était peut-être un peu moins mal, j'avais engagé Adèle à dîner dans la chambre qui précède celle où il est. J'obtenais de sa complaisance qu'elle prit quelque nourriture, lorsque nous fumes interrompus par un domestique qui ouvrit, avec fracas, les deux battans de la chambre où nous dinions, pour annoncer la vieille Marchale de Dreux, parente, fort éloignée, de Monsieur de Sénange, et qu'Adèle n'avait jamais vue. — „Je vois à votre occupation,“ nous dit-elle, „que mon

H 2

„cou-

„cousin est mieux.“ — Adèle intimidée, essaya de lui rendre compte de l'état du malade. La Maréchale, que j'ai rencontrée plusieurs fois dans le monde, fit semblant de ne pas me reconnaître, et dit à Adèle: „c'est sûrement là Monsieur votre „frère? il vous soigne de manière à tromper „vos inquiétudes.“ — Adèle, embarrassée de ce nom de frère, ne répondit point; mais après quelques minutes, elle m'adressa la parole en me nommant *Milord*: la Maréchale feignit de ne pas entendre ce titre étranger, et continua à parler de moi comme du frère d'Adèle; alors il me parut convenable de lui dire que Monsieur de Sénange étant venu en Angleterre dans sa jeunesse, il croyait avoir eu des obligations essentielles à ma famille. „J'ignore „rais ces détails,“ me répondit-elle avec aigreur, „car assurément je n'étais pas née „lorsque Monsieur de Sénange était jeune.“ Il m'a attiré chez lui, ajoutai-je, et m'y a traité avec trop de bonté pour que j'aie songé à le quitter depuis qu'il est malade. — „Je ne blâme rien,“ répliqua-t-elle sèchement;

„ment; „seulement vous trouverez bon que
„ne sachant pas vos droits ici, et Monsieur
„de Sénange étant à la mort, je crusse que
„sa femme ne voyait que ses proches pa-
„rens.“ — Adèle, avec plus de présence
d'esprit que je ne lui en soupçonnais, (mais
l'orgueil blessé est un grand maître) Adèle
lui répondit que, tant que Monsieur de
Sénange vivait, il pouvait seul donner des
ordres chez lui: „mais si j'ai le malheur
„de le perdre,“ ajouta-t-elle, „alors,
„comme vous le dites, Madame, je ne
„verrai plus que mes proches parens.“ —
La Maréchale l'est à un degré si éloigné,
qu'il aurait autant valu lui dire, *je ne me
soucie pas de vous, et je ne vous verrai pas
non plus.* Cependant, elle n'avait rien à
répondre, car Adèle s'était servie de ses
propres expressions; aussi resta-t-elle dans
le silence, mais de si mauvaise humeur,
que certainement Adèle s'en est fait une
ennemie pour la vie. Il vint encore un
grand nombre de parens, qui arrivaient
tous avec un visage de circonstance: à
peine avaient-ils salué Adèle, qu'après

le premier compliment, ils allaient dans un autre coin de la chambre, chuchoter et ricaner entre eux : la Maréchale les appelait l'un après l'autre, parlait bas à chacun, riait aux éclats derrière son éventail, et leur racontait sûrement par quelle jolie plaisanterie elle avait fait sentir à Adèle l'inconvenance de mon séjour dans sa maison. Je n'en doutai pas, lorsqu'une de ces femmes, jeune cependant, (à cet âge, n'avoir pas d'indulgence!) vint à moi avec minauderie, et me parla d'Adèle en la nommant aussi ma soeur. Je ne daignai pas lui répondre, et elle courut bien vite chercher les applaudissemens de ce groupe infernal. La pauvre Adèle était si embarrassée, que les larmes tombaient de ses yeux : j'étais indigné, lorsqu'à mon grand étonnement, on annonça Madame de Verneuil qui, en me voyant, se mit à rire et m'appella. — Je vous supplie, lui dis-je tout bas, venez avec moi un instant; je vous crois bonne, et voici l'occasion d'être généreuse. — Elle me suivit sur la terrasse, où je lui racontai,
à

à la hâte, mon séjour chez Monsieur de Sénange, ses raisons pour m'aimer, et les impertinences de la Maréchale; venez au secours de Madame de Sénange, ajoutai-je, ayez compassion de sa jeunesse. — „Convenez,“ me dit-elle, „que vous „êtes parti de chez moi avec une légèreté „qui me donne assez d'envie de vous tour- „menter.“ — J'ai tort, mille fois tort; mais par garce ne faites pas une réflexion; j'ai trop sujet de les craindre: allons, venez, soyez bonne, lui dis-je en l'entraînant dans le salon, où je la plaçai près d'Adèle. — Je tremblais pour sa première parole, car si malheureusement une idée ridicule l'avait frappée, nous étions perdus . . . Mais par bonheur la Maréchale l'appella; et attirer son attention, c'est presque toujours exciter sa moquerie: elle lui parla longtems bas, et lui racontait sûrement ses gentilleses, lorsqu'à ma grande satisfaction, je vis Madame de Verneuil lui répondre si sérieusement, que bientôt chacun fut se rasseoir, et reprit la gravité que le moment exigeait. Madame de

Verneuil retourna près d'Adèle, et lui dit⁹ devant toute cette famille : — „Vous trouverez simple, ma cousine, que nous ayons „été fâchés du mariage de Monsieur de Sé-
„nage; l'humeur nous a éloignés de lui;
„mais vous ne devez pas en souffrir,“
ajouta-elle en élevant la voix; „et puis-
„que cette malheureuse circonstance nous
„r'approche, j'espère que nous ne nous
„éloignerons plus.“ — Adèle l'embrassa;
et dès lors la Maréchale et le reste de
la famille la traitèrent avec plus d'égards.
Mais Madame de Verneuil me fit bien pa-
yer cette obligation; car aussitôt que le
calme et la bienveillance furent rétablis dans
le salon, elle m'ordonna de la suivre sur
la terrasse. Après m'avoir encore persiflé
sur la manière dont je l'avais quittée, el-
le me demanda si j'étais amoureux d'Adè-
le? — Non, assurément! lui répondis-
je gravement. — „Vous ne l'aimez donc
„pas?“ dit-elle en riant; „puisque vous
„ne l'aimez pas, je vais la livrer à la
„Maréchale.“ — Si fait, le l'aime, m'é-
criai-je, mais je n'en suis pas amoureux. —
„Ah

„Ah! vous n'en êtes pas amoureux? . . .“
 (en se retournant encore) „je vais . . .“ —
 Hé bien oui, si vous le voulez, j'en ferai
 amoureux; lui répondis-je en saisissant ses
 mains pour la retenir malgré elle: mais ayez
 pitié de son embarras et de sa jeunesse. —
 „Et vous aime-t-elle? . . .“ — Non,
 certainement. — „Elle ne vous aime pas! . . .
 „si donc, c'est une ingrate, et je l'abandon-
 nerai . . . — Au nom du ciel, lui dis-je,
 n'abusez pas de ma situation, je dirai tout ce
 qu'il vous plaira, pourvu que vous la fau-
 viez de cette Maréchale. — Alors s'affé-
 yant, elle me dit, avec une majestueuse iro-
 nie: „voyons si vous êtes digne de ma pro-
 tection? . . .“ Mais ne voulant pas com-
 promettre Adèle, craignant de piquer l'esprit
 railleur de Madame de Vernel, je me jet-
 tai dans des définitions, divisions, subdivi-
 sions sur le degré d'amour que je ressentais,
 celui qui était permis, l'espèce d'amitié que
 j'inspirais . . . Plus je parlais, plus elle
 riait, se moquait, et faisait des questions
 si positives, avec un regard si péné-
 trant, me menaçant toujours de cette

maudite Maréchale , que je m'embrrouillais comme un sot , et me fâchais comme un enfant. Enfin , la douce et triste Adèle vint nous avertir que tout le monde était parti. „Mais ils reviendront demain ,“ dit-elle en regardant Madame de Verneuil avec timidité , et comme pour la prier d'être encore son appui. Aussi , malgré le besoin qu'elle a de s'amuser , y parut-elle sensible , et promit-elle de revenir le lendemain. Mais sans considérer plus longtems le chagrin d'Adèle , elle nous quitta , en disant qu'elle avait donné un rendez-vous d'affaires a l'opéra. — Quel horrible usage , que celui qui force à recevoir les personnes qu'on aime le moins , et à se priver de ses amis dans les momens où l'on aurait le plus besoin de solitude et de consolation.

LETTRE XL.

Ce 11 Septembre, 5 h. du matin.

Monsieur de Sénange étant moins mal hier au soir, Adèle consentit à prendre un peu de repos. Je remontai aussi dans ma chambre, en recommandant bien que s'il arrivait la moindre chose, ou s'il me nommait, on vint aussitôt m'avertir; car j'espérais toujours qu'il se souviendrait de moi, de mon respect, de mon attachement. Heureusement pour la tranquillité de mon avenir, ce matin à cinq heures on est venu me dire qu'il venait de m'appeler. — Je courus chez lui: en me voyant, il me demanda où j'avais été tout ce tems? — Je fermai la main, en l'assurant que j'avais toujours été près de lui. — „J'ai donc „été bien mal, car je ne me rappelle pas . . . “ et rêvant ensuite comme s'il cherchait à rassembler ses idées . . . „mon „jeune ami,“ me dit-il, „il se mêle à
votre

„votre souvenir des sentimens pénibles...
„mais je veux les éloigner dans ces der-
„niers instans. Dites-moi, je vous prie,
„assurez-moi, que vous ne m'avez point
„trompé... qu'Adèle m'aime encore...” —
Je l'interrompis pour l'assurer qu'elle n'a-
vait pas un reproche à se faire! — „Et
„vous?” me demanda-t-il. — Et moi?
repris-je en tombant à genoux près de
son lit, et moi!... Je lui avouai mon
amour mes combats, ma résolution de
fuir, et surtout la certitude que j'avais
acquise que, ni pour elle, ni pour
moi, cela n'était nécessaire; et je vous
jure, lui dis-je, que vous êtes toujours
ce qu'elle aime le mieux. „Puis-je vous
„croire?” me demanda-t-il en me fixant
attentivement. Je l'assurai que j'étais vrai
avec lui, comme si je parlais à Dieu mé-
me! — „Je vous remercie,” répondit-il
en s'attendrissant; „Adèle pourra donc me
„dire adieu sans rougir, et un jour se
„donner à vous sans remords, et sûre de
„votre estime: je vous remercie, je vous
„remercie,” répéta-t-il plusieurs fois très
vive.

vivement. — Je voulais le r'assurer sur son état, mais il ne le permit pas. — „Je fais que je n'en reviendrai point,“ me dit-il, „cependant, malgré moi, je crains de mourir Mon jeune ami, promettez - moi que, lorsque cet instant viendra, vous ne m'abandonnerez pas.“ — Je le lui promis en essayant encore de calmer ses esprits : mais lorsque je lui disais qu'il était mieux, il souriait, et cependant se répétait à lui-même qu'il mourrait, comme s'il eut craint de se livrer à de fausses espérances, ou qu'il eut en besoin de se rappeler son état pour conserver son courage. Il me parla d'Adèle avec une tendresse extrême. — „Je ne la recommande pas à votre amour,“ me dit-il, „mais j'implore votre indulgence craignez votre sévérité . . . elle est jeune, vive, étourdie à l'excès . . . Promettez moi de ne jamais vous fâcher sans le lui dire . . . la condamner sans l'entendre . . . Rappelez - vous que dans ce moment cruel, où, non seulement il faut quitter ce qu'on aime . . . tout ce qu'on a connu . . .

mais

„mais où il faut encore se séparer de soi-même . . dans ce moment je vous crois, vous la donne, et vous souhaitez d'être heureux . . . au moins, que son bonheur soit ma récompense! . . .“ — Il tremblait, soupirait, essayait de retenir des larmes qui s'échappaient malgré lui, et tenait ma main si fortement serrée, qu'il m'était impossible de m'éloigner. Pour cacher l'impression qu'il me faisait, j'appuyais ma tête sur son lit sans lui répondre davantage, lorsqu'on vint lui dire que son notaire était arrivé. „Allez, mon jeune ami,“ me dit-il, „j'ai quelques dispositions à faire; vous verrez que je meurs en vous aimant et en vous estimant toujours“ — Je le quittai l'âme brisée; au bout d'une heure j'entendis plusieurs voix m'appeller . . . Monsieur de Sénange venait d'être frappé d'une nouvelle attaque; elle fut moins longue, moins fâcheuse que la première; mais il est resté si faible, que le moindre accident peut nous l'enlever d'un moment à l'autre

8. h. du soir.

Depuis cette seconde attaque, Monsieur de Sénange s'affaiblit à vue d'oeil; sa tête même n'est pas trop à lui; il a des absences fréquentes, pendant lesquelles il ne lui reste que le souvenir d'Adèle, mon nom, qu'il répète souvent, et le regret de la vie qui le poursuit lors-même qu'il ne peut plus connaître le danger de son état. La pauvre Adèle ne se fait point d'idée de la mort; quand Monsieur de Sénange agit, se meut, parle, elle se rassure, et croit que les médecins se trompent; mais s'il reste dans le silence, elle se désole, l'importune, l'interroge, voudrait même l'éveiller lorsqu'il s'endort, et l'image de la mort peut seule lui faire croire à la mort La pauvre enfant . . . dans quelques heures . . . la pauvre enfant
*

C'est

Minuit.

C'est dans la chambre de Monsieur de Sénange que je vous écris ; il repose dans ce moment, mais il est sans aucune espérance. Adèle me fait une pitié extrême ; elle a passé la journée à genoux dans les prières, et toujours je l'ai vue se relever un peu consolée . . . Ah ! c'est au moment où l'on va perdre ce qu'on aime, où tout ce qui l'entoure marque, à quelques minutes près, la fin de sa vie ; c'est alors que l'athée, si l'athée, peut aimer, c'est alors qu'il doit sentir le besoin d'un Dieu ! . . . mais Monsieur de Sénange m'appelle
 Le malheureux me demandait pour me recommander encore Adèle : à mesure que la vie le quitte, il semble s'attacher plus fortement à tout ce qu'il a aimé : il l'a appelée, nous a fait mettre à genoux près de lui, a parlé longtemps bas sans que je pusse l'entendre, seulement j'ai distingué, plusieurs fois, le nom de Lady B Il est tombé assoupi
 en

en nous parlant, Adèle a fait des cris si affreux, qu'il a fallu l'emporter de cette chambre, où elle ne le verra plus! . . . Je n'ai pas pu la suivre, car il m'a demandé de rester près de lui jusqu'à ses derniers momens, et sûrement je ne le quitterai pas

7 h. du matin.

Il n'est plus ! Henri ; le meilleur des hommes a cessé de vivre : celui qui pouvait se dire : *il n'existe personne à qui j'aie fait un moment de peine.* — Ah ! excellent homme ! excellent homme

LETTRE XLI.

Paris, 12 Septembre.

Je ne suis plus auprès d'Adèle, Henri; c'est dans mon hotel garni, c'est tout seul que j'ai à supporter mes regrets et mon extrême inquiétude. Ce matin, après vous avoir écrit deux mots, j'allai retrouver Adèle qui, en me voyant, devina bien la perte qu'elle avait faite, et se trouva fort mal. J'étais à genoux près d'elle, ses femmes l'entouraient, lorsque tout à coup Madame de Joyeuse entra, et, sans remarquer l'état de sa fille, me demanda séchement ce que je faisais chez elle dans une pareille circonstance? Je ne daignai pas lui répondre, et soutins toujours la tête d'Adèle, qui n'apercevait rien de ce qui se passait autour d'elle: sa mère me repoussa, en me disant de lui laisser prendre des soins qu'il était trop déplacé que je lui rendisse: je ne souffris point qu'on m'ar-

m'arrachât Adèle dans cet état, et Madame de Joyeuse vit bien qu'il était inutile de le tenter. Elle se promena brusquement dans la chambre, attendant, avec impatience, qu'Adèle reprit ses esprits. Dès qu'elle lui vit ouvrir les yeux, elle lui reprocha vivement l'indiscrétion de sa conduite. Adèle la regardait d'un air égaré; mais aussitôt qu'elle l'eut reconnue, elle cacha sa tête sur moi en fondant en larmes. „Finirez-vous bientôt cette scène „ridicule?“ lui dit sa mère, „vôtre mari „est mort, et la décence exige au moins „que vous paraissiez le regretter.“ — *Paraître!* dit Adèle en levant les yeux au ciel. — „Oui,“ lui répondit sa mère, „et il faut que Lord Sydenham sorte à „l'instant de chez vous.“ — Furieux, j'allais lui répondre; mais Adèle ferra ma main, et je m'arrêtai. — Cependant, il fallut m'en aller; Adèle même m'en pria, en me disant tout bas qu'elle m'écrirait. Je la laissai donc seule avec cette mère qui ne l'a jamais vue que pour la tourmenter. Quel supplice! . . . Je revins dans un

accès de rage qui dure encore; puisse-t-il continuer longtems, car je redoute bien plus le calme qui lui succédera.

P. S. Un des gens d'Adèle arrive à l'instant, pour me prier de partir aussitôt pour Neuilly . . . Cet homme en ignore la raison, mais il ajoute que toute la famille m'attend; *toute la famille!* que puis-je avoir de commun avec elle? Ah! c'est Adèle seule que je vais chercher.

LETTRE XLII.

Paris, Minuit.

Lorsque je suis arrivé à Neuilly, j'ai trouvé effectivement toute la famille de Monsieur et de Madame de Sénange réunie dans cette galerie où Adèle avait donné une si belle fête. Que nous sommes biffarres, Henri ! En entrant dans cette chambre, il me prit un faiblissement dont je ne fus pas le maître. Je regrettais Monsieur de Sénange, je le regrettais sincèrement, et je cessai tout à fait d'y penser : un froid mortel me glaça en apercevant Monsieur de Mortagne près d'Adèle ; il semblait qu'il ne fut jamais sorti de cette chambre, qu'il m'y attendait pour me braver, et me tourmenter encore. Je fais que le titre de parent lui donne le droit d'être chez elle dans cette circonstance ; mais le retrouver là, près d'elle, en noir comme elle, pouvant la voir chaque jour, à toute heure, tandis que le

13

devoir,

devoir, les convenances, sa mère, m'éloigneront. Le retrouver ainsi, fit renaitre tous mes sentimens jaloux; je ne pouvais ni respirer, ni parler. Un notaire me dit, que Monsieur de Sénange avait ordonné que son testament ne fut ouvert que devant moi. On le lut tout haut; pendant cette lecture j'essayai de me calmer, ou au moins, de dissimuler mon agitation. — Après avoir laissé toute sa fortune à Adèle, Monsieur de Sénange faisait quelques legs à des malheureux dont il prenait soin depuis longtems, et me nommait son exécuteur testamentaire, *espérant*, ajoutait-il, *que les personnes qu'il avait le mieux aimées, s'uniraient d'intérêt et d'affection après lui.* — A ces mots, j'ai vu Monsieur de Mortagne s'embarraffer et regarder Madame de Joyeuse, qui paraissait irritée: il m'a fixé aussi; mais mes yeux ont dû lui apprendre qu'Adèle était à moi, et qu'on ne me l'arracherait qu'avec la vie: nous ne nous sommes point parlé; toutefois suis-je bien sûr que nos sentimens nous sont bien connus. — Par un codicile,

Mon-

Monsieur de Sénange conseillait à Adèle d'aller passer au couvent l'année de son deuil, et demandait d'être enterré à la pointe de l'île, dans cet endroit solitaire dont il avait été frappé un jour; *dans cet endroit, dit-il, où le hasard ne pouvant conduire personne, le regret seul viendra me chercher, ou l'oubli m'y laisser inconnu.* L'usage permettant de laisser un présent à son exécuteur testamentaire, il me donnait sa maison de Neuilly, en me priant de ne jamais venir en France sans y passer quelques jours. — Je le remercie de ce bienfait; car cette maison me fera toujours chère. Les parens de Monsieur de Sénange, voyant qu'ils n'avaient plus rien à espérer, partirent en montrant plus ou moins leur humeur. Adèle voulut aller à l'instant au couvent; sa mère refusa d'y consentir, mais la volonté de Monsieur de Sénange lui donna une résolution qu'elle n'eut jamais osé manifester sans elle. Je la priai de me donner ses ordres, ou de permettre que j'allasse les recevoir. Madame de Joyeuse voulut s'y opposer encore;

mais Adèle fut encore courageuse, et dit qu'elle me verrait avec plaisir. Elle partit avec ses femmes, et sa mère s'en alla avec Monsieur de Mortagne Quelle union! . . . Je suis sûr que pendant tout le chemin, ils n'ont pensé qu'aux moyens de m'éloigner, de me persécuter. Madame de Joyeuse me hait, et la haine des méchans n'est jamais stérile! Ah! faudrait-il lutter longtems avant d'être heureux? . . . Je quittai aussi cette maison de deuil, mais j'y retournerai pour la triste cérémonie. Adieu.

LETTRE XLIII.

Paris, ce 14. Septembre.

Je viens de rendre à cet excellent homme les derniers devoirs : j'ai répandu, sur sa tombe, des larmes bien sincères et qui, si les regrets, l'amitié, peuvent se sentir après nous, devaient pénétrer jusqu'à lui. Mon ame s'attache à cette espérance ; car je l'avoue. Henry, je rejette tous ces systèmes d'anéantissement total. Détruire les idées de l'immortalité de l'âme, c'est ajouter la mort à la mort : j'ai besoin d'y croire ; c'est la foi que veut la nature, et que toutes les religions adoptent pour se faire aimer. Oh non ! je ne quitterai point Adèle sans espérer de la revoir . . . Je reviens encore à ces paroles, que Monsieur de Sénange prononçait avec tant de simplicité : *pas une personne à qui j'aie fait un moment de peine ! . . .*

Combien ces mots renferment de bonnes actions, d'heureux sentimens! . . tous les jours de ces nombreuses années ont été occupés, embellis, par le bonheur de tout ce qui l'approchait . . . Tous ces momens qui échappent à l'attention des hommes et composent l'estime de soi-même; ces momens réunis, sont tous venus s'offrir à sa mémoire, pour adoucir les maux attachés à la vieillesse. — Oh! heureuse, mille fois heureuse, la famille de celui qui n'aurait eu d'autre ambition que de parvenir à pouvoir se dire, à sa dernière heure: *il n'y a personne à qui j'aie fait un moment de peine!* . . . Paroles touchantes que j'aime à répéter, et qui ne sortiront jamais ni de mon esprit, ni de mon coeur!

LETTRE XLIV.

Paris, ce 15 Octobre.

Je n'ai point encore été chez Adèle; je crois devoir laisser passer ces premiers momens sans chercher à la voir: si je n'étais que son ami, je ne l'eusse pas quittée; mais j'avoue que mon coeur, à présent, ne peut consentir à prendre un titre aussi différent de mes sentimens. Lorsqu'Adèle est libre, je ne lui dois plus que de l'aimer avec passion, et jamais devoir n'a été mieux rempli. D'ailleurs, qu'ai-je à faire d'aller tromper ou flatter Madame de Joyeuse? Adèle est libre, et dès lors, les petits mystères, les faux prétextes, le nom d'ami pour cacher celui d'amant, tous ces détours doivent être bannis entre nous. Quand on aime Adèle, on n'a besoin de tromper ni de flatter personne: elle seule, dans l'univers, a des droits sur moi.

moi. Mes volontés, mes défauts, mes qualités, lui appartiennent, et seront à elle jusqu'à mon dernier soupir. Adèle est libre! . . . tous mes vœux seront satisfaits. — Elle m'écrira sûrement, pour m'avertir du moment où je pourrai la voir. Mais que le tems me semble long! je ne fais ni le perdre ni l'occuper. Pour me prendre quelques heures, j'ai voulu revoir les plus beaux monumens que Paris renferme; cependant, soit que cela tint à ma situation, soit qu'ils n'eussent plus le piquant de la nouveauté, ils ne m'ont point intéressé. J'ai bien reconnu l'inconvénient d'avoir voyagé trop jeune. Je n'avais que quinze ans lorsque mon père me fit parcourir cette grande ville. Nous passions la journée à voir tout à la hâte, spectacles, édifices, monumens, tableaux, détruisant la curiosité sans m'instruire; il m'a fait traverser ainsi toutes les cours de l'Europe; et je pourrais dire que rien ne me serait nouveau, et que cependant tout m'est inconnu. — Pour achever le mé-

Dr.

Dr. Morris m'écrit que cette jeune Religieuse se désole, passe ses jours dans les larmes, fuyant le monde, et repoussant les consolations. Sa santé s'affaiblit d'une manière effrayante, et la mort qui, dans son couvent, lui paraissait être la fin de ses peines, ne lui semble plus, aujourd'hui, que le commencement de ses maux. Il ajoute, „que celui qui n'a pas l'âme „assez forte pour se soumettre à sa situation, „telle qu'elle soit, ne fera jamais heu- „reux dans quelque état qu'on lui procu- „re.“ — S'il était vrai, le plus doux espoir de la bienfaisance serait perdu! — Que je hais ces tristes vérités! on cherche à les apprendre, et on desire encore plus les oublier. —

LETTRE XLV.

Ce 1 Novembre.

Qu^e d'obligations j'ai à ce bon Monsieur de Sénange, mon cher Henry; sans lui, je ne fais combien j'aurais encore passé de tems sans voir Adèle; mais grace à l'amitié qui l'a porté à me nommer son exécuteur testamentaire, les affaires nous rapprocheront malgré les parens, et même malgré Madame de Joveuse. Hier, un notaire m'a remis des papiers qu'il fallait qu'Adèle et moi signassions; je lui ai donc écrit pour demander la permission d'aller les lui porter; elle l'a accordée, et je suis parti dans une joie inexprimable de la revoir; en arrivant au couvent, on me fit monter dans le parloir de son appartement; elle courut à la grille, me donna sa main à travers les barreaux; nous étions si émus que nous fumes quelques instans sans pouvoir nous parler: aux premiers mots, sa voix
me

me pénétra, je m'arrêtais pour l'entendre; et quand je lui répondais, je voyais aussi qu'elle m'écoutait, même lorsque je ne parlais plus! Nous pensâmes à nôtre avenir, à nos goûts, à la vie que nous ménagerions Elle me pria d'être plus respectueux pour sa mère, de la soigner davantage; — „Tout ce que vous lui direz „d'aimable,“ me dit-elle, „pensez que vous „me l'adressez, et que je vous en remercie; „effectivement, je ne serai tranquille que „lorsque vous lui aurez plu; car jusque „là, je crains toujours qu'elle ne prenne „quelques unes de ses préventions, dont „ensuite il serait impossible de la faire re- „venir.“ — J'ai promis tout ce qu'elle „m'a demandé; et lorsque je cédaï à un de ses desirs, c'était en souhaitant qu'elle en exprimât de nouveaux pour m'y soumettre encore. Nous passâmes ainsi trois heures sans nous en appercevoir: je lui demandai à quoi elle s'occupait dans sa retraite? elle me répondit qu'elle s'était arrangée pour que sa vie fut à peu près distribuée comme elle l'était à Neuilly! „Je „des-

„dessine, joue du piano, travaille aux mē-
„mes heures,” me dit-elle ; „le tems si heu-
„reux de nos longues promenades, je le
„passe ordinairement à continuer les leçons
„d’Anglais que vous aviez commencé à me
„donner : quoique seule, je fais mes lec-
„tures tout haut ; je repète le même mot
„jusqu’à ce que je l’aie dit précisément com-
„me vous : l’Anglais a pour moi un char-
„me d’imitation et de souvenir que le Fran-
„çais ne saurait avoir ; je ne l’ai jamais en-
„tendu parler qu’à vous, et quand je le
„prononce, il me semble vous entendre
„encore ; chaque mot me rappelle votre
„voix, vos manières ; c’est une source de
„plaisirs inépuisable ! si jamais vous me
„menez en Angleterre, je serai bien fâ-
„chée d’y trouver que tout le monde par-
„le comme vous !” — — Nous fumes
interrompus par Mesdemoiselles de Mor-
tagne ; en entrant, l’aînée appella Adèle
ma sœur ; ce nom me fit tressaillir :
Adèle remarqua mon émotion, et s’em-
pressa de me dire, que l’usage, dans les
couvens, était que les Religieuses, entre
elles,

elles, se nommaient toujours ma sœur pour exprimer leur union et leur égalité? — „A leur exemple,“ ajouta-t-elle, „les pensionnaires qui s'aient d'une affection de préférence, se donnent quelquefois ce nom qui les distingue parmi leurs compagnes; et depuis l'enfance, Mademoiselle de Mortagne et moi nous nous nommons ainsi par amitié.“ — L'explication d'Adèle ne me satisfait point, ce nom de sœur m'avoit fait une impression extraordinaire! je crois que l'amour m'a rendu superstitieux, je suis tourmenté par une sorte de pressentiment qui me trouble. Mademoiselle de Mortagne sœur d'Adèle! . . . j'en frémis encore.

LETTRE XLVI.

Paris, ce 18 Novembre.

L'étiquette du deuil, les obsessions de Madame de Joyeuse, empêchent souvent Adèle de me recevoir; et craignant surtout l'aigreur continuelle de sa mère, elle aime mieux rester sans me voir, que d'oser avouer les sentimens qui nous unissent. Cependant, à l'entendre, ma délicatesse devrait toujours être satisfaite; car elle appelle *devoirs* les choses qui me déplaisent le plus. — Si je lui reproche l'éloignement qu'elle me prescrit, elle dit qu'elle se *sacrifie* elle-même. — La peur qu'elle a de sa mère lui paroît du *respect*, — Elle nomme *décence*, la soumission qu'elle a pour les plus fots usages; et dans nos continuelles disputes, Adèle n'a jamais tort, et je ne suis jamais content. — La dernière fois que je l'ai vue, sa mère
était

était chez elle; j'ai vainement essayé de lui plaire; elle me répondait avec une sécheresse presque malhonnête. Je ne disais pas un mot qu'elle ne fut prête à le contredire; aussi retombions nous souvent dans des silences vraiment ridicules, et notre conversation ressemblait tout à fait à la musique chinoise, où de longues pauses finissent par des sons discordans. Mais Adèle me regardait, me souriait, et c'était assez pour me dédommager. Au bout d'une heure, Madame de Joyeuse prit son éventail, mit son mantelet et dit, en me regardant, qu'elle était obligée de fortir... Je vis clairement que cela voulait dire qu'elle désirait ne pas me laisser avec sa fille... mais j'étais résolu de ne pas la comprendre, et je ne me dérangeai point... Elle espéra sûrement qu'Adèle aurait plus d'intelligence, et elle lui demanda si ce n'était pas le moment de ses études? Adèle baissa les yeux, en répondant que non. — Madame de Joyeuse ne se contenta pas de cette réponse; elle tira encore ses gants l'un après l'autre, répéta plusieurs fois qu'elle

le avait affaire réellement affaire . . . sans qu'aucun de nous fit un mouvement pour se lever. — Enfin, elle me demanda si je n'avais pas l'intention d'aller à quelque spectacle? Je lui declinai à mon tour un non fort respectueux aussi, après avoir encore balancé longtems, fallut-il bien qu'elle se déterminât à partir. Nous restâmes dans le silence tant que nous la crumes sur l'escalier, mais dès que nous la jugeâmes un peu loin, nous nous livrâmes à toute la joie que nous causait son départ. Adèle riait comme un enfant qui a échappé à son maître; cependant, la peur fut plus forte que tous ses sentimens; son amour, sa gaieté même ne purent lui donner assez de courage pour rester avec moi. Elle me renvoya bien vite, en me recommandant surtout de tâcher de rejoindre sa mère, et de la saluer en passant, afin de lui faire voir que je n'étais pas resté longtems après elle. Je fus donc forcé de la quitter aussitôt, et de faire courir mes chevaux pour r'attraper la lourde et brillante voiture de Madame de Joyeuse.

En

En me voyant, elle sortit presque sa tête hors de la portière, pour s'assurer apparemment si c'était bien moi: je lui fis une révérence, qu'elle ne me rendit pas... — Rentré chez moi, je me mis à rêver à la crainte affreuse qu'elle inspire à sa fille, j'étais blessé qu'Adèle m'eut renvoyé si promptement, qu'elle eut pensé à me dire de saluer sa mère; cette petite fausseté me déplaisait . . . Près d'elle, sa gaieté m'amuse; je pense comme elle, j'agis comme il lui plait; mais dès que je suis seul, la réflexion change toutes mes idées: je me fâche contre elle, contre moi, je suis mécontent de tout le monde.

LETTRE XLVII.

Paris, ce 12 Decembre.

J'avais bien pressenti, Henry, que la mort de Monsieur de Sénange ferait le commencement de mes véritables peines; et cependant je devais croire qu'Adèle libre, et Adèle m'aimant, rien ne pouvait plus troubler mon bonheur.

Ce matin, ella m'a fait dire de passer chez elle tout de suite: j'y ai couru aussitôt, et lui ai trouvé un air embarrassé que je ne lui avais jamais vu; elle m'avait envoyé chercher pour me parler, disait-elle, et cependant elle n'osait me rien dire. — Elle me regardait attentivement, ouvrait la bouche se taisait me passait ses mains à travers la grille hésitait allait enfin parler, et s'arrêtait encore. — Je ne savais que penser de tant d'émotion: plus elle paraissait agitée, plus je desirais d'en connaître le motif: mais, ou elle se
taisait,

taisait, ou elle ne retrouvait d'expressions que pour dire qu'elle m'aimait et m'aimerait toujours!... elle le répétait avec une ardeur qui m'effrayait: *toujours! toujours!*... disait-elle vivement — je n'en doute pas, lui répondis-je... Ces seuls mots lui rendirent son embarras, son silence: ses yeux même se remplirent de larmes... Je ne pouvais plus supporter cette incertitude, mais je la suppliais vainement de s'expliquer; elle m'assurait seulement de sa tendresse, et mettait tant de passion dans la promesse de son amour, que je la regardais quelquefois pour m'assurer si elle était bien devant mes yeux; car ses protestations si répétées annonçaient quelque chose de sinistre: elles avaient l'accent d'un adieu... Son trouble m'avait gagné au point que, ne sachant qu'imaginer, je lui demandai, avec effroi, si elle se portait bien? elle répondit que oui, et je respirai un moment comme si je n'avais plus de chagrins à redouter... malheureux que je suis!... Cependant, mon inquiétude devenant un supplice, Adèle

fit un effort sur elle-même pour m'apprendre que sa mère était venue la veille, et l'avait traitée avec une bonté mêlée de confiance et de plaisanterie qui ressemblait plus à l'amitié que cette distance respectueuse dans laquelle elle l'avait toujours tenue. — Hé bien ! m'écriai-je fatigué de toutes ces distinctions ? — „Hé bien !“ répondit-elle, „ma mère m'a demandé si vous resteriez longtems ici ? ne lui ayant rien répondu ; elle a demandé si j'avais imaginé de vous épouser ? je n'ai encore rien dit, et elle a ajouté que ce ne serait jamais de son consentement ; que votre caractère ferait le tourment de ma vie : elle a peint vivement le malheur de se trouver en pays étranger, sans amis, sans parens, et n'ayant ni consolations ni soutiens.“ — Tout ce que j'avais de force en moi, était employé à me contraindre ; car, dès que je paraissais fâché, Adèle retombait dans le silence, et alors il fallait encore des heures pour l'engager à le rompre : enfin elle me dit, „que sa mère lui avait avoué que, depuis long-tems,

„tems, elle lui destinait pour mari un
„jeune homme qui réunissait tous les
„avantages de la naissance, de la fortune,
„et des talens. . . .“ — Quel est son nom,
lui dis-je avec un emportement dont je
n'étais plus maître? — Elle me répondit
qu'elle l'avait demandé. — Comment trou-
vez-vous qu'elle l'ait demandé? apparem-
ment pour se décider ensuite. . . . Et qui
croyez-vous que ce soit? . . . Monsieur
de Mortagne? Oui, c'est lui! comme
je l'avais deviné: Monsieur de Mortagne!
repris je presque étouffé par la colère. . . .
„Mon seul ami, remettez-vous,“ me
dit-elle, „ou sans cela je ne pourrai plus
„vous parler.“ Elle me répétait qu'elle
m'aimait, avec une affection que je ne
lui avais jamais vue; mais toutes ses pro-
testations ne pouvaient me rendre le bon-
heur; j'étais appuyé sur la grille sans pou-
voir dire un mot, ni même la regarder:
un poids immense m'accablait; elle par-
lait, et je ne l'entendais pas. Enfin elle se
leva, et m'appella très fort, comme si j'eusse
été bien loin d'elle. Le son de sa voix me

causa une douleur aigue qui me pénétre encore; parlez tout bas, lui dis-je, parlez tout doucement. — Alors, il faut lui rendre justice . . . Alors elle fit tout au monde pour me rendre plus tranquille, et se r'approchant de moi, comme si elle eut été près d'un malade affaibli par de longues souffrances, elle m'appellait à voix basse, me donnait les noms les plus tendres, les titres les plus chers! . . . mon coeur l'entendait, peu à peu ce grand orage se calmait, lorsque malheureusement elle prononça le nom de *mari*; ce titre me rendit toute ma fureur; c'est le seul auquel Monsieur de Mortagne prétende, car il ne se donne pas la peine de l'aimer, c'est sa fortune qu'il épouse, son rang qu'il lui offre. — Au lieu d'écouter les douces plaintes d'Adèle, je me laissai aller à toute mon humeur, l'accusai de perfidie, de vanité; je ne fais jusqu'où aurait été mon emportement, si ses larmes ne m'avaient pas tout à coup arrêté: elles tombaient en abondance, et semblaient adoucir ma blessure . . . Dès qu'elle me
vit

vit plus tranquille, elle pressa mes mains de nouveau, les porta à ses yeux; elle paraissait aimer à en essuyer ses pleurs; mais elle s'arrêta comme si elle avait encore quelque chose à m'apprendre... Alors, je l'avoue, Henry, surpris qu'il lui restât de nouvelles peines à me faire, je me mis à marcher dans la chambre en lui criant de se hâter, et de tout dire. — „Ma mère,“ reprit-elle, „me vanta longtems les avantages de ce mariage, mais je l'ai refusé.“ — Ah! ce mot me rendit mon amour et ma soumission; je revins près d'elle, je promis de ne plus l'affliger, de modérer ma violence, mon humeur: je me reprochais si cruellement de l'avoir affligée, que je la priai même de se venger, de me punir... mais la cruelle, abusant bientôt de mes remords, de ma douceur, s'empressa d'ajouter que sa mère n'avait paru, ni étonnée, ni fâchée de son refus, et lui avait seulement demandé de voir Monsieur de Mortagne comme un parent à qui elle devait des égards... „Ma mère,“ continua-t-elle, „m'a dit que je croyais vous ai-

mer,

„mer, et qu'elle ne le pensait pas; que j'é-
 „tais convaincue de ne jamais aimer Mon-
 „sieur de Mortagne, et qu'elle était persua-
 „dée du contraire; *ne disputons pas sur ce*
 „point, m'a-t-elle dit en riant: *voyez-les*
 „également tous deux; *passer l'année de votre*
 „deuil à comparer, à réfléchir, et au bout de

„ce tems, celui que vous préférerez aura mon con-
 „sentement. J'aurais bien désiré la refuser:
 „mais tremblant de la fâcher, craignant de
 „vous déplaire, j'ai seulement osé lui deman-
 „der un jour pour réfléchir: voyez, dictez
 „ma réponse.“ — Que pouvais-je dire?
 c'était moi alors qui gardait le silence: il
 m'était également impossible de donner ou
 de refuser mon aveau à un pareil arrange-
 ment... Cependant, elle me peignit si vi-
 vement la terreur que sa mère lui inspire,
 me répéta tant de fois qu'elle m'aimait, que
 moi, faible créature, redoutant de l'affliger,
 je fermai les yeux, et m'en rapportai à ei-
 le... Le croiriez-vous? au lieu de s'effra-
 yer des peines qu'elle allait me causer, de se
 trouver plus à plaindre que moi, elle a paru
 bien aise; et saisissant aussitôt une permission
 que

que je n'avais pas même prononcée, elle m'a remercié oui, remercié! . . . l'ingrate! . . . J'avais été si cruellement agité, que le son de sa voix, son silence, ses paroles, me blessaient également. . . . Cependant je ne pouvais m'éloigner d'elle; je restai longtems sans dire un mot, ni permettre qu'elle me parlât; mes pensées; mes souffrances même avaient encore une sorte de vague que je craignais de fixer; le chagrin, l'inquiétude, n'avaient pas marqué leur place dans mon âme, et il me semblait que tant que je resterais près d'elle, je pourrais encore être heureux, mais que si une fois je m'en allais, tout serait fini pour moi Cependant, il fallut bien la quitter, et je partis éprouvant déjà toutes les horreurs de la jalousie.

LETTRE XLVIII.

Paris, ce 13 Janvier.

Je ne vous ai pas écrit depuis quelques jours, mon cher Henry, parceque je suis trop mécontent; mes résolutions varient presque aussi rapidement que mes pensées se succèdent; je ne me reconnais plus. — Après vous avoir mandé la faiblesse avec laquelle j'avais consenti à ce qu'Adèle revit Monsieur de Mortagne, je restai tout le jour à rêver à sa situation, à la mienne: je ne savais encore à quoi m'arrêter, lorsque le lendemain je retournai à son couvent; j'y allai lentement; c'était la première fois que je ne me hâtais pas d'y arriver. En entrant dans la cour, je vis un cabriolet auquel était attelé un superbe cheval qui frappait la terre, rongeaient son mors, et semblait bruler de partir Il est ici depuis longtemps, me dis-je in-
teri-

terieusement, car un instinct secret m'avertissait que cette voiture appartenait à Monsieur de Mortagne Je montai l'escalier avec une répugnance extrême, et cependant j'avais toujours; j'allais entrer dans le parloir, lorsque je fus arrêté par des rires éclatans, à travers lesquels je reconnus la voix d'Adèle! sa gaieté me fit redescendre quelques marches qu'il fallut remonter pour suivre le laquais qui m'avait annoncé. — Je trouvai Monsieur de Mortagne avec un gros chien, qui était la cause de tout ce bruit; ses soeurs étaient avec Adèle dans l'intérieur du parloir; après les premières révérences, la plus jeune d'elles pria son frère de faire recommencer au chien les tours qu'il avait déjà faits; et voilà le chien faisant sentinelle et toutes ces bêtes qui ne devraient amuser que des enfans; Mesdemoiselles de Mortagne s'en divertissaient beaucoup, mais Adèle ne riait plus elle me regardait avec inquiétude; la joie de ses amies, les peines que prenait leur frère n'attiraient plus son attention; c'était même avec effort

effort que sa politesse la forçait quelquefois à sourire . . . Déjà me disais-je, elle se contraind pour moi Encore un jour elle s'en cachera peut-être; de la crainte à la dissimulation, il n'y a qu'un pas! — Le sérieux avec lequel je regardais le maître et le chien, fit cesser bientôt ce badinage; d'ailleurs, l'impatient cheval se faisait toujours entendre, et les cris continuels du palfrenier avertissaient assez de la peine qu'il avait à le contenir; Adèle en fit la remarque sans trop savoir ce qu'elle disait Monsieur de Mortagne se leva aussitôt, et partit avec empressement, lui jettant un regard qui disait: *je ne gêne personne moi, je ne suis point jaloux.... si jeune, point jaloux! il a donc déjà renoncé à l'amour!* Adèle, vous suffirait-il d'être aimée ainsi? — Ses sœurs coururent à la fenêtre pour le voir partir — Je l'entendis qui fouettait, arrêtait, excitait son cheval; elles détournaient sa vue, lui disaient de prendre garde; mais ni leur peur, ni leurs cris, ne purent engager Adèle à se déplacer; elle

elle resta assise près de moi. — Si je n'avais pas été ici, lui demandai-je tout bas, seriez vous restée? . . . „Non,“ me répondit-elle, „je crois que par curiosité j'aurais été à la fenêtre.“ — Oui, lui dis-je, par curiosité; et Monsieur de Mortagne aurait cru que c'était lui qui vous attirait. — Quelques minutes après, les sœurs nous laissèrent seuls — comme Adèle était embarrassée! . . . je pris sa main et la baisais en soupirant! . . . „Je n'ai rien à me reprocher,“ me dit-elle, „et cependant je ne suis plus contente...“ — Sa douceur me toucha; je n'envisageai plus que la crainte que sa mère lui inspire: je la plaignis, la plaignis sincèrement. Avec quelle tendresse je cherchais à la rassurer, à la consoler! — „Si vous saviez,“ me dit-elle, „comme vous êtes différent de vous même; lorsque vous êtes entré, votre visage était si sévère!“ . . . Avant que j'arrivasse, lui répondis-je en souriant, vous étiez si gaie! . . . elle sourit à son tour, mais ce rire avait quelque chose de triste et de doux qui me pénétra. —

„J'avoue,“ reprit-elle, „que je ne suis
assez forte, ni pour déplaire à ma mère,
ni pour vous fâcher . . .“ — Elle
réva longtems, et finit par me pro-
poser de ne jamais voir Monsieur de Mor-
tagne qu'en ma présence. J'adoptai cette
idée avec une tendre reconnaissance; nous
nous séparâmes satisfaits l'un de l'autre,
et nous aimant, je crois, plus que ja-
mais. — Huit jours après, Adèle m'é-
crivit que Monsieur de Mortagne lui ayant
fait demander si elle serait chez elle le soir,
elle me priait de m'y rendre de bonne
heure. Je fus exact, mais il arriva pres-
qu'en même tems que moi, et parut éton-
né de me rencontrer: cependant, se re-
mettant aussitôt comme un homme maître
de ses passions, ou plutôt n'ayant déjà
plus de passions, il fit quelques compli-
mens à Adèle, qui lui répondit avec une
sèchereffe que je n'approuvai point . . .
Ne pourra-t-elle donc jamais le traiter
comme un homme ordinaire? et aura-t-il
toujours à se plaindre ou à se louer d'elle?
je comptais lui en faire quelques reproches
dès que nous serions seuls; mais soit
qu'il

qu'il espérât rester après moi, ou s'amuser à me tourmenter, il ne s'en alla qu'au moment où l'on vint avertir Adèle que la supérieure la demandait . . . Alors il fallut bien que nous sortissions en même tems; il faut plutôt qu'il ne descendit l'escalier, se jeta dans la voiture, et partit comme un éclair. Dès qu'il fut hors de la cour, Adèle parut à sa fenêtre; et me salua comme si elle m'eût dit: *j'ai attendu qu'il n'y fut plus pour me montrer . . .* Combien je lui fus gré de cette petite attention! . . . que la plus légère préférence laisse de douceur après elle! En quittant Adèle, ma raison avait beau me dire, *que cette froideur était trop loin de son caractère pour durer . . . qu'elle passerait bientôt; et que si Monsieur de Montagne s'obstinait à la voir, il finirait par en être supporté . . .* Adèle à la fenêtre, et n'y venant que pour moi, détruisait toutes ces réflexions. Mais hier, elle m'écrivit qu'il devait encore venir. — Je ne reçus la lettre qu'à l'heure même où il devait être déjà chez elle; j'y allai détestant le

rôle que ma complaisance avait entrepris. — En effet, quelle lâcheté de lui permettre de le recevoir si j'étais inquiet; et si je n'étais point jaloux, pourquoi ne pas ôser les laisser ensemble? Vingt fois je fus au moment de retourner, et cependant j'avais toujours, mes sentimens changeaient, se heurtaient, et n'en devenaient que plus douloureux! . . . En entrant chez elle, je remarquai que Monsieur de Mortagne regarda plusieurs fois ses sœurs en riant d'un air moqueur: mon humeur augmenta, mes soupçons se renouvelèrent; Adèle aussi me demanda de mes nouvelles d'une voix assurée que je ne lui connaissais pas, et lui-même s'avisa de m'adresser plusieurs fois la parole... Il me sembla qu'il régnait entre eux une aisance, une facilité de conversation, qui me confondaient . . . Elle se fit apporter un dessin qu'elle venait de finir; il le loua avec tant d'exagération, qu'elle rejeta ses éloges, mais si faiblement, qu'on sentait bien que la flatterie ne lui déplaisait pas... D'ailleurs, pourquoi lui faire connaître ses

ses talens, si elle ne desiré pas lui plaire? . . . Non, Henry, non, je ne souffrirai pas qu'elle le revoie . . . cette recherche de ne le recevoir que devant moi n'est qu'une ruse de femme; j'entends ce qu'elle dit, mais fais-je ce qu'elle pense? . . . Pour achever de me tourmenter, sa mère arriva peu de tems après moi, et dit à sa fille qu'elle avait à lui parler: je me levai pour les laisser libres, Monsieur de Mortagne fit aussi un mouvement pour s'en aller; mais Madame de Joyeuse lui dit de rester . . . Indigné, j'allais me rasseoir, peut-être même faire une scène ridicule, lorsqu'Adèle, plus pâle que la mort, me dit adieu, et me pria de revenir aujourd'hui . . . Sa terreur me fit pitié; mais je reviendrai; et certes je ne me laisserai pas jouer plus longtems . . . elle ne le reverra jamais! . . . Que peut lui faire la colère de sa mère? elle n'en dépend plus . . . Si je dois l'épouser un jour, mon opinion, mon estime seules doivent la conduire, je lui proposerai de venir à Neuilly, d'y passer avec moi le

tems de son deuil; si elle me refuse, c'est qu'elle ne m'aura jamais aimé! . . . mais aussi si elle y consent! . . . insensé! si elle y consent; souffriras-tu qu'elle manque à des convenances que les femmes doivent toujours respecter? . . . Ah! je ne ferai jamais heureux, ni avec elle, ni sans elle! . . .

LET.

LETTRE XLIX.

Neuilly, 22 Janvier, minuit.

Je l'ai revue, et comme à l'ordinaire elle a voulu essayer de me toucher par sa douceur, de me séduire par ses larmes; mais je m'étais armé de courage, et j'ai su leur résister. J'ai exigé qu'elle ne revît jamais Monsieur de Mortagne: „Adèle, lui dis-je, „ma chère Adèle, n'écoutez-plus de vaines frayeurs, une fausse timidité! consentez à déclarer à votre mère les sentiments qui nous unissent.“ — *je n'oserais jamais.* — „Adèle, je vous aime de toutes les forces de mon âme, je vous aime plus que moi, plus que la vie; mais je ne puis souffrir ce partage d'intérêt. Ma jalousie vous offense, me dégrade, cependant je ne saurais m'empêcher d'être inquiet.“ — Alors nous entendîmes le bruit d'une voiture, car depuis que Mada-

me de Joyeuse veut sacrifier sa fille une seconde fois, elle l'obsède sans cesse, et le matin, l'après diner, le soir, quelque soit l'heure où j'arrive, elle accourt toujours sur mes pas. — „Voilà vôtre mère,“ m'écriai-je; „ce moment est peut-être le „dernier. Prononcez que vous ne reverrez jamais Monsieur de Mortagne, ou „dites moi de vous fuir sans retour.“ — *ma mère me fait trembler.* — Je n'en entendis pas davantage, et sautai l'escalier sans savoir ce que je faisais.

Decidé à me guerir d'un amour aussi faiblement partagé, je courus à mon hotel garni demander des chevaux, et je partis pour l'Angleterre. John voulut vainement représenter, demander quelques heures pour faire des paquets. Pas une minute, lui dis-je; donnez tout ce que je ne puis emporter et marchons. Cependant je n'avais pas fait deux lieues que l'envie de savoir ce que deviendrait Adèle me tourmenta. D'ailleurs, je voulais bien l'abandonner, mais certes je ne consentais pas

pas à la céder à Monsieur de Mortagne, et j'étais déterminé à lui arracher la vie plutôt que de la lui voir épouser. Dans cette agitation je revins ici. Cette maison m'appartient, ainsi j'en puis disposer. Lorsque j'y suis arrivé j'ai fait venir les gens de Monsieur de Sénange que j'ai tous gardés. — „Des raisons particulières, leur ai-je dit, „font que je ne veux point qu'on sache mon „séjour ici. Si il vient à être connu ce ne „pourra être que par l'un de vous, et je „vous chasserai tous. (Alors ils se regarderent les uns les autres comme suspectant chacun leur fidélité commune) „mais si je „parviens à être ignoré je vous récompenserai tous“ — ils se regarderent de nouveau, en se faisant par signe de mutuelles recommandations, et en s'en allant j'entendis qu'ils se promettaient d'être discrets, ainsi j'espère qu'ils le feront.

Me voilà donc encore une fois dans cette maison où j'ai éprouvé des sentimens si vifs, des peines si extrêmes!

Je ne suis encore entré que dans l'appartement que j'occupais. Je redoute de voir celui de Monsieur de Sénange, la chambre d'Adèle. Je le crains d'autant plus que j'avais expressement défendu qu'on changeât la moindre chose même dans l'arrangement des meubles. Les habitudes de Monsieur de Sénange seront conservées, ses goûts respectés. Il faut garder bien peu de mémoire des morts pour déranger sans scrupule tout ce qui les rappelle. On ne fait pas soi-même ce qu'on perd de petits souvenirs, d'impressions douces, combien on affaiblit ses regrets, en changeant le séjour qu'ils ont habité.

Adieu, je ne fermerai point cette lettre et je vous écrirai, sans ordre, sans suite, un journal de mes projets, de mes inquiétudes, ce que j'apprendrai d'Adèle, enfin ma vie. Trop heureux si je puis un jour retrouver mon indifférence.

J'ai

23 Janvier, 6. h. du soir.

J'ai revu ces jardins. Il n'y a pas un arbre qui ne m'ait rappelé Adèle. Ses petites joyes lorsque, plus diligente que moi, elle arrivait de meilleure heure pour voir le travail des ouvriers, que passée dans l'isle elle gardoit le bateau, attendant sur le rivage que je parusse à l'autre bord : alors se mocquant de ma paresse, de mon embarras, elle me faisait des signes pressans de venir la trouver. Quand je lui montrais le bateau qui était attaché près de l'isle, j'entendais les éclats de ce rire frais et gay qui passe avec la première jeunesse. Elle me disait un léger adieu, partait comme pour ne plus revenir, mais s'arrêtait de manière à ne pas me perdre de vue, se cachait derrière les arbres, croyant que je n'apercevrais pas le transparent de sa mouffeline blanche, de sa robe de neige. Puis elle venait me saluer, feignant de me voir pour la première fois. Puis enfin elle m'envoyait le bateau ; j'allais la joindre ! joyes innocentes !

tes! plaisirs simples qui me pénétraient de bonheur! plaisirs que je me rapelle tous!

For oh! how vast a memory has love!
Suis-je donc condamné à vous perdre sans retour?

24 Janvier, à midi.

Je n'ai sçu ce que faisais en venant dans cette maison. Etait ce pour oublier Adèle? est-ce ici que je me promettais de la haïr? ici, où elle m'a dit qu'elle m'aimait, et où j'ai juré d'être à elle jusqu'à mon dernier jour.

Ce matin je suis entré dans la chambre où Monsieur de Sénange est mort. Les fenêtres en étaient fermées. Une obscurité religieuse couvrait ce lit où il a rendu les derniers soupirs. Je m'en suis approché, et là une voix secrète, ma conscience peut-être, m'a répété les paroles qu'il m'a dites avant de mourir le pardon qu'il m'avait accordé sous la condition de
ren-

rendre Adèle heureuse, d'être plus indulgent ai-je rempli ma promesse? cet excellent homme m'approuverait-il? . . . je fais sorti lentement de cette chambre. Ma colère étoit passée. Je n'étais plus que le défenseur d'Adèle et le juge sévère de moi-même.

J'ai été dans l'isle voir le monument qu'elle a fait élever à la mémoire de Monsieur de Sérange. Un obélisque très simple couvre sa tombe, sur laquelle elle a fait graver ces mots :

Il ne me répond pas, mais peut-être il m'entend. et moi, que lui dirais-je? que puis-je me répondre?

à deux heures.

Je viens d'ordonner à John de prendre un cheval à la poste, et d'aller descendre à Paris dans l'hôtel garni que j'occupais, faisant semblant de venir chercher quelque chose qu'il eut oublié, mais en effet pour s'in-

s'informer adroitement si Adèle avoit envoyé chez moi, et savoir ce qu'elle faisoit. En attendant le retour de John je vais promener ma tristesse dans la campagne. Quoique le tems soit superbe, l'hiver est dans sa rigueur. Une visite à la famille de Françoise sera sûrement bien reçue, et peut-être leurs visages satisfaits me rendront-ils plus tranquille.

Paris, 10 h. du soir.

En revenant de chez Françoise, en entrant dans la cour, j'ai vu sur le sable les traces d'un carrosse. Les sillons me prouverent qu'on n'étoit pas entré dans la maison, mais que la voiture s'étoit arrêtée à la grille du jardin, et delà avoit gagné la cour des écuries Henry ! moquez vous encore de l'amour malgré l'in vraisemblance d'une pareille visite, mon cœur, mes yeux mêmes, me disoient que cette voiture appartenait à Adèle. J'entrai avec
pré-

précipitation dans le jardin, et je l'aperçus, suivie de deux de ses femmes, qui prenait le chemin de l'isle. Je courus la joindre. Elle ne m'attendait pas. En me voyant, elle jeta un cri, et la paleur couvrit son visage. Lorsqu'elle eut repris ses sens elle me dit qu'on lui avait assuré que j'étais parti pour l'Angleterre. Je baissai ma tête sur ses mains — „Adèle,“ lui dis-je, „qu'avez vous résolu?“ — rien. *Je me désespérais de votre départ, et vous croyant absent, je venais ici pleurer Mr. de Sénange et les jours de mon bonheur* — „aurez vous du courage?“ — *je n'en trouve pas contre ma mère. Ne me rendez pas malheureuse; avez pitié de ma faiblesse,* me dit-elle, en se mettant presque à genoux devant moi. Je la prenais vivement dans mes bras pour la relever, quand je me sentis arrêter par une main étrangère, et me retournant je vis encore Madame de Joyeuse mais transportée de fureur. Elle avait été au couvent y avait appris qu'Adèle venait de partir pour Neuilly, et l'avait immédiatement suivie — — *vous aux pieds*
de

de Lord Sydenham! s'écria-t-elle — Adèle retomba à genoux devant sa mère, et avec une voix qu'on entendait à peine — *ma mère, lui dit-elle, je l'aime. Il vous respectera aussi, n'en doutez pas. Je vous ai obéi une fois sans résistance; récompensez moi aujourd'hui en faisant mon bonheur.* — Madame de Joyeuse jura qu'elle ne consentirait jamais à ce mariage, maltraita sa fille, chercha à m'insulter en disant que je n'ambitionais que l'immense fortune d'Adèle — „Sa fortune, lui dis-je avec „mépris, je la refuse; gardez la pour „ses frères. Je ne veux de votre fille „qu'elle même — à ces mots, je vis sur son visage un mélange de joye, d'étonnement et de doute. — *vous l'entendez,* dit Adèle, *que n'y avons nous pensé plutôt?* Oui, *ma mère, mon jeune frère n'est pas riche; donnez lui tout mon bien, et rendez heureux vos enfans.* — Oui, répétais-je, „tous vos enfans“ — car, soit la confiance que donne la générosité, soit un effet de l'amour, je ne me trouvais point humilié de descendre vis à vis d'elle à la priè-

rière; je tombai aussi à ses pieds. Elle essaya de résister de traiter de folie le desintéressement de sa fille. Elle se prétendit même obligée de la défendre contre une passion insensée. Mais je sus détruire des scrupules qui ne demandaient peut-être qu'à être vaincus, et j'assurai à Adèle au delà du sacrifice qu'elle me faisait. Enfin mes instances, mon dévouement, les caresses de sa fille acheverent de l'entraîner, et elle m'appella son fils, en embrassant Adèle.

Ce n'est pas tout, Henry, Madame de Joyeuse, pour éviter les persécutions de Mr. de Mortagne, peut-être pour se sauver un peu de mauvaise honte, (car elle a dit bien du mal de moi, a juré bien des fois que je ne ferais jamais son gendre) a exigé que notre mariage se fit tout de suite. Ainsi, avant huit jours, votre ami fera le plus heureux des hommes.

P. S. Je joins ici la copie d'une lettre qu'Adèle avait envoyée chez moi, et que

John m'a rapportée. Que j'étais injuste ! et combien d'amers repentirs eussent été la suite de mon caractère jaloux et emporté. Oh ! je ne mérite pas mon bonheur, mais puisse - je le justifier par la conduite du reste de ma vie.

Mon ami, mon seul ami, vous avez pu me fuir ; ne pas me répondre lorsque je vous appelais. Je me suis précipitée à la fenêtre du parloir, mais vous n'avez point tourné la tête. C'est la première fois que vous parlez sans m'y chercher encore pour me dire un dernier adieu. Si vous m'aviez regardée, vous m'auriez vue au désespoir. Mon ami ! sûrement vous ne doutez pas de votre Adèle. Je vous appartiens par le vœu de mon cœur, par l'ordre de Mr. de Sénange. Mais pourquoi n'avoir pas pitié de ma faiblesse ? ne suffit-il pas que la présence de Mr. de Morzagne vous inquiète pour qu'elle me soit odieuse ! Cependant j'avoue qu'espérant vous amener à céder aux volontés de ma mère, j'aurais voulu le recevoir jusqu'à l'époque qu'elle a fixée. Mais si ce sacrifice vous est trop pén-

pénible, dictez ma conduite. Je n'ai pas besoin d'être à vous pour vous obéir. Mon ami! songez seulement avant d'ordonner que mon attachement pour vous ne saurait être douteux, et que ma timidité est extrême.

LETTRE L.

Paris, ce 1 Fevrier.

Je viens de l'autel. Adèle est à moi; je lui appartiens. Elle a donné sa fortune à son jeune frère. Madame de Joyeuse est contente, chérit sa fille; elle m'aimera. Mr. de Mortagne est oublié de tous. Jouissez du bonheur de vôtre ami.

Le petit Ouvrage qui suit, est celui que Madame de Verneuil donna à Lord Sydenham; nous l'avons placé ici afin de ne pas retarder la marche de ses Lettres.

A G L A É.

C O N T E.

Une morale nue apporte de l'ennui :

Le Conte fait passer le précepte avec lui.

LA FONTAINE.

Ce conte a été fait pour une jeune personne que sa toilette occupait beaucoup ; elle avait déjà tous les défauts d'Aglaé, que nous n'avons fait Princesse que par égard pour la Fée, qui ne pouvait pas trop se mêler d'une éducation ordinaire.

A G L A É.
C O N T É.

Il y avait une fois une Reine qui croyait que rien ne devait s'opposer à ses desirs. Les Dieux, dans un moment de complaisance, lui avaient donné une fille d'une beauté si rare, qu'avant d'avoir atteint sa quinzième année elle était déjà l'objet de l'adulation des poëtes, et inquiétait surtout l'amour propre des femmes. On la nommait Aglaé. Elle avait de la noblesse dans les traits, et cependant un extérieur modeste. Avec de l'esprit naturel, de la sensibilité, des dispositions à la bienveillance, Aglaé, sans mériter tout à fait des ridicules, fournissait souvent des prétextes à ceux que la malignité amuse. Les soins outrés de sa toilette absorbaient sa journée; les modes les plus exagérées étaient celles qu'elle préférait, et sa taille souple et le-

gère perdait toute sa grace sous l'amas fastueux des étoffes les plus riches. Quant à son esprit, tout ce qu'il fallait apprendre la fatiguait; les leçons la conduisaient à la mélancolie; l'étude aux vapeurs; le raisonnement à la tristesse. Pour la guérir de tant de maux, il fallait lui parler de sa beauté, de ses parures, sujets intarissables de ses conversations et de ses plaisirs. La Reine, mère d'Aglaé, comme toutes les mères tendres et faibles, s'amusa d'abord de ce besoin de briller, et l'augmenta peut-être en cédant à des fantaisies qu'elle crut pouvoir toujours gouverner. Sous le prétexte de la rendre heureuse, elle avait commencé par la gâter; n'ayant pas la force de l'affliger, espérant du tems ce qu'elle n'attendait pas de son courage, cette mère aveugle reculait toujours l'époque d'une éducation plus sévère. Dans l'enfance, elle s'était cru des années pour corriger sa fille et l'instruire; à présent, elle attendait l'âge et la raison. Insensiblement elle l'aurait amenée à être comme presque toutes les femmes, qui passent leur vie à
se

se dire trop jeunes pour savoir; jusqu'au jour où elles se croient trop vieilles pour apprendre.

Du tems que les Royaumes méritaient les soins des êtres surnaturels, ces Génies bienfaisans surveillaient les humains, réparaient l'excès de la précipitation ou les maux nés de l'insouciance: ils rendaient les erreurs des Rois moins funestes, et rétablissaient, tout à la fois, leur gloire et la félicité de leurs peuples. Ces êtres merveilleux se nommaient des Fées: celle qui protégeait les angustes parens d'Aglaé vint à leur secours, suppléa leur volonté tardive, enleva leur fille, la transporta dans une île déserte, et lui donna une gouvernante sévère dans ses principes, indulgente pour les fautes passées; une de ces femmes rares, dont l'excellent esprit aurait pu se passer de l'expérience, et qui, dans le même moment fournissent à leur élève le modèle et le précepte; une de ces femmes qui, vouées par penchant à la raison, mettent au rang de leurs devoirs l'art de la rendre aimable; une de

ces femmes, enfin, qui savent bien à quoi s'en tenir sur la prétendue perfection humaine, mais qui gardent soigneusement leur secret, de peur que la jeunesse n'en abuse. Telle était celle qui devait seconder les vœux de la Fée. On sait que ces espèces de divinités terrestres ne font rien comme les autres, et préfèrent toujours les moyens les plus bizarres, ce qui, soit dit en passant, prouve, de leur part, une grande connaissance des hommes. La Fée transporta, dans cette île, les vieilles les plus décrépitées de sa cour, seulement celles dont la jeunesse avait été célèbre par leur beauté, leur esprit, et par leurs inconséquences : car je ne fais pourquoi ces dons brillans coûtent toujours quelque chose à la raison.

La plus jeune de ces femmes avait cent ans : la Fée dit à Aglaé : *vous ne sortirez point d'ici que vous n'ayez découvert par quel attrait, par quels charmes, chacune de ces femmes brillait dans sa jeunesse ; mais aussi, chaque fois que vous devinerez juste, vous serez parée d'une grace nouvelle.*

Je

Je vous donc de toutes celles qu'elles ont perdues, si vous pouvez les retrouver. Après ces mots la Fée disparut, laissant Aglaé dans l'ivresse de la joie, et au plus haut degré du bonheur, *l'espérance*. Elle courut chez toutes les vieilles, et les examina avec tant d'attention qu'elles prirent pour de l'intérêt un sentiment très personnel; car, s'il faut l'avouer, Aglaé s'attendait bien à être parfaite avant la fin de la journée. L'âge, les maladies, les regrets, avaient tout détruit. Cependant, leur extrême laideur étonna moins Aglaé que l'humeur qui les saisit machinalement à l'aspect imprévu de la beauté unie à tout l'éclat de la jeunesse. Le silence envieux des unes, les murmures des autres, l'embarras de toutes, ôtèrent à Aglaé le courage d'entrer en conversation. Elle se retira plongée dans des idées sombres, mais qui avaient bien moins pour objet la dégradation de la nature humaine, que la difficulté d'accomplir les conditions de la Fée.

Le lendemain, même épreuve, même chagrin; elle vint tristement trouver sa
bonne,

bonne, le cœur gros de soupirs, les yeux humides de pleurs, la tête pleine de projets, malheureuse, regrettant des biens dont jusques là cependant elle s'était si légèrement passée. „La Fée se moque „de nous,“ lui dit elle avec aigreur; „elle „veut que nous restions toujours dans cet- „te île; je suis sûre qu'aucune de ces „femmes n'a été jeune. Pour l'amabilité „elle ne fait qu'augmenter avec l'expérien- „ce et le savoir; d'ailleurs c'est ce qu'on „me disait en m'accablant de leçons: et „l'on ne saurait ni les voir, ni les écou- „ter.“ La gouvernante sourit et observa en général que les défauts d'autrui nous trouveraient plus indulgens, si nous étions moins adroits à détourner les yeux des nôtres; cette réflexion déplut à Aglaé qui s'éloigna avec une humeur que, jusques là d'ailleurs, elle avait pris la peine de cacher. Les remords ne tardèrent pas à l'avertir de son injuste vivacité; et ne pouvant plus longtems se dissimuler ses torts, elle vint les expier dans les bras de sa gouvernante; le besoin d'un pardon rend

mode-

modeste et sensible: on croit effacer la faute par un excès de confiance, et dans la joie que donne le raccomodement, l'abandon est entier. Aglaé supplia sa bonne de la diriger, de l'aider dans ses recherches: celle-ci, qui épiait avec soin les retours de la sensibilité, et qui voulait faire solliciter jusqu'à ses leçons, lui répondit; „vous vous y êtes mal prise; vous „cherchiez des perfections dans ces femmes, et leur laideur vous en frappait „davantage: ce n'est point ainsi qu'on juge les vieilles coquettes, elles n'ont plus „que la grimace de leurs agrémens; soyez „sûre que leur plus grand ridicule est toujours la dernière trace de leurs anciennes „prétentions: cette vieille, par exemple, „que vous voyez si fémillante, jouer encore la gaieté, se rappelle que, dans sa „jeunesse, un continuel sourire laissait voir „les plus belles dents du monde; aujourd'hui, elle croit avoir sauvé du moins „des mouvemens agréables, et n'est que „ridicule. Les femmes ressemblent aux „couleurs; deux ou trois nuances seulement

„ment brillent de leur propre éclat, les
„autres sont ou trop pâles ou trop pro-
„noncées : ainsi les femmes qui ne sont
„que jolies ne vivent que quelques années ;
„le reste est livré à l'ennui et aux regrets ;
„vous les préviendrez si vous pouvez vous
„bien convaincre que la beauté fait naître
„les passions, mais que le caractère seul
„attache.“

Par les soins de la Fée il n'y avait dans cette île ni miroirs, ni ruisseaux ; Aglaé pouvait y douter de sa beauté ; les vieilles y oubliaient leur laideur ; leurs ridicules en augmentaient, et c'est ce qu'il fallait pour la guérir. Nous avons déjà dit que la plus jeune de ces femmes avait cent ans ! et toutes ôsaient encore espérer de l'avenir, et ne parlaient que des erreurs du bel âge ; tantôt elles redisaient les chansons qu'elles croiaient avoir inspirées ; tantôt elles montraient des portraits repris à des infidèles ; c'était des volumes de madrigaux et de sonnets, enfin tous les petits tributs de la galanterie. Aglaé avait aussi déjà ses portefeuilles ; quel fut son éton-

étonnement de voir qu'un siècle n'avait presque rien changé au protocole d'amour ; même style , mêmes idées , mêmes sermens , mêmes exagérations , même amour propre ; mais corament s'avouer que ces vieilles avaient été aussi belles , puisqu'elles avaient obtenu les mêmes hommages ! Aglaé aima mieux croire que les poètes d'alors étaient plus enthousiastes et ceux de nos jours plus difficiles. — Cependant , l'insatiable besoin de briller lui fit ouvrir ses portefeuilles , même à ces vieilles ; à peine en fut-elle écoutée ; les unes baillaient ; les autres critiquaient , celles-ci faisaient des comparaisons ; celles-là trouvaient partout des plagats ; Aglaé , un peu confuse , voyant que les vers faits pour elle n'étaient que des réminiscences , se dégouta d'un encens si vulgaire , et jetta , avec dedain , ce trésor qui jusques là ne l'avait point quittée.

L'ennui nous ramène quelquefois à la raison. Aglaé retourna vers sa gouvernante , lui demanda des livres , de l'ouvrage , des conseils , et surtout le secret d'abréger

réger le tems. La gouvernante commença à espérer de son élève, lui indiqua l'étude, ou du moins la lecture qui y dispose. Cette ressource parut infaillible à Aglaé: elle voulut tout entreprendre à la fois: la musique, le dessin, la mesure du ciel, la division de la terre, les rêves brillans de la fable, les rêves moins amusans de l'histoire. Pendant deux ou trois jours, son tems fut plus occupé que celui d'un sage: mais l'excès du travail en affaiblit le goût, et en fait une tâche fatigante au lieu d'une paisible et douce occupation. La gouvernante qui voulait prévenir le dégoût, l'engagea à se dissiper, lui conseilla de revoir ses vieilles, sûre qu'à chaque visite elle reviendrait, et plutôt et meilleure. Aglaé se mit donc à observer leur caractère, leurs habitudes; c'était comme le fil qui la guidait. La plus âgée se nommait Delphine sa décrépitude était extrême: elle n'entendait plus, et ne voyait qu'à peine. Aglaé s'attacha plusieurs jours à l'observer, et parvint enfin à s'en faire entendre. Cette vieille,
dont

dont l'aspect ne lui avait inspiré que de l'aversion, en peu de jours commença à l'intéresser. Elle joignait, à beaucoup d'usage du monde, un sentiment des convenances si juste, qui l'avertissait toujours si à propos, que tout ce qu'elle disait avait une manière et un ton qui n'appartenait qu'à elle. Aglaé conclut, avec raison, que Delphine avait eu, dans sa jeunesse, une conversation fort piquante. Cette jeune Princesse, dont l'esprit naturel manquait par les formes, avait le défaut presque général à celles que de trop grands avantages rendent toujours sûres d'être écoutées : elle parlait beaucoup, et se répétait souvent. Le jour qu'elle fut frappée du genre d'esprit que Delphine avait dû avoir, sa gouvernante, étonnée de la délicatesse de son langage et de la vivacité de ses expressions, ne put s'empêcher de lui en faire compliment, et Aglaé enchantée, vit qu'elle avait deviné juste, et que la Fée lui avait tenu parole. Les jours suivans, elle essaya de pénétrer le caractère de Nathalie; mais celle-là lui donna

de l'occupation : elle était fotte, bête, vaine, et de méchante humeur. Aglaé la mit sur toutes sortes de sujets sans pouvoir faire une seule découverte à son avantage, lorsque par hasard, une de ces vieilles nommée Rosalie, parla avec enthousiasme de la musique ; Nathalie se fâcha comme si on avait voulu la blesser, et loua exclusivement la danse. Leur sentiment dégénéra en dispute ; leur dispute en personnalités. Aglaé devina facilement que l'une avait eu la voix belle, et que l'autre avait dû bien danser. Elle invoqua la Fée, se mit à un claveffin, et en joua avec une grace qui les charma toutes deux. Nathalie surtout était transportée de l'entendre mêler différens airs de danse à ses variations, et Rosalie pouvait croire, au brillant de son jeu, qu'elle en avait fait sa principale étude. Contentes l'une et l'autre, elles se réunirent au moins pour la louer. Aglaé les quitta en réfléchissant aux succès qu'elle venait d'obtenir par des agrémens qui rendent toujours plus aimables, mais qui ne suffisent jamais ; et
entre-

entrevit qu'on ne plait par les talens qu'en offrant aux autres ceux qu'ils possèdent ou qu'ils préfèrent, qu'on a besoin de leurs éloges, même pour être averti de sa propre valeur, au lieu que les qualités se font sentir dans la solitude, dédommagent de l'oubli du monde, et sans rendre insensible à la louange, ne vous font cependant rien faire pour elle. Encouragée par ses succès, Aglaé mit les mêmes soins à les étudier toutes. Elle devina qu'Eugénie avait été d'une douceur extrême, qu'Hermine avait très bien dessiné: elle s'appliqua surtout à en bien connaître une dont l'ensemble l'avait frappée d'étonnement. Son visage n'avait jamais eu de jeunesse; mais comme elle ne l'avait point su, sa vieillesse n'en valait pas mieux. Il n'y avait aucune nuance dans son esprit, aucun ensemble dans sa personne: son bonnet ne tenait pas à sa tête; sa tête semblait toujours prête à se détacher de son col: elle avait du trait, de l'imagination; mais ses idées étaient si extraordinaires, sa conversation si étrangement mêlée, que ce qu'elle

le disait de bien, avait plutôt l'air d'être l'effet de son bonheur que celui de son bon sens. Elle fatiguait à force de vouloir plaire, choquant tous les usages, ne manquant jamais de faire une chose ridicule, ou d'en dire de déplacées. Les habiles voyaient bien qu'elle était née folle, mais savaient bien aussi qu'elle était sauvée par ce grand mot : *elle est extraordinaire!* car la folie est une maladie dont on n'accuse que ceux qui ont eu quelques momens de raison. Aglaé fut longtems sans pouvoir comprendre comment il lui avait été possible de plaire; mais elle finit enfin par s'appercevoir qu'une indiscretion prolongée avait bien pu être prise pour un excès de franchise, et elle sentit que le premier de tous les charmes était d'être vrai.

Aglaé tâcha de démêler les secrètes pensées d'une autre qui affectait de parler sans cesse de sa nullité, de dire qu'elle radorait, et qu'enfin elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Quel eut été son désespoir si on l'eut prise au mot, ou si on lui eut révélé qu'elle ne parlait si volontiers

tiers de ce qu'elle avait perdu que pour apprendre ce qu'elle avait possédé! Aglaé ne s'y trompait presque plus: elle était modeste avec la fière, soumise avec le bel esprit, piquante avec celle qui voulait paraître douce; elle flatta leurs défauts pour s'en moquer, caressa leurs goûts, les invita à raconter leur histoire, et leur fournit au moins le plaisir inépuisable de parler d'elles mêmes. Ces différentes anecdotes donnaient matière à des réflexions un peu malignes qu'elle confiait à sa gouvernante, et sur-tout à des questions qui amenaient des détails intéressans, propres à hâter l'éducation de son esprit: par exemple, elle lui demandait un jour pourquoi il en coûtait tant aux femmes de vieillir? —

„C'est,“ répondit la gouvernante, „parce
„que rien ne peut jamais remplacer ce
„qu'elles perdent. Quand les hommes re-
„noncent au bonheur de plaire, ce n'est
„qu'un échange de passions: l'amour de
„la gloire leur tient lieu des jouissances
„qui leur échappent: le fantôme qu'on
„appelle réputation s'empare de toutes leurs

„facultés; vieillissant avec des passions
„nouvelles, ils gagnent le terme sans s'en
„appercevoir, et finissent par se croire
„toujours jeunes. Si les femmes voulaient,
„de bonne heure, se faire des occupations
„consentir à s'oublier, craindre la louan-
„ge, se former des amis, ne pas confon-
„dre le besoin de briller avec le désir de
„plaire, toutes les saisons auraient pour
„elles quelques beaux jours. Lorsque vous
„rentrez dans le monde, vous ferez la
„seule qui, grâce à la Fée, aurez com-
„mencé votre jeunesse au milieu d'un cer-
„cle où vos agrémens étaient presque des
„torts, où, pour plaire, il fallait les
„faire oublier: que ce soit la leçon de vo-
„tre vie. Je fais que pour être heureuse
„il faut être aimée; profitez-donc de tous
„vos avantages: vous êtes belle; en évi-
„tant le faste, que votre toilette ne soit
„jamais trop négligée: à la ville ou à
„la campagne, ayez toujours cette re-
„cherche qui, sans être ce qu'on appelle
„parure, prouve, si bien le désir de plai-
„re. Cultivez votre esprit; ajoutez cha-
„que

„que jour à son étendue, et souvenez-vous
„que la conversation de la femme qui fait
„le plus, doit toujours laisser croire qu'elle
„le cherche à s'instruire. L'air du doute
„console l'ignorant et flatte celui qui croit
„pouvoir éclairer. Mais surtout soyez bonne,
„soyez le si vous voulez être aimée, l'être
„toujours. La bonté nous porte à secourir l'in-
„digent, à excuser les coupables, à écouter
„avec compassion les plaintes même les plus
„insensées, à consoler tout ce qui souffre.
„Trouver une ame bonne est le besoin de
„tous les momens; la posséder est le
„charme de tous les âges, charme sans
„lequel aucune vertu n'est suffisante, et
„qui, peut-être, ferait passer par-dessus
„nulle défauts. Le Génie qui nous gou-
„verne, n'a point donné à la bonté un
„rang marquant parmi les vertus; il n'a
„pas compris non plus l'ingratitude dans
„le nombre des fautes qui nous font ban-
„nir de sa cour. Sûrement, il a cru que
„l'amour ou la justice-des hommes nous
„récompense ou nous punit assez.“ Ces
réflexions, communiquées avec un tendre

intérêt, attachaient Aglaé, la ramenaient à la raison, à ses études, et l'invitaient à y mettre encore plus de suite; mais plus elle avançait, plus elle sentait le besoin d'être guidée: aussi, demanda-t-elle à sa gouvernante, avec cette bonne foi de la première jeunesse de la diriger, de lui aider à regagner son enfance perdue. Celle-ci lui sauva les premières difficultés, lui cacha surtout ce qu'il faut de peines, de travail, de persévérance pour arriver à un genre quelconque de perfection. Ce n'était pas toujours de longues lectures, c'était moins encore de fatigantes allégories; jamais de gêne; ne courant ni après l'esprit, ni après la raison; évitant l'ennui qu'on redoute à tous les âges; mais dans des promenades utiles, tout devenait un sujet d'instruction et de plaisir. La nature, si riche et si belle, fournissait des développemens toujours nouveaux. Je ne sais quel auteur a dit, *qu'aux yeux de l'ignorance, tout était prodige, ou tout était naturel*. Aglaé qui, jusques là, n'avait promené que des regards

gards indifférens sur tant de richesses, Aglaé s'arrêtait à tout, questionnait sans cesse, dévorait l'instruction, et s'étonnait également de ce qu'elle ne savait pas, et du tems qu'elle avait passé sans chercher à s'instruire. Elles entreprirent un jour de faire le tour de l'île, et arrivèrent à une petite maison isolée, paisible habitation d'une vieille qui les reçut avec un mélange de tristesse et de douceur qui trahit les âmes sensibles. Aglaé se sentit attirée vers elle, et n'eut pas besoin de se garantir de cette première impression qui, près de toutes les autres, conduisait à la plaisanterie. Aglaé n'éprouva que ces égards mêlés d'intérêt et de respect; elle n'osait point lui demander ses aventures, elle craignait presque de les lui rappeler: elle aurait voulu lui plaire, attirer sa confiance, la consoler, s'il était possible. La vieille la devina, la fit approcher d'elle, et lui raconta son histoire en ces mots:

„Je ne vous parlerai point de mon enfance, rien ne me la rappelle. Mes souvenirs ne commencent qu'au jour où je

„vis, pour la première fois, un homme
qui fut le maître du reste de ma vie.
„Jusques là, je m'étais cru jolie, spiri-
„tuelle: de ce moment j'en doutai; ma
„toilette ne finissait plus; je n'étais ja-
„mais contente de mon esprit; et le jour
„où il me dit qu'il m'aimait, je me crus
„parfaite! on nous unit; alors je ne pen-
„sai plus à lui plaire; j'avais tout oublié;
„je n'existais que les heures qu'il me don-
„nait: les autres se passaient à l'attendre
„ou à le regretter. Lorsqu'il arrivait, il
„semblait changer l'air que je respirais: je
„me trouvais heureuse sans avoir besoin de
„le dire: je suivais tous ses mouvemens;
„je l'écoutais avant qu'il parlât; ce qu'il
„disait, je croyais l'avoir pensé. Long-
„tems il fut heureux par tant d'amour:
„mais dans mon bonheur, j'oubliai qu'il
„faut des soins pour conserver même ce
„qu'on aime: je négligeai ma figure, mon
„esprit, mes amis, tous mes devoirs; je
„ne pensais qu'à lui; je ne voyais que
„lui; je ne parlais que de lui. Tout le
„monde m'avait abandonnée sans que je
„m'en

„m'en apperçusse ; je finis par l'ennuyer au-
„si : je sentais qu'il se détachait, ses retours
„n'étaient plus que des complaisances, ses
„soins que des procédés. Au lieu d'appeler
„les plaisirs à mon secours, je passais, dans
„les larmes et les reproches, le tems qu'il
„me donnait encore : j'exigeais l'amour ; j'é-
„loignais l'amitié : je ne le voyais presque
„plus.... Qui m'eut dit alors que j'allais
„souffrir davantage ?....

„Quelle douleur je ressentis en apprenant
„qu'il était occupé d'une autre femme ! j'exi-
„geai avec hauteur comme s'il m'aimait en-
„core ; j'exigeai qu'il ne la revit plus. Il me
„refusa sans colère ni pitié. C'est alors que
„je me crus perdue ; je tombai à ses pieds ;
„je le priai de m'aimer comme on demande
„aux Dieux de vivre. Je ne prétendais plus
„à aucun sacrifice : voyez la, aimez la, m'é-
„criai-je, mais ne m'oubliez jamais tout à
„fait.... Mon humeur l'avait éloigné : ma
„douceur le ramena, et une seconde fois je
„me crus heureuse. Bientôt après, les af-
„faires, l'ambition me l'enlevèrent encore.
„Je n'étais plus jeune le tems avait passé sans
„que

„que je m'en apperçusse. Je me plaignais,
„quoique sûrement j'eusse été une des plus
„fortunées; mais je ne fus cela que long-
„tems après... je lui cachais mes peines;
„elles en influèrent davantage sur mon carac-
„tère et sur ma santé. J'étais devenue triste
„et souffrante: je n'en étais que moins ai-
„mable. J'espérais toujours que le lendemain
„m'apporterait quelques consolations, et ce
„n'était qu'un jour de plus, passé dans les
„larmes. Enfin, j'entendis parler d'un De-
„vin qui, disait-on, faisait des miracles; on
„y croit dès qu'on en a besoin: j'allai le con-
„sultier. Comme j'arrivais chez lui, j'en vis
„sortir une vieille à qui je demandai ce qu'il
„lui avait dit: je n'en obtins pour réponse
„que ces quatre vers, que je n'ai jamais
„oubliés.

De l'avenir point de nouvelle;

Ils ne m'ont dit que le passé;

Les plaisirs d'un âge avancé

Sont les plaisirs qu'on se rappelle.

„Je n'entrai point chez l'Oracle, et pris cet
„avis pour moi-même. Je renonçai au bon-
„heur: celui des autres m'intéresse encore,
„il

„il me console quelques fois ; mais il ne m'em-
„pêche pas d'attendre , avec impatience , la
„fin de ma vie.“

Aglæe avait écouté la vieille avec ce vif intérêt qui fait qu'on partage toutes les sensations. Sa gouvernante, qui avait surpris ses yeux remplis de larmes, aurait peut-être désiré que ce tableau n'eût pas été rendu avec tant d'énergie ; mais elle se promit bien de glisser, sans affectation, dans leur premier entretien, que le malheur de la vieille était celui de toutes les femmes sensibles ; et ce n'est pas un jour perdu que celui qui apprend que l'amour est bien loin de tenir ce qu'il promet, et que les hommes ne savent aimer qu'autant qu'on fait leur plaisir.

Aglæe, de son côté, réfléchissait, mais se disait qu'elle reverrait souvent cette intéressante vieille, et lui ferait répéter des détails qui l'avaient si vivement affectée. Ces épreuves ne répondirent pas à son attente : l'histoire était toujours la même. Aglæe sentit qu'il est impossible de parler longtems de soi sans fatiguer. Elle avait cru que chaque jour elle aimerait cette vieille davantage, et
cha.

chaque jour elle l'écoutait avec moins d'intérêt; rien ne pouvait la distraire; la morale, la campagne, l'ambition, tout la ramenait à son amant. Parlait-on d'une belle action, il l'aurait faite; d'une chose simple, il l'aurait embellie; de toutes ces femmes c'était encore la plus aimable; ses souvenirs venaient du coeur; Aglaé allait chez elle avec plaisir, y restait avec ennui, et cependant la quittait avec peine; mais elle la quittait souvent avant que le Soleil eut marqué l'heure de son retour. La vieille, sans se plaindre lui disait adieu avec tristesse. Aglaé revenait lentement, mécontente d'elle même, se reprochant sa cruauté, se trouvant incapable d'aucun sacrifice. Le lendemain, après ses heures d'étude, elle volait chez son amie, il semblait, à la voir courir, que jamais elle n'arriverait assez tôt: et jouissant d'avance du plaisir que ferait son empressement, elle s'accoutuma peu à peu à s'oublier elle même, à se croire nécessaire au bonheur d'une autre, première et la plus douce des illusions; elle en vint même jusqu'à retourner chez celles qui lui avaient paru si ridicules. Ce n'était plus la rail-

lerie, plus le cruel besoin de se moquer : elle flattait encore leurs défauts, mais comme on console un malade qui n'a plus de ressources. Cependant, leur extrême crédulité l'effraya sur elle-même. — „Rassurez-moi,“ dit-elle un jour à sa gouvernante; „je ne vous demande point d'éloges, mais j'ai besoin d'être encouragée. Suis-je jeune? m'avez-vous donné les moyens d'être aimable, comme ces femmes, ne suis-je pas aussi dans l'aveuglement? — A ces mots la Fée parut. — Soyez tranquille, mon Aglaé, lui dit-elle, vous êtes ce que vous étiez : je ne pouvais rien ajouter à votre beauté. Il ne m'était pas permis non plus de vous corriger sans que vous prissiez un peu de peine. Je vous ai offert à la fois tous les défauts que le temps et le besoin de la louange vous auraient donné; ils vous ont guérie de la vanité, de la vanité qui, chez les femmes, rend la jeunesse coupable et la vieillesse si ridicule! c'est avoir gagné plus que je ne vous avais promis : puisse votre âme douce et sensible n'avoir jamais besoin des exemples de la vertu pour se porter au bien! je vais vous rendre à vos états; mais avant de
vous

vous quitter, je veux, comme les bonnes mères, vous récompenser d'avoir travaillé pour votre bonheur : que souhaitez-vous ? — Aglaé lui demanda de rajeunir son amie ; mais la vieille refusa cette faveur, si son amant ne la partageait pas. — „Je ne desiré point de „vivre,“ leur dit-elle, „je ne vous demande „point des années : rendez - moi seulement „les jours de mon bonheur, et que je meure celui où il cessera de m'aimer.“ — La Fée combla ses vœux, lui rendit sa jeunesse, son amant, ses plaisirs, et ses peines. — Elle ramena Aglaé à sa mère qui, toujours aveuglée, la crut parfaite, et ne douta point qu'elle n'eut employé tout le tems qu'elle ne lui avait pas vu perdre : elle remit sa couronne à sa fille, qui passa le reste de sa vie à douter d'elle-même, et à excuser les autres.

F I N.





PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2429
S6A7

Sousa Botelho Mourão e
Vasconcellos, Adélaide Marie
Emile (Filleul)
Adèle de Senange

